

Фр/П
К-87

MYKHAÏLO
KOTSIUBYNSKY
•
NOUVELLES

Фр/П
К-87



MYKHAÏLO
KOTSIUBYNSKY

•

NOUVELLES

Traduit de l'ukrainien
par EMILE KRUBA

Editions «DNIPRO»
Kiev 1971

У2
К75

МИХАЙЛО КОЦЮВИНСЬКИЙ
Н О В Е Л И

Edition dirigée
par *Volodymyr Statsenko*
Préface de *Nina Kalénytchenko*

Illustrations et maquette
de *Mykhailo Oussov*

7-3-3
481—71M

Imprimé en R. S. S. d'Ukraine

P R E F A C E

Grand, mince, élégant, toujours soigné, réservé, vibrant à tout et «maître entre les maîtres» (Pavlo Tytchyna), tel fut Mykhaïlo Kotsioubynsky. Tel il fut aimé de ses amis et tel il apparaît dans leurs souvenirs. Rien ne dénotait en lui cette bohème artistique ou cette nonchalance affectée «à la moujik», poussée à l'extrême par les gens de lettres de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. «C'était un de ces hommes extraordinaires qui, dès la première rencontre, procurent une agréable impression de satisfaction. C'est l'homme que l'on attendait depuis longtemps, c'est pour lui que l'on gardait quelques pensées intimes» (Maxime Gorki).

Cet homme de grande culture, humaniste et esthète véritable, respirait mal dans l'atmosphère d'oppression et d'exploitation qui régnait dans la Russie d'alors. Son pays natal ployait sous le joug du tsarisme. La langue et la culture ukrainiennes étaient persécutées. La censure se montrait impitoyable. Objet d'une incessante surveillance de la part de la gendarmerie et de la police, l'écrivain étouffait dans l'entourage petit-bourgeois. Il abattait un travail démesuré, malgré une santé ébranlée.

Mykhaïlo Kotsioubynsky naquit le 17 septembre 1864 à Vinnytsia, dans la famille d'un petit fonctionnaire. Le manque d'argent ne lui permit pas de faire des études systématiques. Il ne put terminer que l'école secondaire, et son rêve de suivre les cours de

l'Université ne fut jamais réalisé. Mais grand liseur et autodidacte, il réussit à combler ce manque de formation et devint l'un des hommes les plus cultivés de son temps.

Kotsioubynsky fut obligé de gagner sa vie de très bonne heure. Il fut d'abord précepteur, ensuite maître d'école à la campagne. Il participa à la lutte contre le phylloxéra en Moldavie et en Crimée. Il travailla encore au Zemstvo et au Bureau des statistiques de Tchernihiv. Toute sa vie fut une dure bataille pour le pain quotidien, pour faire vivre sa nombreuse famille. «Je mène une existence à ce point pénible, se plaignait-il dans une de ses lettres en 1904, que vous ne pouvez vous l'imaginer. J'ai envie d'écrire, je veux un travail plus vivant, de meilleur rapport, mais je ne puis qu'y rêver: tout mon temps est pris par mon service et mes autres occupations.»

En dépit de ces conditions difficiles, l'écrivain participe activement aux luttes politiques et sociales de son temps, à la recherche du nouveau en littérature. Il prend part à l'activité clandestine des populistes et des social-démocrates, diffuse des écrits révolutionnaires illégaux, fait partie de la rédaction du journal de Tchernihiv, publie des recueils littéraires (*Vague après vague, Feuilles de chêne, Du flux de la vie*). Il rassemble autour de lui la jeunesse littéraire de talent. Kotsioubynsky est toujours au premier rang parmi les progressistes de son époque. «Non, je ne suis pas de ceux qui ne sont jamais contents de rien; au contraire, toujours et partout, je prends ce qui est le plus beau, le plus intéressant, et, si on fouille dans mon âme, même cette vie terne y aura sûrement déposé beaucoup de choses intéressantes qui, un jour, à l'occasion, sortiront inattendues», lisons-nous dans une de ses lettres écrites en 1911.

A la fin de sa vie, Kotsioubynsky, malade, passa quelques hivers à Capri, où il se lia d'une grande amitié avec Maxime Gorki et, en 1910, fit la connaissance de Lénine. Kotsioubynsky et Gorki partageaient les mêmes idées, le même credo esthétique; leurs opinions politiques et sociales, leurs goûts en art étaient également proches. Témoignage de l'affinité d'âmes des deux maîtres, leur correspondance est aussi restée comme une belle oeuvre d'art.

Les traitements prenaient de plus en plus de temps à Kotsioubynsky. Sa santé, chancelante depuis sa jeunesse, déclinait de jour en jour, et l'issue fatale et prématurée survint le 25 avril 1913. Il fut inhumé à Tchernihiv où il résidait depuis 1898. Sa tombe se trouve au sommet du pittoresque mont Boldyne, où l'écrivain aimait à se reposer.

Kotsioubynsky entra dans la littérature ukrainienne à la fin du XIXe siècle, quand les conditions politiques et sociales eurent brusquement changé, et que le problème du renouveau en art, de la mise au point de nouveaux procédés et de nouvelles méthodes pour représenter le réel, se posait avec acuité. Kotsioubynsky lui-même rallia les rangs des chercheurs, appelant ses confrères à réformer les lettres. C'était un artiste inné, «ayant des yeux un peu différents de ceux des autres, portant le soleil en son âme et changeant grâce à ce soleil les petites gouttes de pluie en arc-en-ciel, faisant pousser des fleurs éclatantes sur la terre noire et transformant en or les sombres labyrinthes des ténèbres» (*La Toile d'araignée*). Ce n'est pas en vain que dans des lettres adressées à ses amis, il se disait adorateur du feu et du soleil. «Soleil! Je te remercie. Tu sèmes en mon âme une semence d'or: qui sait ce qu'elle donnera? Peut-être des feux?» (*Intermezzo*).

Ce recueil fera connaître au lecteur quelques-unes

des nouvelles de Kotsioubynsky. Ce n'est qu'une petite part de ce qu'a produit ce génie littéraire, dont le peuple ukrainien est fier à bon droit. Dans ses meilleures oeuvres, Kotsioubynsky atteint aux sommets de l'art et prend place aux côtés des écrivains les plus renommés. Ses nouvelles *En route* (1907), *Intermezzo* (1908), *Fata morgana* (1903-1910), *Un rêve* (1904), *Les Ombres des ancêtres disparus* (1911) et d'autres ont paru en plusieurs langues et ne cessent de passionner et d'étonner les gens de lettres.

Ce qui est essentiel dans l'oeuvre de Kotsioubynsky, c'est son humanisme et son démocratisme, sa protestation véhémement contre toute oppression de l'homme, contre la mesquinerie et l'étroitesse d'esprit, contre la démagogie et le pharisaïsme libéral. Il faut savoir «vénération la vie, préserver sa beauté», affirme l'écrivain, «car la poésie ne peut exister sur des ordures, et sans poésie, la vie est un crime» (*Un rêve*).

L'écrivain ne peut être seulement un froid observateur, il doit lutter pour tous les humiliés et tous les misérables, croire en l'homme, «en la victoire de tout ce qui est radieux sur les ténèbres et le mal» (extrait d'une lettre). «Rafraîchis le ciel et la terre, appelle Kotsioubynsky. Eteins le soleil et allumes-en un autre dans le ciel». «Qu'on jette dehors avec les salissures ceux qui salissent. Que la propreté et le calme entrent à la maison» (*Intermezzo*).

Dans ses oeuvres, Kotsioubynsky aborde les problèmes les plus actuels. Son âme proteste avec véhémence contre tout ce qui restreint l'homme, mutile ses sentiments. Il aspire à une vie libre et belle, harmonieusement liée à la nature, une vie toute de sens et de lutte pour un avenir heureux, une vie où l'homme pourra vivre et travailler librement (*En route, Un rêve, Les Ombres des ancêtres disparus*).

C'est pourquoi, dès ses premières oeuvres, Kotsioubynsky centre son attention sur les êtres actifs et résolus, sur les protestataires et les lutteurs, sur les chercheurs de vérité et de justice. Tels sont Ghnat et Olexandra dans la nouvelle *De confiance* (1891), Sémen Voron (*Le Faiseur de fléaux*, 1893), les jeunes gens du conte *Ho* (1894), Ostap, épris de liberté, et la douce et courageuse Solomia dans *Au prix de la vie* (1901), Fatma et Ali (*Sur le rocher*, 1902), et, peu après, la jeunesse paysanne qui prend une part active à la révolution de 1905 (*Fata morgana*), les révolutionnaires professionnels (*L'Inconnu*, 1907, *Persona grata*, 1907, *En route*, 1907). Prêts à conquérir la liberté à n'importe quel prix, ils se révoltent contre le régime patriarcal et les vieilles coutumes, consacrées par les siècles, contre l'exploitation et les brimades, contre les effusions de sang. «Tu donnes de nouveau ta bénédiction pour qu'on répande le sang de ton peuple», clame la mère aveugle à l'adresse du Christ. «Ecoute, rends-moi mes fils... C'est moi qui te le dis, moi... Esterka l'aveugle, qui ai perdu mes yeux à force de pleurer... moi, la mère de mes pauvres fils... Ecoute, où vas-tu, arrête-toi... Assez de sang...» (*Il arrive*, 1906). Ces paroles, pleines de colère et de protestation contre la violence et le meurtre, trouveront un écho dans le coeur de maints lecteurs d'aujourd'hui. Grand humaniste, Kotsioubynsky ne peut pas ne pas approuver le droit à renverser par la violence l'inique régime en vigueur, à supprimer le mal (*Persona grata*, *Fata morgana*).

Dans ses oeuvres, la satire devient, avec le temps, de plus en plus mordante. Son ironie et ses sarcasmes fustigent tout ce qui se soumet à la terreur, tout ce qui patauge dans la mesquinerie et l'étroitesse d'esprit, tous ceux qui se cachent derrière des paroles hypocrites, en prétendant être au service du peuple. Ce sont Makar

Ivanovytsch Litko et Yaryna (*Ho*), l'institutrice Raïssa (*La Poupée*, 1901), Ivan Piddoubny (*Un duel*, 1902), le commissaire de police de quartier Zaïtchyk (*Cadeau d'anniversaire*, 1912), le propriétaire foncier libéral Malyna (*Les chevaux sont innocents*, 1912).

Ce qui caractérise bien des oeuvres de Kotsioubynsky, c'est qu'un profond lyrisme et la poésie des exposés, l'éclat des descriptions et une analyse psychologique très poussée s'y allient à la satire. Son genre préféré est la nouvelle sociale et psychologique, qui commence d'une façon inattendue (directement à partir de la crise) et finit brusquement. Passé maître dans l'exploration psychologique de l'individu, l'écrivain nous a rendu ses oeuvres intéressantes et proches. Kotsioubynsky note tout: le conflit entre le père, perdant son unique enfant, et l'artiste qui veut fixer tous les détails de cet horrible instant, parce qu'il aura besoin un jour de «matériaux» (*Les Fleurs de pommier*, 1902); l'opposition de la fatigue, du désir de se reposer et de prendre une retraite à l'obligation sociale de l'écrivain (*Intermezzo*). Il fixe le contraste entre le désir naturel de connaître les joies de l'amour et de la jeunesse, et l'abnégation ascétique du révolutionnaire professionnel (*En route*); il saisit l'antagonisme existant entre la puissance créatrice de l'âme humaine, son aspiration au mieux, à la poésie, et le côté prosaïque de la vie du propriétaire, occupé surtout par son bien (*Un rêve*, *Les Ombres des ancêtres disparus*). Partout, c'est dans l'âme de l'individu, la lutte des deux «moi»; partout, l'aspiration à une vie bien remplie, riche et belle.

A partir de 1906, la révolution et le combat social pour affranchir le travailleur de l'exploitation et de l'humiliation deviennent les principaux sujets que traite Kotsioubynsky. Ses nouvelles révolutionnaires (*Le Rire*, *Persona grata*, *L'Inconnu*, *En route* et *Fata mor-*

gana, son oeuvre la plus remarquable) stigmatisent l'inique régime social, célèbrent les héros de la lutte révolutionnaire.

Kotsioubynsky innovait non seulement dans le domaine des personnages, dans celui du choix et de la manière de traiter ses sujets, des phénomènes que personne n'avait abordés avant lui. Il innovait aussi dans le domaine des moyens et des procédés artistiques. Dans ses oeuvres, la description habituelle, lente et détaillée, de la vie quotidienne et des particularités folkloriques du village, si typique pour la prose ukrainienne d'avant Kotsioubynsky, fait place à une peinture éclatante, toute de mots, de détails saillants, d'images, de scènes. Il est en même temps extrêmement attentif à broser des paysages aux continuelles alternances d'ombres et de lumière, à rendre les nuances de couleurs et de sonorité musicale, à trouver des métaphores nouvelles et originales. Les événements et les faits du monde extérieur sont transmis à travers les sensations et les sentiments des personnages (*Il arrive, L'Inconnu, En route*). Kotsioubynsky sait donner aux grands événements une forme serrée et laconique. Il les peint par touches isolées, en fait des tableaux à part, que le lecteur voit ainsi défiler devant ses yeux, comme des séquences de cinéma, reproduisant toute la diversité et la multiplicité des couleurs du monde qu'il décrit (*Fata morgana, Les Ombres des ancêtres disparus*).

Cet art de rendre les questions sociales les plus brûlantes sous une forme hautement artistique est un des traits les plus caractéristiques de Kotsioubynsky, écrivain militant, devenu l'un des promoteurs du réalisme socialiste dans la prose ukrainienne. Il a su allier dans son oeuvre un profond démocratisme, l'humanisme à une fraîche perception esthétique de la réalité. «Il a un sens esthétique du bien, hautement développé. Il aime ce

bien avec tout l'amour d'un artiste, il croit en sa force invincible. Il y a en lui le sentiment du citoyen qui comprend profondément et sous tous ses aspects la signification culturelle, la valeur historique du bien» (Maxime Gorki).

Nina Kalénytchenko

LES OMBRES DES ANCETRES DISPARUS



Ivan était le dix-neuvième enfant d'une famille hout-soule, les Palitchouk. Le vingtième et dernier était Annytchka.

Était-ce le bruit éternel du Tchérémoche et les plaintes des torrents emplissant la chaumière solitaire sur la haute montagne chauve, ou l'affliction des noires pinèdes qui effrayaient l'enfant? Toujours est-il qu'Ivan n'arrêtait pas de pleurer, de crier la nuit, qu'il ne poussait pas vite et qu'il regardait sa mère avec des yeux si profonds et si sages, pareils à ceux d'un vieillard, que sa mère, inquiète, détournait son regard. Plus d'une fois elle avait été prise de peur à la pensée que cet enfant n'était pas d'elle. Sans doute, la paysanne ne «s'était pas gardée» pendant ses couches, avait oublié de passer à la fumée quelque partie de la maison, n'avait pas allumé de cierge si bien que le rusé démon femelle avait réussi à mettre son diabolin à la place de son enfant.

L'enfant grandissait tant bien que mal et on fut tout ébahi quand il fallut lui faire faire une culotte. Mais il était toujours aussi bizarre. Il regardait devant lui et voyait quelque chose de lointain dont personne ne savait rien, ou criait sans raison. Sa culotte lui tombait sur les pieds pendant qu'il restait debout au milieu de la pièce, les yeux fermés, la bouche grande ouverte, et braillait.

Alors, sa mère retirait sa pipe d'entre ses dents, et levant sa main pour le frapper, criait avec colère:

— Oust! Enfant du diable! Va-t-en disparaître dans le lac et voler en morceaux!...

Et il disparaissait.

Il roulait à travers les parcs, petit et blanc comme une aigrette de pissenlit, pénétrait hardiment dans la sombre forêt où les épicéas agitaient leurs branches comme un ours fait de ses pattes.

De là, il regardait les montagnes, les sommets rapprochés et éloignés, qui se détachaient en bleu clair sur le ciel, les forêts de pins noires avec leur haleine violette, les taches vert clair des parcs, qui brillaient comme des miroirs encadrés dans les arbres. En dessous, dans le vallon, bouillonnait le Tchérémoche aux eaux glaciales. Sur les ballons lointains sommeillaient des demeures solitaires. Quel silence et quelle tristesse! Les pins noirs laissaient tomber sans cesse leur tristesse dans le Tchérémoche, qui l'emportait à travers le vallon et la racontait.

— Iva!... O-hé! criait-on à Ivan de la maison, mais il n'écoutait pas cet appel et cueillait des baies, faisait éclater les feuilles, se fabriquait une flûte ou sifflait avec un brin d'herbe, s'efforçant d'imiter le chant des oiseaux et tous les bruits qu'il entendait dans la forêt. A peine visible dans la verdure sylvestre, il cueillait des fleurs dont il ornait son chapeau de paille, et quand il était fatigué, il se couchait sous le foin qui séchait sur de petits pins morts, et les torrents le berçaient et le réveillaient de leur carillon.

A sept ans, Ivan voyait déjà le monde autrement. Il connaissait déjà beaucoup de choses. Il savait trouver les simples, la valériane, la belladone, le géranium des montagnes, comprenait pourquoi la buse glatit, pourquoi le coucou apparaît, et quand il en causait à la maison, sa mère le regardait sans être très rassurée, en se demandant si ce n'était pas «lui»¹ qui lui parlait. Elle savait que le malin règne dans le monde, que l'aridnyk (mauvais génie) dirige tout; que les forêts sont pleines de sylvains qui y font paître leurs bêtes: cerfs, lièvres et

¹ Le pronom personnel désigne l'esprit du Mal, le diable, sans le nommer. (N.d.T.)

chamois; que le joyeux tchouhaïstyr¹ y rôde, invite de suite les passants à danser et déchire les niavkas² en lambeaux; que la voix de la cognée habite la forêt. Que plus haut, sur les cimes sauvages, arides et éloignées, les niavkas dansent interminablement, et que dans les rochers se cache le diable. Ivan aurait pu parler aussi des sirènes qui, par les beaux jours, sortent de l'eau pour chanter sur la rive, pour inventer des fables et des prières à propos de noyés qui sèchent leur corps pâle après le coucher du soleil sur les pierres de la rivière. Toutes sortes d'esprits malins peuplent les rochers, les forêts, les précipices, les maisons et les clôtures, à l'affût du chrétien ou du bétail pour lui nuire.

Plus d'une fois, réveillé en pleine nuit au milieu d'un silence hostile, il tremblait, rempli de frayeur.

Le monde entier ressemblait à un conte, plein de miracles, mystérieux, curieux et redoutable.

Maintenant, il avait déjà des devoirs — on l'envoyait paître les vaches. Il emmenait dans le bois sa Jaunette et sa Grisette, et quand elles disparaissaient dans les flots d'herbes sylvestres et de jeunes pins et qu'elles faisaient entendre de là, comme du fond de l'eau, le son mélancolique de leurs sonnailles, il s'asseyait sur le flanc de la montagne, sortait son galoubet et jouait des airs faciles, qu'il avait appris auprès de gars plus âgés. Cependant, il n'était pas content de cette musique. Il abandonnait avec dépit son galoubet et écoutait d'autres mélodies qui vivaient en lui, vagues et insaisissables.

La rumeur sourde de la rivière où tombait par goutte

¹ Génie sylvestre masculin de la mythologie ukrainienne. (N.d.T.)

² Génies sylvestres féminins. (N.d.T.)

de temps à autre le son transparent d'une clochette, s'élevait jusqu'à Ivan et inondait la montagne. De derrière une branche d'épicéa, on pouvait apercevoir les monts attristés, enivrés du chagrin répandu par les ombres des nuages, qui effaçaient sans arrêt le sourire pâle des parcs. Les montagnes changeaient d'humeur à chaque instant: quand le parc riait, la forêt s'assombrissait. Et autant il était difficile de plonger son regard dans le visage mouvant des montagnes, autant il était pénible à l'enfant de saisir la mélodie trompeuse de la chanson, qui tournoyait, battait des ailes tout près de son oreille et ne se laissait pas prendre.

Une fois, il abandonna ses vaches et grimpa jusqu'au sommet. Il s'élevait de plus en plus haut par un sentier à peine visible parmi les broussailles épaisses des pâles fougères, des ronces et des framboisiers épineux. Avec légèreté il sautait d'une pierre à l'autre, franchissait des chablis, se frayait un passage à travers les branches des buissons. Le bruit continu de la rivière montait de la vallée derrière lui, les montagnes grandissaient et à l'horizon s'élevait déjà le fantôme azuré de la Montagne Noire. De longues herbes pleureuses couvraient maintenant les flancs de la montagne, les sonnailles des vaches se répandaient comme des soupirs lointains, de plus en plus souvent apparaissaient de grosses pierres qui faisaient plus loin, sur la cime même, un chaos de roches brisées, rayées de lichens, étouffées dans les étreintes tentaculaires des racines de pins. Sous les pieds d'Ivan, chaque pierre était recouverte de mousses, roussâtres, grossières, molles, soyeuses. Tièdes et douces, elles recelaient l'eau des pluies d'été, dorée par le soleil, s'enfonçaient mollement et entouraient le pied comme un édredon. La verdure crépue de l'airelle et de la myrtille avait plongé ses racines dans la profondeur

de la mousse, tandis qu'à sa surface elle avait répandu une rosée de baies rouges et bleues.

C'est là qu'Ivan s'assit pour se reposer.

Au-dessus de lui, les aiguilles de pins faisaient entendre un doux tintement qui se mêlait au bruit de la rivière, le soleil avait rempli d'or la profonde vallée, verdi les herbes, la fumée bleue d'un feu de bois montait quelque part, et le tonnerre roulait avec un grondement velouté de l'autre côté de l'Ihrets.

Ivan restait assis et écoutait; il avait complètement oublié qu'il devait garder les vaches.

Et tout à coup, dans ce silence sonore, il entendit une faible musique qui tournait autour de ses oreilles, si longuement et insaisissablement qu'elle lui causait comme une torture.

Stupéfait et immobile, il tendait le cou et saisissait avec une tension délicieuse l'étonnante mélodie de la chanson. Les hommes ne pouvaient pas jouer ainsi, du moins, il ne les avait jamais entendus. Mais qui donc pouvait jouer? Alentour, c'était le désert, la forêt solitaire et on ne voyait pas âme qui vive. Ivan jeta un coup d'oeil derrière lui vers les rochers — et resta pétrifié. Il vit, assis à califourchon sur une pierre, «l'autre», le diable, qui, la barbiche de travers, les cornes inclinées, les yeux fermés, soufflait dans un chalumeau. «Mes chèvres sont parties... Mes chèvres sont parties...» se répandait la flûte en plaintes alentour. Mais les cornes se dressèrent brusquement, les joues se gonflèrent et les yeux s'ouvrirent tout grands. «Mes chèvres sont ici... Mes chèvres sont ici...» disait une mélodie en sautant joyusement, et Ivan vit avec effroi des boucs barbus secouer leur tête en crevant le feuillage.

Il voulait fuir et ne pouvait le faire. Il était assis, cloué sur place, et criait muettement, glacé de terreur, mais quand il recouvra finalement la voix, le diable

prit son essor et disparut brusquement dans les rochers, tandis que les boucs se changeaient en racines d'arbres renversés par le vent.

Ivan dévalait la pente à perdre haleine, au hasard, s'arrachait à l'étreinte perfide des ronces, brisait les branches mortes, roulait sur la mousse glissante et sentait avec effroi qu'on le poursuivait. Finalement, il s'affala. Combien de temps il resta couché là, il ne le savait pas.

Retrouvant ses esprits et apercevant des endroits familiers, il se calma un peu. Etonné, il tendit l'oreille un certain temps. La chanson, semblait-il, résonnait déjà en lui. Il sortit son galoubet. Il n'arrivait pas à trouver la mélodie du premier coup. Il recommençait à jouer, se creusait la mémoire, saisissait certains sons et quand il finit par trouver ce qu'il cherchait depuis longtemps, ce qui ne le laissait pas en paix, quand la chanson étrange, encore inconnue, se répandit à travers la forêt, la joie entra en son coeur, inonda de soleil les montagnes, la forêt et l'herbe, se mit à bouillonner dans les torrents, souleva les jambes d'Ivan qui, envoyant promener son galoubet dans l'herbe et mettant ses poings sur les hanches, s'élança dans une ronde. Il remuait les jambes, se dressait avec légèreté sur la pointe des pieds, martelait le sol de ses talons nus, sautillait de côté sur un pied, tournait et fléchissait les genoux. «Mes chèvres sont ici... Mes chèvres sont ici...» chantait quelque chose en lui. Sur la tache lumineuse de la clairière qui s'était glissée dans le royaume sombre des épicéas sautait un petit garçon tout blanc, comme un papillon voletant d'une tige à l'autre, tandis que les deux vaches, la Jaunette et la Grisette, passant leur tête à travers les branches, le regardaient d'un air accueillant en ruminant et mêlaient de temps à autre à la danse le tintement de leurs sonnailles.

Ainsi, il trouva dans la forêt ce qu'il cherchait.

A la maison, dans sa famille, Ivan voyait souvent les tracas et les peines. Autant qu'il s'en souvenait, la trembita¹ s'était déjà fait entendre deux fois près de leur maison, pour annoncer la mort aux montagnes et aux vallées: une fois quand son frère Olexa avait été écrasé par un arbre dans la forêt, et une deuxième, quand son demi-frère Vassyl, un brave et joyeux drille, avait trouvé la mort dans une rixe avec le clan ennemi, massacré à coups de hachettes. C'était une vieille hostilité entre leur clan et celui des Houténiouk. Bien que tous les membres de sa famille écumassent de colère et fussent prompts à s'enflammer contre cette engeance du diable, personne n'aurait pu dire à Ivan avec précision, l'origine de cette hostilité. Lui aussi brûlait du désir de se venger et se saisissait de la cognée de son père, encore trop lourde pour lui, prêt à se lancer au combat.

Qu'Ivan fût le dix-neuvième enfant de son père, et Annytchka, la vingtième, n'avait pas d'importance. Leur famille n'était pas grande: le père, la mère et cinq enfants. Les quinze autres reposaient au cimetière près de la petite église.

Ils étaient tous pieux, ils aimaient tous aller à l'église surtout le jour de la fête paroissiale. Là, on pouvait rencontrer les parents éloignés, fixés dans les villages environnants, et l'occasion se présentait de faire payer aux Houténiouk la mort de Vassyl et le sang versé plus d'une fois par les Palitchouk.

On sortait ses plus beaux habits, des pantalons garrance neufs, des gilets de fourrure brodés, des ceintures de cuir et des bourses richement décorées de clous, des jupes ornées de cannetille, des fichus de soie pourpre

¹ Trompette houtsoule en bois de trois mètres de long environ. (N.d.T.)

et même une riche cape, blanche comme neige, que la mère portait avec précaution au bout d'un bâton sur l'épaule. Ivan s'était aussi procuré un large chapeau de soleil et une longue musette qui lui battait les jambes.

On sellait les chevaux et le somptueux cortège, prenant les chemins bordés de parapets, passait par le sommet verdoyant et semblait orner la cavée de coquelicots rouges.

Les groupes endimanchés s'étiraient lentement à travers les monts et les vallées. Le regain vert des parcs fleurissait brusquement, le long du Tchérémoche coulait un flot bariolé, et en haut, sur le voile noir des forêts d'épicéas, le pavillon rouge d'un grand parapluie hout-soule flambait sous le soleil du matin.

Bientôt, Ivan vit la rencontre des clans ennemis.

Ils revenaient déjà de l'église, son père était un peu éméché. Tout à coup, dans un chemin étroit, entre les rochers et le Tchérémoche, un embouteillage se produisit. Voitures, chevaux et piétons, hommes et femmes, s'étaient arrêtés et amassés. Dans le vacarme furieux qui s'éleva d'un coup comme un tourbillon, on ne sait pour quelle raison, les hachettes scintillèrent et sautèrent tout contre les visages. Les Houténiouk et les Palitchouk s'étaient heurtés violemment comme le silex et l'acier, et avant qu'Ivan pût se rendre compte de quoi il s'agissait, son père avait levé sa hache et frappé du plat quelqu'un au front, de telle sorte que le sang en jaillit et inonda le visage, la chemise et le somptueux gilet. Les femmes poussèrent un cri aigu, s'élançèrent pour séparer les combattants, mais l'homme au visage rouge comme ses chausses fendait déjà avec sa hache le crâne de son ennemi, et le père d'Ivan chancela comme un pin abattu à la base. Ivan se jeta dans la bataille. Il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait. Il était soulevé par quelque chose. Mais les grandes

personnes lui écrasèrent les pieds, et il ne put se frayer un passage jusqu'à l'endroit où l'on se battait. Brûlant encore de colère, au comble de la fureur, il tomba dans son élan sur une petite fille qui tremblait de peur tout contre une voiture. Ha! Ha! C'est sûrement la fille des Houténiouk! Et sans plus réfléchir, il la frappa au visage. Elle grimaça de douleur, serra sa chemise contre sa poitrine et se mit à fuir. Ivan la rattrapa près de la rivière, l'agrippa violemment par devant et déchira son vêtement. Des rubans neufs s'en échappèrent, et la petite fille, poussant un cri, se jeta par terre pour les défendre. Mais il les lui arracha et les jeta dans l'eau. Alors, la petite fille, repliée sur elle-même, le regarda par en dessous de ses yeux noirs et mats à l'expression profonde, et dit tranquillement:

— Ce n'est rien... J'en ai d'autres... même encore plus beaux.

On aurait dit qu'elle voulait le consoler.

Etonné de la douceur du ton, le garçon se taisait.

— Maman m'a acheté une jupe neuve... et des sandales tressées... et des chaussettes brodées... et...

Il ne savait toujours pas quoi dire.

— Je me chausserai bien et je serai une grande fille...

Il devint alors jaloux.

— Et moi, je sais jouer du galoubet.

— Chez nous, Fedir s'est fait une si belle flûte... et dès qu'il se met à jouer...

Ivan fit la moue.

— Moi, j'ai vu le diable.

Elle le regarda incrédule.

— Et pourquoi te bas-tu?

— Et toi, pourquoi étais-tu près de la voiture?

Elle réfléchit un peu, ne sachant pas quoi répondre, et se mit à chercher quelque chose dans sa chemise.

Elle en retira finalement un sucre d'orge.

— Regarde!

Elle en croqua une moitié, et l'autre, d'un geste grave et plein de confiance, elle la lui tendit.

— Tiens!

Il hésita, mais la prit tout de même. Maintenant, ils étaient assis l'un tout contre l'autre et avaient oublié le vacarme de la bataille et le bruit courroucé de la rivière; elle lui disait qu'elle s'appelait Maritchka, qu'elle gardait déjà les moutons, qu'une certaine Martsynova, une borgne, leur avait volé de la farine... et beaucoup d'autres choses qui leur étaient à tous deux intéressantes, proches et compréhensibles, pendant que le regard de ses yeux noirs et mats plongeait avec douceur dans le coeur d'Ivan...

Et pour la troisième fois, on entendit sonner la trombette pour annoncer la mort dans la chaumière solitaire sur la haute montagne chauve: deux jours après la rixe, le vieux Palitchouk mourut.

Les temps furent durs pour la famille d'Ivan après la mort du maître de maison. Le désordre s'y nicha, les biens se mirent à disparaître, on vendit les parcelles l'une après l'autre, le bétail fondait comme les neiges au printemps dans la montagne.

Mais dans la mémoire d'Ivan, la mort de son père vécut moins longtemps que son souvenir de la petite fille qu'il avait offensée pour rien et qui lui avait donné avec un geste plein de confiance la moitié de son sucre d'orge. Un courant nouveau était venu se jeter dans la tristesse sans raison qu'il portait en lui depuis longtemps. Elle le poussait inconsciemment dans les montagnes, l'entraînait à travers les monts chauves, les forêts et les vallées des environs, où il aurait pu rencontrer Maritchka. Et il finit par la rencontrer: elle gardait les agneaux.

Maritchka l'accueillit comme si elle l'avait attendu

depuis longtemps: il garderait les moutons avec elle. En effet! Que la Jaunette et la Grisette fassent résonner leurs sonnailles et qu'elles beuglent à leur aise dans la forêt, mais lui, il gardera ses agneaux à elle.

— Et il fallait les voir garder les bêtes!

Les agnelles blanches, réfugiées à l'ombre d'un pin, regardaient de leurs yeux stupides les deux enfants se rouler dans la mousse en faisant retentir leur jeune rire au milieu du silence. Quand ils étaient fatigués, ils se retiraient sur les rochers blancs et risquaient de là un coup d'oeil craintif dans le précipice, d'où le spectre noir de la montagne s'élevait, droit dans le ciel, et exhalait un bleu violacé qui ne voulait pas fondre au soleil. Un torrent courait vers la vallée par une gorge de montagnes et secouait sa barbe grise sur les cailloux. Il faisait si bon, et le sentiment de solitude et d'effroi était tel dans le silence séculaire gardé par la forêt, que les enfants entendaient leur propre respiration. Mais l'oreille captait et amplifiait à l'extrême chaque bruit qui devait vivre dans la forêt, et il leur semblait parfois entendre marcher quelqu'un en secret, cogner sourdement l'herminette, haleter une poitrine épuisée.

— Tu entends, Iva? disait Maritchka en chuchotant.

— Pourquoi pas? J'entends.

Ils savaient tous les deux que c'était la hache invisible qui rôdait dans la forêt, frappait sur les arbres et haletait comme une poitrine épuisée.

La peur les chassait de là dans la vallée où le torrent coulait plus tranquillement. Ils se creusaient un nid dans le torrent, un trou profond et, après s'être déshabillés, ils s'ébattaient dedans, comme deux jeunes bêtes de la forêt, qui ignorent la honte. Le soleil reposait sur leurs cheveux clairs et leur tombait dans les yeux, tandis que l'eau glaciale du torrent leur pinçait le corps.

Maritchka était transie la première et se mettait à fuir.

— Arrête, lui criait Ivan, d'où es-tu?

— De Yavoriv, disait Maritchka toute bleue en claquant des dents.

— Et que fait ton père?

— Il est forgeron.

— Nous nous reverrons, la fille du forgeron! lui disait Ivan en la pinçant et lui faisait la chasse jusqu'à ce que, exténués, mais réchauffés, ils tombassent dans l'herbe.

Dans le cours paisible du ruisseau au-dessus duquel le pas d'âne brillait sous le feu du soleil et l'aconit faisait voir une rangée de petits sabots bleu foncé, les grenouilles coassaient plaintivement.

Ivan se penchait au-dessus du cours d'eau et demandait à la grenouille:

— Commère — ma commère, qu'as-tu fait cuire dans ta soupière?

— Coa-croûte. Coa-croûte. Coa-croûte... criait Maritchka.

— Croûte au pot!... Croûte au pot! Croûte au pot! s'égosillaient-ils tous les deux, les yeux fermés, si bien que les grenouilles se taisaient d'étonnement.

A garder les moutons de la sorte, ils en perdirent plus d'une fois.

Quand ils grandirent, leurs jeux changèrent.

Ivan était devenu un gaillard élancé et fort comme un jeune pin, qui se pommadaient les cheveux et avait une ceinture de cuir ainsi qu'un splendide chapeau. Maritchka aussi portait déjà des tresses, ce qui voulait dire qu'elle était en âge de se marier. Ils ne gardaient plus les agneaux ensemble et ne se rencontraient que les jours de fête ou le dimanche. Ils se retrouvaient près de l'église ou quelque part dans le bois, pour ne

pas montrer aux parents comment des enfants de familles ennemies pouvaient s'aimer. Maritchka adorait l'écouter jouer de la flûte. L'air toujours pensif, il regardait fixement au-delà des montagnes, comme s'il voyait ce qui échappait aux autres, portait son pipeau à ses lèvres charnues, et une mélodie merveilleuse, que personne n'avait encore jouée, tombait paisiblement sur le regain verdoyant des parcs, où les pins étendaient leur ombre agréable.

On était glacé de froid et on ressentait un frisson quand s'échappaient les premiers sons sifflants. On aurait dit que les montagnes reposaient mortes sous les frimas. Mais voilà que de derrière la montagne se lève déjà le dieu-soleil et qu'il appuie sa tête sur la terre. Les neiges se sont mises à bouger, les eaux se sont éveillées, et la terre résonne du chant des torrents. Le soleil s'est pulvérisé en myriades de fleurs, les niavkas traversent les prés clos d'une démarche légère, tandis que sous leurs pas verdoyent les premières pousses d'herbe. Verte est l'haleine exhalée par les pins, vert est le rire qui éclate dans l'herbe, et le monde entier n'a que deux couleurs: le vert qui enveloppe la terre, et l'azur, le ciel... Le Tchérémoche dévale la pente, et pousse en avant le sang vert des montagnes, impétueux et bruyant...

Trembita!... Tourou-raï-ra... Tourou-raï-ra...

Le coeur des bergers saute de joie, et les brebis se mettent à bêler, sentant la pâture... On entend bruire les laïches sur la froide prairie, tandis que derrière les fourrés inextricables de bois mort, l'ours se dresse sur ses pattes de derrière, essaie sa voix et voit déjà sa proie de son oeil endormi.

Les guilées de printemps se déversent, les sommets des montagnes retentissent de coups de tonnerre — et l'haleine froide du malin se répand de la Montagne

Noire... et tout d'un coup le soleil apparaît, véritable visage divin, et il fait déjà résonner les faux, qui couchent le foin par terre. D'une montagne à l'autre, on voit voltiger la kolomyika ¹, si légère et transparente qu'on entend froufrouter ses petites ailes sur son dos...

De la prairie est accourue
Ma belle et blanche agnelle.
Je t'aime, ma douce chérie,
Ta parole est de miel...

Les aiguilles de pins tintent faiblement, les forêts murmurent faiblement les rêves froids de la nuit d'été, les sonnailles des vaches pleurent et les montagnes laissent tomber continuellement leur tristesse dans les cours d'eau.

Un arbre abattu dans les bois roule dans la vallée dans un fracas mêlé de tels gémissements que les montagnes lui répondent en soupirant — et de nouveau, on entend pleurer la trembita. Maintenant, c'est pour la mort... Quelqu'un s'est endormi pour l'éternité après son dur labeur. Tout près de Mentchilo un coucou a chanté... c'est l'âme de quelqu'un que l'on a emportée...

Maritchka répondait au jeu de la flûte comme la femelle au pigeon sauvage, par des chansons. Elle en connaissait énormément. Elle n'aurait pu dire d'où elles lui venaient. Elles avaient dû être bercées avec elle dans son berceau même, elles avaient dû jouer avec l'eau dans son bain, elles avaient dû naître dans sa poitrine de la même façon que lèvent les fleurs des champs après la fenaison, que poussent les pins sur les montagnes. Tout ce qui tombait sous le regard, tout ce qui arrivait dans le monde: une brebis qui s'égarait, un

¹ Sorte de chansons populaires, particulières à l'Ukraine occidentale. (N.d.T.)

garçon qui tombait amoureux, une fille qui manquait à sa promesse de fidélité, une vache qui tombait malade, un épicéa qui se mettait à bruire — tout se déversait en une chanson, simple et légère, comme les montagnes dans leur existence ancienne et primitive.

Maritchka savait aussi elle-même composer des chansons. Assise par terre à côté d'Ivan, elle passait les bras autour de ses genoux et se balançait doucement d'un mouvement rythmé. Ses mollets ronds, brûlés par le soleil et nus depuis le genou jusqu'à ses bandelettes rouges, étaient noirs sous le panet de sa chemise, et ses lèvres charnues s'arrondissaient avec amour, quand elle commençait:

Un petit coucou au gris ramage a chanté pour moi,
Un chant nouveau dans notre village
est né sous l'ormoie...

La chanson de Maritchka racontait un événement bien connu de tous, encore frais: comment Paraska avait séduit Andri, comment il en mourait et recommandait de ne pas aimer les femmes des autres. Ou bien le malheur de la mère dont le fils périt dans les bois, écrasé par un arbre. Les chansons étaient tristes, simples, et émouvantes à vous déchirer le coeur. Elle les terminait d'une manière habituelle:

Un petit coucou a chanté pour moi près de l'étang.
Qui en fit une chanson? Maritchka qui aime Ivan.

Elle appartenait depuis longtemps à Ivan, depuis sa treizième année. Qu'y avait-il d'étonnant? En gardant ses moutons, elle voyait souvent le bouc saillir la chèvre ou le bélier monter les brebis — tout était si simple, naturel, aussi vieux que le monde, qu'aucune pensée impure ne venait souiller son coeur. Il est vrai que les chèvres et les brebis en deviennent pleines,

mais les êtres humains trouvent secours auprès de la sorcière. Maritchka ne craignait rien. A sa ceinture, sur son corps nu, elle portait une gousse d'ail sur laquelle la sorcière avait pratiqué un exorcisme, et elle n'avait rien à redouter maintenant. Quand elle y pensait, Maritchka souriait malicieusement à part soi et prenait Ivan par le cou.

— Ivan mon chéri! Est-ce que nous serons toujours ensemble?

— Si Dieu le veut, ma très douce.

— Oh, non! Une grande colère brûle dans le coeur de nos parents. Nous ne serons pas l'un à l'autre.

Alors les yeux d'Ivan s'assombrissaient et sa hachette s'enfonçait dans le sol.

— Je me moque de leur accord. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, mais toi, tu seras à moi.

— Oh, mon amour, mon amour! Que dis-tu...

— Ce que tu entends, mon coeur.

Et comme pour contrarier les parents, il la faisait tourner si fort en dansant, que ses sandales d'écorce tressée ne résistaient pas.

Cependant, tout ne se déroulait pas comme l'espérait Ivan. Sa ferme périclitait, il n'y avait pas assez de travail pour tout le monde, et il lui fallait s'embaucher.

Ivan était rongé de chagrin.

— Il faut que je monte dans les alpages, Maritchka, se désolait-il d'avance.

— Que veux-tu, vas-y, Ivanko, répondait-elle avec résignation. C'est notre lot...

Et de ses chansons, elle embellissait leur séparation. Elle avait de la peine à l'idée que leurs rendez-vous dans la forêt silencieuse seraient interrompus pour longtemps. Elle prenait Ivan par le cou et, appuyant sa petite tête blonde contre son visage, elle lui chantait doucement à l'oreille:

Oh, pense à moi, mon doux chéri,
Deux fois dans la journée,
Et moi je penserai à toi
Vingt fois par matinée.

— Tu penseras à moi?

— Je penserai à toi, Maritchka.

— Ça ne fait rien! cherchait-elle à le consoler. Tu dois, miséreux, garder les moutons, et moi, faire les foins. Je grimperai sur un tas et regarderai vers les alpages sur la montagne, et toi, tu sonneras pour moi de la trembita... J'entendrai peut-être. Quand les brouillards recouvriront les montagnes, je m'assoierai et pleurerai de ne pas voir où se trouve mon chéri. Et quand les étoiles brilleront dans le ciel, je regarderai l'étoile qui sera au-dessus des alpages — et ce sera celle que verra Ivanko... Je m'arrêterai seulement de chanter...

— Pourquoi? Chante, Maritchka, ne perds pas ta gaieté, je reviendrai vite.

Mais elle se contentait de secouer la tête tristement.

Mes belles et tendres chansons,
Où donc vous laisserai-je,
Sur les monts et sur les collines
Vraiment vous sèmerai-je?

lui chanta Maritchka à voix basse.

Tendres chansons, belles chansons,
Quand je vous entendrai,
Abandonnée dans la montagne,
En larmes je fondrai.

Maritchka poussa un soupir et ajouta encore plus tristement:

Oh, si le destin me sourit,
Je vous recueillerai,
Mais si le destin me trahit,
Je vous délaisserai...

— C'est ce qui m'attend... Peut-être les délaisserai-je.

Ivan écoutait la voix ténue de la jeune fille et pensait qu'elle avait depuis longtemps semé ses chansons sur les montagnes, que les forêts et les herbages, les cimes et les pâturages les chantaient, que les ruisseaux les carillonnaient et que le soleil les chantonnait... Mais le temps viendra où il retournera auprès d'elle, et elle recueillera de nouveau ses chansons, pour avoir de quoi célébrer leurs noces...

* *
*

Par une tiède matinée de printemps, Ivan prit le chemin des pâturages.

Les forêts exhalaient encore leur fraîcheur, les eaux des montagnes bondissaient avec fracas, et le sentier montait gaiement entre les treillis. Bien qu'il lui fût pénible de quitter Maritchka, le soleil et l'espace libre, verdoyant et rempli de bruits, qui soutenait le ciel de ses sommets, lui insufflaient du courage. Il sautait avec légèreté d'un rocher à l'autre, comme un torrent, et saluait les passants uniquement pour entendre sa propre voix.

— Gloire à Jésus!...

— Gloire éternelle.

Sur les hauteurs éloignées, on voyait, isolées, de tranquilles fermes houtsoules que la fumée du bois de pin, qui les avait imprégnées, rendait couleur cerise, ainsi que les toits pointus des séchoirs avec leur foin odorant, tandis que dans la vallée le Tchérémoche bouclé faisait étinceler avec colère sa barbe grise et briller sous les rochers un feu vert perfide. Traversant les torrents l'un après l'autre, passant à côté de sombres forêts où une vache faisait parfois entendre sa clochette ou bien un écureuil laissait tomber au pied de son pin des restes

de pommes, Ivan continuait son ascension. Le soleil commençait à brûler, et le sentier rocailleux lui blessait les pieds. Les maisons devenaient maintenant de plus en plus rares. Le Tchérémoche s'étirait dans la vallée comme un fil d'argent, et on ne l'entendait plus ici. Les forêts laissaient place à des herbages de montagne, tendres et touffus. Ivan cheminait à travers, comme sur des lacs de fleurs, en se penchant de temps en temps pour orner son chapeau d'une touffe de stictes rouges ou de la couronne pâle d'une marguerite. Les pentes des montagnes disparaissaient dans des combes noires, d'où naissaient des torrents glacés, où l'homme n'avait jamais mis le pied, et où engraisait seulement l'ours, l'ennemi redoutable du bétail: «Brun». L'eau se faisait plus rare. Aussi fallait-il le voir y coller sa bouche quand il trouvait un ruisseau, cristal glacé qui baignait les racines jaunes des épicéas et apportait jusqu'ici la rumeur des forêts! A côté de ces petits cours d'eau, une bonne âme laissait quelquefois un pot ou un gobelet de lait caillé.

Mais le sentier menait plus loin, dans des fourrés de bois mort, où les pins nus et piquants pourrissaient les uns sur les autres, privés de leur écorce et de leurs aiguilles, comme des squelettes. Ces cimetières de forêts, oubliés par Dieu et par les hommes, où criaient seulement les tétras et se déplaçaient les serpents, étaient déserts et sauvages. Là régnait le silence, le grand calme de la nature. La sévérité et la tristesse. Derrière Ivan, les montagnes croissaient déjà et bleuisaient dans le lointain. Un aigle s'élevait des aiguilles rocheuses qu'il bénissait de ses ailes largement déployées, on entendait la respiration froide des pâturages et le ciel s'agrandissait. Au lieu de forêts, c'étaient des genévriers qui s'étendaient sur le sol et le tapis noir des pins rampants, où l'on se prenait les pieds, et où la mousse habitait la pierre d'une soie verte. Les montagnes au

loin découvraient leur cime l'une après l'autre, ployaient leur échine, se levaient comme des vagues sur une mer bleue. On aurait dit que des lames d'eau s'étaient figées juste au moment où la tempête les avait soulevées du fond de la mer pour les jeter sur la terre et inonder le monde. Les sommets de la Bucovine soutenaient déjà l'horizon de leurs nuages foncés, l'azur ourlait les Mésanges, la Dzembronia et la Jument blanche, l'Ihrets fumait, la Hoverla enfonçait son aiguille effilée dans le ciel, et la Montagne Noire écrasait la terre de son corps pesant.

Pâturages! Il l'avait déjà sous ses pieds, cette prairie élevée, couverte d'une herbe drue. Ivan était entouré d'une vaste mer bleue de montagnes agitées, et il semblait que ces vagues interminables avançaient sur lui, prêtes à tomber à ses pieds.

Le vent, coupant comme une hache affûtée, lui battait la poitrine, sa respiration se fondait dans celle des montagnes, et l'âme d'Ivan se gonfla d'orgueil. Il voulut crier de toutes ses forces pour que l'écho roulât de montagne en montagne, jusqu'à l'horizon, pour faire bouger la mer des sommets, mais il sentit soudain que sa voix se perdait dans ces espaces comme un bourdonnement de moustique...

Il lui fallait se presser.

Derrière un monticule, dans un vallon où l'on était moins transi par le vent, il trouva un buron noirci par la fumée. Par un trou pratiqué dans le mur pour la fumée, on voyait une cavité noire et froide. Les enclos pour les moutons étaient vides, et les bergers s'y affairaient pour avoir un endroit où passer la nuit auprès de leurs bêtes. Le doyen des bergers s'appliquait à faire du feu.

Après avoir coincé un bâton de résine entre le chambranle et la porte, deux hommes tiraient alternativement

une courroie et faisaient ainsi tourner et grincer le bâton.

— Gloire à Jésus! dit Ivan pour les saluer.

Mais personne ne lui répondit.

Le bâton continuait de couiner et les deux hommes, concentrés et graves, tiraient la courroie en faisant le même geste. Le bâton commençait à fumer et bientôt une petite flamme en jaillit qui prit aux deux extrémités. Le doyen souleva pieusement la torche et l'enfonça dans le tas de bois disposé près de la porte.

— Gloire éternelle! dit-il en se retournant vers Ivan. Maintenant nous avons un grand feu, et tant qu'il brûlera, les bêtes sauvages et l'esprit impur ne toucheront ni au bétail ni à nous, chrétiens...

Et il conduisit Ivan au buron où les barils et les cuves vides ainsi que les bancs nus indiquaient par leur odeur qu'on les avait laissés à l'abandon.

— Demain, on nous amènera le bétail, pourvu que le seigneur notre Dieu nous aide à le rendre en entier, déclara le doyen et il indiqua à Ivan ce qu'il avait à faire.

Il y avait quelque chose de tranquille, de majestueux même dans les paroles et les gestes du patron des pâturages.

— Myko!... cria-t-il sur le seuil de la porte. Dépêche-toi de faire du feu dans le buron...

Mykola, mince et crépu, au visage rond de femme, apporta un brandon dans le buron.

— Qu'est-ce que tu es, mon frère, berger? demanda Ivan intéressé.

— Non, je suis le pâtre de corvée, répondit Mykola en découvrant ses dents, je dois veiller à ce que le feu ne s'éteigne pas de tout l'été, sinon il y aurait un malheur!... Il regarda même avec crainte autour de lui.

— Et aller chercher de l'eau au ruisseau et du bois dans la forêt...

Pendant ce temps, le feu de bois grandissait sur le pâturage. D'un mouvement plein de vénération, comme un prêtre des temps anciens, le doyen y ajoutait des branches de pins sèches et des cônes verts, et une fumée bleue s'en dégagait lentement, qui, chassée par le vent, s'accrochait plus loin aux montagnes, coupait la bande noire des forêts et se déposait sur les sommets azurés du lointain.

Les alpages commençaient à vivre de leur feu vivant et inextinguible, qui devait les protéger de tout mal. Et, comme s'il le savait, le feu se lovait fièrement comme un reptile et continuait à exhaler de nouvelles bouffées de fumée...

Quatre chiens bergers robustes, qui avaient étendu leur pelisse dans l'herbe, regardaient pensivement en l'air, prêts à se redresser en un éclair, à découvrir leurs crocs et à hérissier leurs poils sur le dos.

Le jour baissait déjà. Les montagnes changeaient leurs costumes bleu clair contre des chasubles roses piquées d'or.

Mykola appelait tout le monde à souper.

Alors, tous les bergers se réunirent dans le buron et s'assirent près de la flamme pour manger dans la paix leur première koulécha¹ des pâturages.

* *
*

Oh! quelle joie habite ces alpages, quand les moutons reviennent des villages!...

Le doyen, de haute taille, tel l'esprit des alpages, fait le tour du campement avec une torche. Son visage

¹ Plat de maïs en Ukraine sud-occidentale. (N.d.T.)

est aussi grave que celui d'un prêtre, son pas est ferme, et la fumée de son tison s'échappe derrière lui comme un serpent ailé. A la porte du campement que doivent franchir les moutons, le doyen abandonne son feu pour prêter l'oreille. Ses oreilles ne sont pas seules à percevoir le bruit d'une marche à travers les alpages. Avec son coeur il entend rouler vers le haut, partie à l'appel du printemps du fond des vallées profondes, où bouillonnent les rivières ravageant leurs rives, des hameaux et de leurs prés, la vague vivante du bétail, et il entend soupirer de joie la terre sous ses pieds. Il entend la respiration lointaine des troupeaux de moutons, le meuglement des vaches et les chansons à peine perceptibles.

Mais quand les gens apparurent enfin et qu'ils élevèrent leurs longues trembitas, dorées par le soleil, pour saluer les pâturages parmi les cimes bleues, quand les moutons se mirent à bêler et qu'ils inondèrent tous les enclos de leurs flots bruyants, le doyen tomba à genoux et éleva ses mains vers le ciel. Derrière lui, les pasteurs et les gens qui avaient amené le bétail, se penchèrent pour prier. Ils demandaient à Dieu que leurs moutons eussent le coeur aussi chaud que le feu qu'ils traversaient, que le Seigneur miséricordieux protégeât les bêtes de la chrétienté dans la rosée, dans les eaux et dans les défilés contre tout malheur, tout animal et tout accident. Comme Dieu avait apporté son aide pour rassembler le bétail, qu'il l'apporte de même pour que ce bétail soit rendu en entier à ses maîtres...

Le ciel écoutait cette prière candide avec aménité, le Beskyde boudait de son air placide, et le vent, filant plus loin, peignait avec application les herbes des pâturages, comme une mère, son enfant.



Pâturages, alpages, d'où vous vient cet orgueil, n'est-ce pas des blancs moutons qu'a aperçus votre oeil?

— Hue! Hue! dit le pasteur derrière pour les faire avancer. Les agneaux plient paresseusement les genoux, tremblent sur leurs pattes fluettes et font remuer leur laine.— Allez! Allez!... Leurs bouches nues, avec un air d'ennui sénile, écartent des lèvres couvertes de salive, pour se plaindre à on ne sait qui: bê-ê... mê-ê... Deux bergers marchent en tête du troupeau. Leurs pantalons rouges fendent l'air paisiblement, et la fleur d'un chapeau, agitée par la marche, distribue des saluts.— Hue! Hue!... Les chiens flairent le vent et regardent en coin les moutons pour voir si tout va bien. La laine frotte contre la laine, la blanche contre la noire, les crêtes duveteuses ondulent, comme des vaguelettes sur un lac, et le troupeau frissonne. Proua... Proua!... Un cri rauque fait sans cesse revenir au troupeau ceux qui s'écartent et retient le flot abondant entre ses rives. Les montagnes se teintent de bleu alentour, comme la mer, le vent râtelle les nuages dans le ciel. Les queues frisées des moutons tremblotent, tandis que toutes les têtes sont baissées et que les dents blanches et plates grignotent à même la racine le safran sucré, le chardon ou le trèfle des montagnes.

Hue! Hue!... Le pâturage étend son tapis sous les pattes du troupeau, qui le recouvre de sa grande pelisse mouvante et bigarrée. Croque-croque... Bê-ê... mê-ê!... Croque-croque... Les ombres des nuages errent sur les hauteurs voisines, les changent de place. Les montagnes semblent avancer comme des lames sur la mer, et seules bleuissent sans bouger celles qui sont au loin. Le soleil inonde la laine des moutons, s'y étalant en arc-en-ciel, met le feu aux herbes vertes et de longues ombres

suivent les pasteurs. Ptroua'... Ptroua!... Croque-croque-croque... Les pâtres marchent sans bruit dans leurs sandales tressées, la houle laineuse roule mollement à travers les pâturages, et le vent commence à jouer dans les perches d'un treillis lointain. Dzz... chante-t-il d'une voix ténue dans un copeau de bois et il bourdonne, énervant comme une mouche. Dzz... lui répond un autre treillis sur une note basse à vous emplir le coeur de tristesse. Les nuages arrivent sans cesse. Ils recouvrent déjà la moitié du ciel, le Beskyde au loin s'éteint, noircit et s'obscurcit dans ses ombres, comme un veuf, alors que les alpages sont encore dans leur jeune âge. Et le vent dans le treillis demande de sa voix ténue: «Pourquoi ne prends-tu pas femme, grand Beskyde?» «Parce que la verte prairie ne veut pas m'épouser», soupire tristement le Beskyde. L'azur du ciel s'est barbouillé de gris, la mer des montagnes s'est assombrie, les alpages se sont éteints, et le troupeau rampe à sa surface comme des lichens gris. Le vent froid déploie ses ailes et vient battre la poitrine sous le gilet de fourrure. On a tant de mal à respirer qu'on a envie de lui tourner le dos. Qu'il batte des ailes... La clôture chante d'une voix aiguë comme une mouche tombée dans une toile d'araignée, la douleur insupportable fait entendre sa plainte, la tristesse solitaire pleure... Dzz... Dzi-i... Sans se calmer, sans s'arrêter. Elle brise les nerfs et fend le coeur. Ivan voudrait ne pas écouter, mais c'est impossible, il voudrait fuir — mais où? Hue, hue!... Et toi, où vas-tu? Sacrebleu! En avant!... Mourko!... Mais Mourko fait déjà revenir la brebis. Il passe autour d'elle, le vent lui hérise le poil, et il vient de la saisir avec ses dents par le cou et de la rejeter dans le troupeau. Dzzi-i... Dzzi-i... Les dents font mal, douleur monotone et insupportable. Il a envie de serrer les dents et de se faire. Fais souffrir. Bourdonne,

sacrebleu! Pourquoi entend-on pleurer? C'est sans doute «lui», qu'il tombe raide mort!... C'est comme s'il avait envie de tomber par terre, impuissant, de se boucher les oreilles avec les mains et de se mettre à pleurer... Car il n'en peut plus... Dzz-i-i... Dzi-ou-ou!... Aïe!...

Ivan sort sa flûte et souffle dedans de toutes ses forces, mais «l'autre», frénétique, est plus fort que lui. Il descend de la Montagne Noire comme un cheval débridé, foule l'herbe de ses sabots et disperse de sa crinière les sons de la flûte. La Montagne Noire, elle, comme une sorcière, le suit de son oeil taché d'une taie brillante, champ de neige apparaissant sous des mèches de cheveux en désordre, et lui fait peur. Dz-i-i... Dzi-ou-ou!...

Les moutons sont descendus dans un vallon où il fait plus calme.

Un lac azuré apparaît dans le ciel gris. L'herbe coupante de la prairie sent plus fort. Le lac dans le ciel déborde et répand déjà largement ses eaux. Les sommets ont pris de nouveau une teinte bleu clair, et toutes les vallées se sont emplies de l'or du soleil.

Ivan regarde en bas. Quelque part par là, parmi les montagnes où vivent les gens, les pieds blancs de Maritchka foulent le regain vert. Ses yeux sont tournés vers les alpages. Est-ce qu'elle chante ses chansons? C'est peut-être vrai qu'elle les a semées à travers les montagnes, qu'elles ont donné des fleurs, et que Maritchka s'est tue.

Oh, quand les gentils pastoureux
Leurs moutons garderont,
Toutes mes belles chansonnettes
A leur chapeau mettront...

La tendre voix de la jeune fille lui revient à l'esprit, et il cueille une fleur dont il orne son chapeau.

Ptroua... Ptroua... Le soleil brûle. L'air devient étouffant. Les moutons roulent, s'ébrouent en courant, tordent leur bouche sénile pour mieux couper de leurs dents le chardon sucré, et laissent derrière eux des crottes fraîches. Croque-croque... croque-croque... La laine frotte contre la laine, la noire contre la blanche, les crêtes ondulent, comme les vaguelettes à la surface d'un lac... Bê-ê... mê-ê... et les chiens retiennent sans arrêt le troupeau entre ses rives.

Ils sont harassés. Ils se couchent et leurs flancs se soulèvent dans l'herbe. Les mouches se posent sur la longue langue rouge, qu'ils laissent pendre entre leurs crocs.— Hue! Hue!... crie Ivan avec colère, et les chiens sont aussitôt près des moutons.

Au loin, dans les pâturages, à la lisière d'une épaisse forêt, on voit paître des vaches. Le gardien s'appuie sur sa longue trembita, perdu dans ses songes.

Comme le temps s'étire avec lenteur! L'air de la montagne a rincé les poumons, on a envie de manger. Quelle solitude! On est là, minuscule, comme un brin d'herbe dans un champ. Les pieds reposent sur une île verte, entourée par les eaux bleues des montagnes éloignées. Là-bas, sur les sommets austères et sauvages, en un lieu où il n'y a ni eau ni forêt, habitent toutes sortes d'esprits, de puissances maléfiques contre lesquels il est difficile de lutter. Il n'y a qu'une chose à faire: se garder...

En avant! Les moutons trottaient à travers la verte campagne, les sandales tressées se posent mollement dans l'herbe... Le silence est tel qu'on entend battre le sang dans les artères... On se sent gagner par le sommeil qui pose sa patte douce sur les yeux, le visage et chuchote à l'oreille: dors... Les moutons fondent devant les yeux... voilà que les moutons sont devenus des agneaux, et il n'y a plus rien. Les herbes sont parties

à la dérive, telle une eau verte. Maritchka arrive. Oh, tu ne te joueras pas de moi, ma petite, oh non... Ivan sait que c'est une sylvaine et non pas Maritchka, et qu'elle essaie de le séduire. Il se sent attiré vers elle! Il ne veut pas, mais il est déjà emporté, comme le sont les herbes, par un courant vert...

Et brusquement, il est rejeté de son rêve par le beuglement sauvage d'une vache au bord de la mort. Qu'est-ce? Où? Le vacher reste figé tel qu'il était, appuyé sur sa trembita. Un taureau au pelage roux lance une ruade dans le sol, incline son cou goitreux et redresse la queue. Le voilà qui court en direction du cri, bondit et arrache l'herbe sous ses sabots. Il déchire l'air de ses pattes. Le gardien sursaute et se dépêche de le suivre dans la forêt. Une détonation y claque. Bang-bang-bang... Tirent les sommets... Bang-bang-bang... répliquent d'autres cimes plus loin, puis tout se tait. Silence.

«C'est sûrement «Brun l'ours» qui a égorgé la vache», pense Ivan et il observe son troupeau en redoublant d'attention.

Ptroua-ptroua... Le soleil semble endormi, le vent s'est tu et a émigré de la terre dans le ciel pour y râteler déjà les nuages, mer de sommets aussi démontée que celle qu'il voyait autour des alpages. Dans les espaces infinis le temps a disparu et on ne sait si le jour s'est arrêté ou s'il s'écoule...

Brusquement l'oreille perçoit l'appel de la trembita, longuement désiré. Il apporte du buron l'odeur de la koulécha et de la fumée, et de sa longue vibration mélodieuse, il dit que les enclos attendent les moutons...

— En avant... Les chiens se démènent, les brebis bêlent et coulent comme un cours d'eau blanc et noir vers la vallée, en faisant ballotter leur pis alourdi par le lait...



Voilà déjà trois jours et trois nuits que le ciel sème sur les pâturages une petite pluie fine comme des graines de pavot. Les cimes sont enfumées, le ciel est couvert, et les montagnes disparaissent dans un crachin gris. Les moutons marchent avec peine, lourds, imbibés d'eau comme des éponges et les vêtements des bergers sont devenus froids et raides. Il n'y a de repos que pendant la traite des brebis sous le toit de l'abri.

Ivan est assis, le dos appuyé contre une planche, le seau serré entre les jambes. A côté de lui se trouve un chevrier à la tignasse noire qui jure à chaque mot, et plus loin d'autres bergers. Les brebis impatientes, dont le pis se gonfle de lait, se pressent à la sortie de l'enclos, pour qu'on les traie au plus vite. Mais attendez donc, malheureuses, ça ne va pas comme ça... Une par une seulement...

— Oust! crie derrière elles un pâtre avec colère, au milieu du vacarme, et il cingle les bêtes d'une baguette mouillée. Oust! Oust!... reprennent les bergers pour les faire avancer, et ils écartent leurs genoux du trou dans lequel saute la brebis.

— Ah! Que le diable... jure le chevrier sans finir sa phrase: c'est bien le moment de dire ça!

D'un geste régulier, Ivan saisit une brebis par la peau du dos et la tire à reculons pour la mettre au-dessus du seau. Elle se tient docile, les pattes inconfortablement écartées, l'air bête au possible, et elle écoute le bruit de son lait qui gicle dans le seau.— Oust! crie un aide en faisant claquer sa baguette. Oust! Oust! disent aussi les bergers. Les brebis traites, comme abruties, se laissent tomber dans l'enclos sur les pierres, posent la tête sur leurs pattes et tordent leurs vieilles lèvres nues. Oust! Oust!... Les mains d'Ivan pétrissent sans relâche

le pis tiède des brebis, tirent sur les mamelles, tandis que le lait qui coule dans ses mains sent le suif et fait monter du seau une vapeur sucrée et grasse. Les brebis bondissent comme des folles, écartent leurs pattes au-dessus des seaux, et dix mains de bergers pétrissent leurs pis tièdes. Oust! Oust! Le troupeau mouillé se lamente des deux côtés de l'abri, les brebis exténuées tombent dans l'enclos, tandis que le lait épais gicle avec un bruit sonore dans le seau et coule, chaud, jusque dans la manche. Oust! Oust!

Le chevrier regarde ses chèvres de ses yeux rieurs. Elles, ce n'est pas la même chose que les brebis, elles ont le coeur solide. Elles ne s'affalent pas comme des corps sans vie, comme de mauvaises brebis, mais restent solidement debout sur leurs pattes ténues. Les cornes curieusement dressées, elles regardent la bruine, comme si elles voyaient quelque chose à travers, et leurs barbiches fines tremblent allégrement...

* *
*

Les bergeries sont désertes. Silence et solitude. Peut-être quelque part là-bas, dans les profondes vallées, à la naissance des montagnes, le rire des hommes et les voix se font-ils entendre, mais on a de la peine à y croire. Ici, dans les alpages où le ciel recouvre les espaces inhabités qui ne vivent que pour eux-mêmes dans la solitude, c'est le règne du silence.

Ce n'est que dans le buron que pétille un feu inextinguible qui envoie sans cesse vagabonder une fumée bleu foncé. Le lait tiré repose lourdement dans la vaiselle de bois, et le doyen est penché au-dessus. Il vient de l'assaisonner. Du haut de l'étagère où sèchent de grosses meules de fromageon, le vent souffle sur le berger par petites rafales, mais ne peut chasser de

l'endroit l'odeur de charbon, de fromage et de laine de mouton. Car le doyen en est imprégné lui aussi. Les cuves et les tonneaux neufs gardent le silence dans un coin, mais il suffit de cogner du doigt dessus pour que la voix qui y habite réponde. Dans un baquet, le petit-lait froid luit de son oeil vert. Le doyen est assis au milieu de ses ustensiles, comme un père au milieu de ses enfants. Tout cela, les bancs et les murs noirs, le feu de bois et la fumée, le fromageon, les cuves et le petit-lait, tout cela lui est proche et familier, et il veille sur tout avec affection.

Le lait s'épaissit déjà, mais il n'est pas encore à point. Le doyen retire alors de sa ceinture tout un paquet de billettes de bois, liées ensemble, et se met à lire. Tout y est gravé, dans ce livre de bois, le nombre de moutons que chacun possède et ce qui revient à chacun. Cette occupation lui fait froncer les sourcils, et il lit avec obstination: «Mossitchouk a quatorze brebis, et il lui revient...»

Derrière la cloison, on entend chanter le pâtre de corvée:

Une brebis cornue demande
Au bélier son compère:
Peux-tu me faire, doux bélier,
Du foin vert pour dessert?

— Le voilà parti avec ses chansons! lâche le doyen en colère et il recommence à compter les entailles.

Tu ne sais pas, brebis cornue,
Comment l'hiver sera.
Et si la prairie de montagne
En vie te laissera...

termine le pâtre dans l'entrée, et il pénètre dans le buron.

Couvert de suie, noir, il se courbe au-dessus des

flammes, tandis que ses dents blanches brillent, éclatantes. Le feu crépite doucement...

Le lait dans son baquet jaunit et s'épaissit. Le doyen se penche au-dessus, concentré, grave même. Il déboutonne lentement ses manches et enfonce jusqu'au coude ses bras nus et velus. Et il reste ainsi figé au-dessus du lait...

Maintenant le buron doit être silencieux. La porte est fermée et même le pâtre de corvée n'ose jeter un coup d'oeil sur le lait, pendant qu'on procède là à quelque pratique mystérieuse, pendant que le doyen exerce sa magie. Tout semble s'être figé dans une attente muette, les cuves retiennent leur voix, les fromages se tiennent cois sur les étagères, les murs et les bancs sont plongés dans un sommeil noir, le feu respire à peine et même la fumée s'enfuit timidement par la fenêtre. Seul le mouvement léger dont sont agités les bras, fait voir que quelque chose se déroule au fond du récipient. Les bras s'animent un peu, tantôt ils se soulèvent, tantôt ils s'abaissent, s'arrondissent au coude, les mains font entendre un clapotement, pétrissent et lissent quelque chose à l'intérieur du liquide, et brusquement du fond du récipient, de dessous le lait, monte un corps rond et mouillé qui vient de naître on ne sait par quel miracle. Il grossit, montre ses côtes lisses en tournant sur lui-même, barbote dans la baignoire blanche, lui-même blanc et tendre, et quand le doyen le retire, les eaux vertes de l'enfantement ruissellent bruyamment dans le récipient...

Le doyen soupire d'aise. Maintenant, même le pâtre peut jeter un coup d'oeil. Un fromageon fameux est né, à la joie du doyen et pour la nourriture des hommes...

On ouvre toute grande la porte, par un orifice, le vent souffle du haut des étagères, le feu de bois lèche joyeusement le chaudron noir où le petit-lait danse la

kolomyika, les dents du pâtre brillent avec éclat au milieu de la fumée et des flammes...

Lorsque le soleil se couche, le doyen sort sa trembita de la cabane et sonne triomphalement de tous les côtés de la montagne sauvage pour annoncer que la journée s'est terminée dans la paix, que le fromageon a réussi, que la koulécha est prête et que les abris pour la traite attendent le lait nouveau...

* *
*

Pendant cette période de transhumance, il arriva pas mal d'aventures à Ivan. Une fois il vit un spectacle étrange. Il devait ramener les moutons au buron, quand il se retourna par hasard vers le sommet rapproché d'une montagne. La brume était descendue et emmitouflait la forêt qui était devenue légère et grise comme un fantôme. Seule, une petite clairière se détachait en vert à ses pieds et un pin solitaire faisait une tache noire. Et voilà que ce pin se mit à fumer et à croître. Il n'arrêtait pas de croître et finalement un homme en sortit. Il se dressa dans la clairière, tout blanc, de haute taille et lança un cri derrière lui vers la forêt. Aussitôt, les cerfs apparurent dans la clairière, l'un après l'autre, avec des bois de plus en plus beaux et de plus en plus pimpants. Les chamois accoururent en troupeau, tremblèrent sur leurs pattes ténues et se mirent à brouter l'herbe. Dès que les chamois se dispersaient, un ours les faisait revenir, comme fait le chien berger avec les moutons. L'homme blanc, lui, gardait les bêtes et élevait même légèrement la voix à leur adresse. Mais à un certain moment, le vent se leva brusquement, le troupeau fila comme un éclair et disparut. Il en est de même quand on souffle sur un carreau: il se couvre de buée, puis tout disparaît comme si de rien n'était.

Ivan voulait montrer aux autres ce qu'il voyait, mais ces derniers s'étonnaient: «Où? Il n'y a que de la brume.»

En deux semaines, le «grand» — c'est ainsi que les bergers appelaient l'ours tout bas — égorgea encore cinq vaches.

Très souvent, la brouée surprenait les moutons dans les pâturages. Dans la brume épaisse, blanche comme lait, tout disparaissait: le ciel, les montagnes, les forêts, les pâtres.— Ohé! appelait Ivan devant lui.— Ohé! répondait-on sourdement à son appel, comme du fond de l'eau, mais d'où cela venait, où était celui qui criait, il l'ignorait. Les moutons roulaient tout contre ses jambes comme un brouillard gris, pour disparaître eux aussi plus loin. Ivan avançait, impuissant, les mains tendues en avant comme s'il craignait de heurter quelque chose, et appelait: — Ohé!...— Où es-tu? lui répondait-on en arrière cette fois-ci, et Ivan devait s'arrêter. Il était debout, abandonné, perdu dans le brouillard collant et lorsqu'il embouchait sa trembita pour répondre, l'autre extrémité de son instrument se noyait dans la brume, et sa voix étouffée tombait à ses pieds. Plusieurs moutons furent ainsi perdus.

«Brun» déchira en lambeaux deux vaches encore, mais ce fut son dernier méfait: une fois qu'il s'approchait, la nuit, du buron, il s'empala. Sa peau séchait maintenant sur des pieux et les chiens aboyaient à son adresse.

Les alpages étaient parfois battus par la guilée. Saint Elie guerroyait parfois contre les esprits malins — sacrebleu! Il faisait tellement scintiller son épée et tonner son fusil — vous êtes Saint, Seigneur! — que le ciel s'écaillait et tombait par morceaux sur les montagnes, et à chaque fracas une forme noire zigzaguait — et pffuitt! filait sous un rocher...

«Lui», la peste soit de lui, il se rit de Dieu, il lui tend son derrière, et c'est au berger d'en pâtir: il attrape une peur bleue, et en plus, il se fait tremper jusqu'à la moelle des os...

A la Saint-Pierre, la neige tomba en telle abondance que trois jours durant, elle ne voulut pas disparaître. Beaucoup de moutons se couchèrent alors à jamais...

Les gens ne venaient que rarement de la vallée. On les entourait alors et c'était à qui leur demanderait le premier:

— Quoi de neuf au village?

Et avec quelle attention ces enfants écoutaient les simples nouvelles qui leur apprenaient combien on avait fait de foin, qui leur apprenaient que les pommes de terre n'avaient pas donné, que le maïs était maigre et qu'iléna, la femme de Motcharyk, était morte!

Ensuite, ils buvaient tous ensemble à la santé de leur bétail, les hôtes chargeaient leurs cuves de fromage et redescendaient dans leurs vallées, l'âme en paix.

Le soir, des feux de bois brûlaient près du buron. Les bergers enlevaient leurs vêtements et les secouaient au-dessus des flammes pour faire tomber les poux ou bien ils se réunissaient, et, sevrés qu'ils étaient de femmes durant tout l'été, ils racontaient sans fin des histoires grivoises. Leurs éclats de rire couvraient parfois les soupirs des bêtes endormies.

Avant de se coucher, Ivan appelait Mykola, toujours disposé à chanter et à bavarder.

— Myko!... Viens près de moi, frère!...

— Attends, frère Iva, j'arrive, criait le pâtre depuis la cabane, et Ivan l'entendait déjà chanter:

On ne voit pas sur le Mont Noir
De blé ni de millet,
Il n'élève que pastoureaux,
Fromage et petit-lait...

Mykola était orphelin et avait grandi dans les pâturages de la montagne. «Ce sont les moutons qui m'ont dorloté», disait-il, en lissant ses boucles rebelles.

Sa besogne terminée, il se couchait auprès d'Ivan, tout noir, enfumé, tandis que les flammes faisaient briller ses jeunes dents. Ivan se rapprochait de lui, le prenait par le cou et le priait :

— Raconte-moi une histoire, frère, tu en connais beaucoup...

Des étoiles tombaient du ciel goutte à goutte et la voûte était traversée par l'écume blanche d'un fleuve céleste.

Dans les vallées, les montagnes sommeillaient.

— C'est sûr qu'elles grandissent, se disait Ivan comme à part soi.

— Qui?

— Les montagnes.

— C'est autrefois qu'elles ont grandi, maintenant elles ont cessé...

Mykola se tut, mais ajouta ensuite à voix basse :

— Au commencement des siècles, il n'y avait pas de montagnes, il n'y avait que de l'eau... Une eau qui ressemblait à une mer sans rivages, et même que Dieu marchait à sa surface. Mais une fois, il vit un tourbillon d'écume. «Qui es-tu?» demanda-t-il. Lui, il lui répond : «Je ne sais pas. Je suis vivant, mais je ne peux pas marcher.» C'était l'aridnyk. Dieu ne le connaissait pas, car il était du commencement des siècles comme Dieu. Dieu lui donna des jambes et des bras, et depuis ils allaient ensemble comme des frères unis par serment. Un jour, ils en eurent assez de marcher toujours à la surface de l'eau, Dieu eut envie de créer la terre, mais comment aller chercher de l'argile au fond de la mer, cela, il ne le savait pas, parce que si Dieu connaissait tout au monde, il ne savait rien fabriquer. L'aridnyk,

qui était capable de tout faire, dit: «Je pourrais aller jusque-là.» — «Vas-y.» Alors il plongea jusqu'au fond, y râcla une poignée d'argile et cacha le reste dans sa bouche pour lui-même.

Dieu prit l'argile et la répandit. «Il n'y en a plus?» «Non.» Dieu bénit cette terre, et elle se mit à croître. Mais celle que le diable avait dans la bouche commença à croître de son côté. Elle n'arrêtait pas de croître, tendait sa bouche à craquer, au point qu'il ne pouvait plus respirer, et les yeux lui sortaient de la tête. «Crache!» lui conseilla Dieu. Il se mit à cracher et là où il crachait, des montagnes s'élevaient, plus hautes les unes que les autres, qui atteignaient le ciel même. Elles auraient même crevé le ciel si Dieu ne les avait pas conjurées. Depuis ce temps-là, elles ont cessé de croître...

Ivan est étonné d'apprendre que les montagnes, si belles, si radieuses sont l'oeuvre du malin.

— Continue, frère, demande Ivan, et Mykola reprend son récit.

— Rien n'avait de secret pour l'aridnyk, ce qu'il voulait faire, il le faisait. Dieu, lui, quand il voulait avoir quelque chose, il fallait qu'il trompe ou qu'il vole le diable. L'aridnyk fit des moutons, se fabriqua un violon pour en jouer pendant que les bêtes paissaient. Quand Dieu aperçut tout cela, il le lui vola et ils furent deux à garder les moutons. Tout ce qui existe dans le monde — les inventions, les trucs savants — tout vient de lui, de Satan. Tout ce qui existe — la voiture, le cheval, la musique, le moulin ou la maison, c'est lui qui l'a inventé... Dieu, lui, ne passait son temps qu'à voler et à distribuer aux gens ce qu'il volait. C'est comme ça...

Un jour l'aridnyk eut froid et, pour se réchauffer, inventa le feu. Dieu s'en approcha et se mit à regarder

les flammes. Mais l'autre savait déjà où ce dernier voulait en venir. «Tu m'as tout volé, lui dit-il, mais cela, je t'empêcherai de le faire.» Qu'est-ce que voit l'aridnyk? Dieu qui allume déjà un feu. Il en fut si dépité qu'il cracha soudain dedans. Et de sa salive on vit monter une fumée au-dessus des flammes. Au début, le feu brûlait sans fumée, était propre, mais depuis, il fume...

Mykola n'en finissait pas de raconter des histoires, et quand il mentionnait par hasard le diable, Ivan se signait la poitrine sous son gilet. Mykola crachait alors pour que l'impur ne pût exercer sa puissance sur lui...

Mykola est tombé malade et Ivan garde le feu à sa place. En face des flammes, sur le banc, le doyen dort, tandis que là-bas dans le coin où les ombres des cuves dansent sans repos, on entend gémir le malade. L'eau bout dans le chaudron noir, la fumée s'amasse en haut, sous le toit, et sort entre les bardeaux. Quelquefois l'impur souffle dans le trou de la cheminée, et la fumée alors se rabat avec force et irrite les yeux, mais ça vaut mieux, parce qu'elle empêche de dormir. Le sommeil pèse de plus en plus. Pour le chasser, Ivan fixe les flammes. Il doit surveiller le feu, l'âme des alpages, car qui sait ce qui arriverait s'il ne le conservait pas. Les braises joyeuses regardent Ivan en riant de dessous le tas de bois pesant, et disparaissent brusquement. Devant ses yeux, il voit glisser des taches vertes qui prennent la forme de parcs, de pinèdes. Les pieds blancs de Maritchka foulent l'herbe du parc. Elle laisse tomber son râteau et tend les bras vers Ivan. Et à l'instant même, où il va sentir le corps tendre de Maritchka contre sa poitrine, un ours sort de la forêt en grondant, et les moutons blancs se jettent de côté et le séparent

de Maritchka. «Sacrebleu!... Est-ce que je ne me serais pas endormi?» Le feu cligne de l'oeil, le doyen ronfle et Mykola gémit sous le voile noir des ombres qui bougent.

N'est-il pas l'heure de préparer la koulécha pour le déjeuner des bergers?

Ivan sort du buron.

Le silence et le froid le saisissent. Quelque part dans l'enclos, on entend respirer le bétail, les moutons font un tas de laine, les feux de bois auprès des constructions attenantes au buron brillent faiblement. Les chiens entourent Ivan, étirent leurs corps couchés depuis trop longtemps, grattent le sol et se frottent contre ses jambes. Les montagnes noires inondent les vallées, comme un troupeau gigantesque. Le silence où elles passent leur existence est tel qu'elles entendent même la respiration des bêtes. Au-dessus d'elles, le ciel s'est déployé, prairie céleste où paissent les étoiles, comme des agneaux blancs. Y a-t-il encore quelque chose au monde, en dehors de ces deux prairies? L'une s'étend en bas, l'autre en haut, et entre elles, la minuscule tache noire du berger.

Peut-être n'y a-t-il rien. La nuit a peut-être déjà submergé les montagnes, peut-être ont-elles glissé, écrasé tout ce qui vivait, et peut-être seul le coeur d'Ivan bat-il sourdement sous son gilet dans ces espaces infinis et morts? La solitude, comme un mal de dents, commence à lui tarauder le coeur. Quelque chose de grand, d'hostile l'étouffe, ce silence qui s'est solidifié, ce calme indifférent, ce sommeil du néant. Il sent l'impatience le frapper à la tête, l'inquiétude le saisit à la gorge et tout à coup il sursaute et se précipite dans les pâturages en criant, en ululant et en gémissant, pour briser le silence, au milieu du vacarme des chiens, pour faire voler la nuit en éclats, comme une pierre dans une vitre, en tourbillonnant et en hurlant. O-ou, o-ou, o-oul...

répondent les montagnes éveillées... Ha-ha-ha... répondent avec angoisse les sommets éloignés, et le silence rompu se referme à nouveau. Les chiens reviennent, découvrent leurs crocs en regardant Ivan et remuent la queue.

Mais la tristesse est devenue encore plus lourde. Il a envie de voir le soleil, d'entendre le bruit joyeux de la rivière, de sentir l'odeur tiède de la maison, de bavarder. Le cafard s'empare de son coeur, un mal du pays délicieux. Les souvenirs se sont mis à l'envahir et à rouler en vagues devant ses yeux. Et tout à coup, il entend un faible cri: «Iva-a!» Quelqu'un l'appelle. Oh! De nouveau: «Iva-a!...»

Maritchka? D'où vient-elle? Est-elle montée dans les alpages? La nuit? S'est-elle égarée et appelle-t-elle? Ou peut-être croit-il l'entendre? Non, elle est bien là. Le coeur d'Ivan cogne dans sa poitrine, mais il hésite encore. Où aller? Et de nouveau, pour la troisième fois, il entend quelque part: «Iva-o!...» Maritchka!... C'est elle... C'est sûr... Il court tout droit à travers champs, là où il a entendu la voix, mais il n'arrive que devant un précipice où on ne peut pas descendre et qui ne permet pas d'atteindre les pâturages. Il reste debout et regarde dans l'abîme noir. Alors, tout s'éclaire: c'est une sylvaïne qui l'appelle. En se signant et en se retournant de peur, il revient au buron.

C'est l'heure de faire cuire la koulécha. Dans le chaudron bouillant il verse de la farine, la coupe en croix, et une vapeur odorante se mélange bientôt à l'odeur de la fumée. Le doyen s'étire déjà... il commence à faire jour. Mais qui l'a appelé? Peut-être était-ce tout de même Maritchka?

Il a envie de jeter encore un coup d'oeil, maintenant qu'il fait plus clair. Il va dans les alpages. Les gouttes de rosée se déposent sur ses sandales, le ciel s'est teint

de rouge et les étoiles ont pâli. Ivan débouche sur le sommet et brusquement, son sang se glace. Où est-il? Que lui arrive-t-il? Où sont passées les montagnes? Les eaux entourent les pâturages à perte de vue, elles ont noyé les sommets, et les alpages voguent, solitaires, sur une mer sans rivages. Le vent s'est mis à souffler de la Montagne Noire, les hautes eaux ondulent légèrement, on sent le soleil encore invisible croître des profondeurs, et voilà que vient de pointer sa tête toute grise et ruisselante. La brise se fait plus forte, les vagues s'élèvent sur la mer, et les sommets, l'un après l'autre, percent la surface de l'écume blanche. Le monde semble être né de nouveau. Les eaux sont descendues du haut des montagnes et coulent déjà à leurs pieds, le soleil a posé sa couronne sur le ciel et il est sur le point de montrer son visage, tandis que du buron s'envole la triste voix de la trembita qui tire les alpages de leur sommeil.

* *
*

C'est ainsi qu'Ivan passa la saison dans les alpages jusqu'à ce qu'ils fussent déserts. Le flot des bêtes, reprises par leurs maîtres, redescendit dans les vallées, les trembitas sonnèrent pour l'ultime fois; l'herbe gît écrasée, et le vent d'automne gémit au-dessus d'elle comme au-dessus d'un mort. Il n'y a que le doyen et le gardien du feu qui sont restés. Ils doivent attendre que le feu s'éteigne, ce feu des alpages, qui est né seul, comme Dieu, et qui doit aussi s'endormir seul. Mais quand ils disparurent à leur tour, les pâturages attristés furent envahis par une bande de mauvais génies qui se mit à rôdailler dans le buron et les enclos dans l'espoir de trouver quelque chose.

* *
*

C'est en vain qu'Ivan se hâta de rentrer des alpages: il ne retrouva pas Maritchka vivante. La veille, comme elle traversait à gué le Tchérémoche, elle avait été emportée par les eaux. La crue la surprit, les vagues la renversèrent, la jetèrent ensuite vers une cascade et l'emportèrent parmi les rochers en direction de la vallée. La rivière entraînait Maritchka, tandis que les gens regardaient les vagues la faire tourner et entendaient ses cris et ses plaintes sans pouvoir lui porter secours.

Ivan n'y crut pas. C'était bien sûr un coup des Houténiouk. Ils avaient appris qu'ils s'aimaient et avaient caché Maritchka.

Mais lorsqu'il vit qu'on disait la même chose de tous côtés, il décida de partir à la recherche de son corps. Celui-ci avait dû aller se prendre quelque part dans le clayonnage de la rivière, les gens avaient dû le repêcher quelque part. Il se mit à suivre le cours d'eau, plein d'une colère brûlante et de rage contre son bruit éternel, contre ses bouillons écumants.

Il trouva tout de même son cadavre dans un village. On l'avait retiré et déposé sur les galets, mais il ne reconnut pas Maritchka. Ce n'était pas Maritchka, mais un sac mouillé, une masse ensanglantée et violette, râpée par les cailloux de la rivière comme par des meules...

Ivan fut envahi par une profonde détresse. Sur le coup, il eut envie de sauter dans le remous du lit du haut des rochers: «Tiens, dévore-moi aussi!» Mais ensuite, une affliction poignante le poussa dans les montagnes, loin de la rivière. Il se bouchait les oreilles pour ne pas entendre l'écume perfide qui s'était emparée du dernier souffle de Maritchka. Il errait dans la forêt, parmi les rochers, dans les fourrés, comme un

ours qui lèche ses blessures, et même la faim ne pouvait le faire revenir au village. Il vivait en ramassant des mûres, des airelles et en buvant l'eau des torrents. Puis il disparut. Les gens croyaient qu'il avait succombé à son grand chagrin, et les jeunes filles avaient composé sur l'amour et la mort d'Ivan et de Maritchka des chansons qui se répandirent à travers les montagnes. Pendant six ans, on n'entendit pas parler de lui, quand brusquement il reparut. Maigre, la peau noircie, faisant beaucoup plus vieux que son âge, mais serein. Il disait qu'il avait été berger du côté de la Hongrie. Il vagabonda de la sorte encore près d'une année, et ensuite se maria. Il fallait bien qu'il travaillât chez lui à son compte.

Quand les pistolets et la dernière chanson de mariage se turent et que sa nouvelle épouse amena dans l'enclos ses chèvres et ses vaches, Ivan fut même content.

Palahna, qu'il avait prise, venait d'une famille riche, elle était fière et éclatante de santé, avait une grosse voix et un cou goitreux. Certes, elle aimait les vêtements d'apparat, et les fichus de soie ainsi que les colliers de pièces coûteux demandaient pas mal d'argent, mais il s'en moquait! Quand il regardait ses moutons qui bêlaient dans les enclos, son troupeau bigarré, ses vaches qui agitaient leurs sonnailles et meuglaient dans les pâturages de la forêt, il n'avait pas de regrets.

Maintenant, il avait à quoi vaquer. Il n'était pas avide de richesse — le Houtsoule ne vit pas pour cela — seul le soin du bétail emplissait son coeur de joie. Le troupeau était pour lui comme l'enfant pour sa mère. Il n'avait de pensées que pour le foin, le bien-être de ses braves bêtes, afin qu'elles ne tombassent pas malades, que personne ne leur jetât un mauvais sort, que les brebis agnelassent et que les vaches vèlassent sans ennui. Partout il y avait du danger, et il fallait monter

bonne garde pour préserver les bêtes des vipères, des animaux sauvages et des sorcières qui coupaient le lait des vaches et les abîmaient par tous les moyens. Il fallait connaître de nombreux exorcismes et remèdes, passer les lieux à la fumée, conjurer, ramasser des simples et prononcer des formules magiques. Palahna l'aidait. C'était une bonne maîtresse de maison, et ses éternels soucis, il les partageait avec elle.

— Le seigneur notre Dieu nous a donné de ces voisins! se plaignait-elle à son mari. Khyma est entrée ce matin dans la bergerie, elle a jeté un coup d'oeil sur les agneaux et a dit en joignant les mains: «Oh! comme ils sont beaux!» Tiens, te voilà servie, que je me suis dit. Elle n'avait pas encore franchi le pas de la porte que deux agneaux faisaient un tour sur eux-mêmes et mouraient. Que le diable t'emporte, sorcière!...

— Et moi, je passe cette nuit, racontait Ivan, près de sa maison et je regarde — quelque chose de rond est en train de rouler, comme une bourse ronde. Et ça brille comme une étoile. Je m'arrête pour regarder: la chose traverse le parc, la clôture à claire-voie, et entre tout droit par la porte de Khyma... Non mais, tu vois? Si j'avais su, j'aurais enlevé mon pantalon et j'aurais peut-être attrapé la sorcière avec, alors que comme ça, elle a disparu...

De l'autre côté, sur la colline la plus proche, ils avaient Youra pour voisin. Les gens disaient de lui qu'il avait la puissance de Dieu. Il était comme Dieu, omniscient et omnipotent, connaissait la sorcellerie et avait pouvoir sur la grêle. Dans ses mains vigoureuses, il détenait les puissances du ciel et de la terre, la mort et la vie, la santé du bétail et de l'homme; il était redouté, mais indispensable à tous.

Il arrivait que même Ivan s'adressât à lui, mais chaque fois qu'il rencontrait les yeux noirs et brûlants du

sorcier, il crachait discrètement: «Que le sel te dévore les yeux!...»

Cependant, c'était Khyma qui les importunait le plus. Vieille femme adalatrice, toujours très affable, elle prenait le soir l'apparence d'un chien blanc et rôdait dans les enclos voisins. Il était arrivé plus d'une fois à Ivan de lancer sa hache après elle, de faire voler sa fourche et de la chasser.

La vache noire et blanche maigrissait à vue d'oeil et donnait de moins en moins de lait. Palahna savait qui en était cause. Elle épiait, conjurait, courait voir les vaches plusieurs fois par jour, se levait même la nuit. Un jour elle poussa de tels cris qu'Ivan se précipita comme un fou dans l'enclos et dut chasser de l'entrée une grosse grenouille qui essayait de s'introduire dans la porcherie. Mais la grenouille disparut tout à coup, tandis que derrière la clôture, on entendait grincer la petite voix de Khyma:

— Bonsoir, mes chers et bons voisins... hé-hé...

L'effrontée!

Qu'est-ce qu'elle va inventer, cette sorcière née! Elle se changeait en toile qui blanchoyait au crépuscule sous la forêt, rampait sous la forme d'un serpent ou bien roulait à travers les collines comme une boule transparente. Elle buvait enfin la clarté de la lune, pour qu'il fît sombre lorsqu'elle se rendait auprès des bêtes des autres. Plus d'une personne avait juré l'avoir vue traire une espade: elle plantait dedans quatre chevilles, comme des mamelles, et elle emplissait son seau de lait.

Que de soucis avait Ivan! Il n'avait même pas le temps de reprendre ses esprits. Sa ferme exigeait un travail continuel, et la vie de son bétail était liée si étroitement à la sienne qu'elle éclipsait toute autre pensée. Mais de temps en temps, d'une manière tout à fait inattendue, lorsqu'il levait les yeux vers les alpages

où le foin reposait en tas, ou bien vers la forêt songeuse, il entendait descendre jusqu'à lui une voix depuis longtemps oubliée:

Oh, pense à moi, mon doux chéri
Deux fois dans la journée,
Et moi je penserai à toi
Vingt fois par matinée.

Alors il abandonnait son travail et disparaissait.

L'orgueilleuse Palahna, qui était habituée à travailler six jours par semaine et ne se reposait que le dimanche, jour où elle se pavanait dans ses beaux vêtements, lui reprochait avec colère ses caprices. Mais lui se fâchait:

— Ferme-la. Occupe-toi de tes affaires et laisse-moi en paix...

Lui-même s'en voulait: «Pourquoi tout ça?» — et allait vers les bêtes d'un air coupable.

Il leur apportait du pain ou une motte de sel. Avec un meuglement de confiance, la Blanchette ou la Grisette tendaient leur cou vers lui, sortaient leur langue tiède et rouge et lui léchaient les mains en même temps que le sel. Leurs yeux limpides et brillants le regardaient d'un air accueillant, et l'odeur tiède de leur pis chargé de lait et celle du fumier frais lui rendaient sa tranquillité perdue et son équilibre.

Dans la bergerie, il était inondé par toute une mer de moutons, petits et ronds à ravir. Ils connaissaient leur maître, ces béliers et ces brebis, et se frottaient contre ses jambes en bêlant de joie. Il enfonceait ses doigts dans leur laine duveteuse, ou bien prenait un agneau dans ses bras avec un sentiment paternel; alors l'esprit des alpages soufflait au-dessus de lui et l'appelait dans la montagne. Il se sentait l'âme apaisée et réchauffée...

Voilà ce qui faisait la joie d'Ivan.

Aimait-il Palahna? Pareille pensée ne lui était jamais

venue à l'esprit. Il était patron, elle, patronne, et bien qu'ils n'eussent pas d'enfants, ils avaient des bêtes; que leur fallait-il de plus? Comme les affaires allaient bien à la maison, Palahna avait pris de l'embonpoint, avait gagné en rondeur et en couleurs, fumait la pipe comme la mère d'Ivan, et elle portait tant de colliers à son cou que la gent féminine crevait de jalousie. Ensemble ils allaient à la ville ou à la fête patronale. Palahna sellait elle-même son cheval et mettait sa sandale dans l'étrier si fièrement qu'on aurait dit que toutes les montagnes n'appartenaient qu'à elle. Aux fêtes patronales, il y avait du monde, la bière moussait dans les verres, l'eau-de-vie coulait à flots, toutes sortes de nouvelles descendaient des montagnes lointaines, Ivan prenait les jeunes femmes par la taille, Palahna se faisait embrasser par des époux étrangers — en voilà une affaire — et contents d'avoir passé leur temps si agréablement, ils revenaient à leurs préoccupations quotidiennes.

D'honorables fermiers venaient aussi chez eux en visite.

— Gloire à Jésus. Comment vont tes vaches, tes béliers et ta moitié, se portent-ils bien?

— Bien, et vous?...

Ils s'asseyaient à la table sculptée, lourds dans leurs habits en peau de mouton, et partageaient la koulécha fraîche ou la houslianka ¹ qui était si forte que la langue en pelait.

La vie se déroulait ainsi.

Pour le labeur, il y avait les jours de semaine, pour la magie, les jours de fête.

La veille de Noël, Ivan était toujours dans un état étrange. Comme s'il était imprégné d'un sentiment mys-

¹ Lait bouilli fermenté. (N.d.T.)

térieux et sacré, il faisait tout avec gravité, il avait l'air de célébrer la messe. Il allumait le feu pour que Palahna préparât le réveillon, faisait un lit de foin sur la table et sous la table, en meuglant comme une vache, en bêlant comme un mouton et en hennissant comme un cheval avec une croyance absolue, pour que le bétail se reproduisît. Il faisait brûler de l'encens dans la maison et les bergeries, pour chasser les bêtes sauvages et les sorcières, et quand Palahna que tout son va-et-vient au milieu de la fumée avait rendue rouge, annonçait enfin que les douze plats étaient prêts, alors, avant de se mettre à table, il allait porter le repas de Noël aux animaux. Ils devaient les premiers goûter les feuilles de choux farcies, les prunes, les fèves et la pâtée d'orge que Palahna lui préparait avec tant de soins. Mais ce n'était pas tout. Il fallait encore appeler au réveillon toutes les puissances hostiles, dont il s'était gardé durant toute la vie. D'une main, il prenait une écuelle avec de la nourriture, et de l'autre, une hache, puis il allait dehors. Les montagnes vertes qui avaient mis des capuchons blancs, écoutaient attentivement sonner l'or des étoiles dans le ciel, le gel faisait scintiller son glaive d'argent, coupant les bruits dans l'atmosphère, et Ivan tendait le bras dans ce désert paralysé par l'hiver et invitait au réveillon tous les nécromanciens, les sorciers, les astrologues de toutes sortes, les loups des forêts et les ours. Il demandait à la tempête qu'elle eût la bonté de goûter chez lui les mets copieux, les eaux-de-vie cuites, de partager la cène sainte, mais ils n'avaient pas cette bonté et personne ne venait, bien qu'Ivan les invitât trois fois. Alors il les exorcisait pour qu'ils n'apparussent jamais et soupirait de soulagement.

Palahna attendait à la maison. Le feu sommeillait de fatigue dans l'âtre et couvait silencieusement, les mets reposaient sur le foin, la paix de Noël montait des coins

obscur, la faim creusait l'estomac, mais ils n'osaient pas encore se mettre à table. Palahna regardait son mari, et d'un commun accord, ils s'agenouillaient, implorant Dieu de laisser venir à leur réveillon les âmes qui ne sont connues de personne, qui disparaissent à jamais, écrasées par les arbres, estropiées sur les routes, noyées dans les flots. Personne ne pensait à eux ni au lever, ni au coucher, personne ne pensait à eux sur les routes, tandis qu'elles, pauvres âmes, séjournent désolées en enfer, dans l'attente de la sainte cène...

Et quand ils priaient ainsi, Ivan était certain que derrière lui Maritchka pleurait courbée, et que les âmes des gens frappés de malemort s'asseyaient invisiblement sur les bancs.

— Souffle sur ton siège avant de t'asseoir! exigeait Palahna.

Mais il le savait bien sans elle. Il soufflait soigneusement sur une partie du banc pour ne pas écraser une âme, et prenait solennellement place...

A la Sainte-Mélanie, Dieu lui-même venait voir le bétail dans l'enclos. Sur la voûte élevée du ciel, les étoiles brillaient avec éclat, il gela à pierre fendre, et Dieu tout gris marchait pieds nus dans la neige duveteuse et entrebâillait doucement la porte de la bergerie.

S'éveillant au milieu de la nuit, Ivan dressait l'oreille, et il lui semblait l'entendre demander aux animaux de sa douce voix: «Mes braves bêtes, est-ce que vous avez de quoi manger, de quoi boire? Est-ce que votre maître vous garde bien?» Les moutons bêlaient de joie, les vaches répondaient par des beuglements joyeux — leur maître les surveille bien, consciencieusement, leur donne à boire, à manger, et leur a même peigné le pelage aujourd'hui. Maintenant le Seigneur le récompenserait sûrement par un nouveau croît.

Et Dieu le lui donnait. Les brebis agnelaient paisible-

ment, donnaient des petits, les vaches vèlaient sans ennui.

Palahna était éternellement occupée par sa magie. Elle faisait du feu au milieu des bêtes, pour qu'elles fussent florissantes et belles comme la lumière divine, pour que le malin ne pût toucher à elles. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour que le bétail fût aussi silencieux qu'une racine dans le sol, aussi généreux en lait que l'eau du torrent. Avec quelle tendresse elle lui parlait :

— Toi, tu me nourriras, moi et mon maître, et moi, je veillerai à ce que tu dormes tranquillement et que tu pleures rarement, à ce que la sorcière n'apprenne pas où tu auras passé la nuit, où tu te seras trouvé, à ce que personne ne te jette de mauvais sort...

Ainsi se passait la vie des bêtes et celle des hommes, qui s'unissaient comme deux sources de montagne dans le même torrent.

* *
*

Demain, il y aura une grande fête. Saint Youri du doux printemps reprend à Dmytro les clés du monde pour gouverner la terre. Les grandes eaux, sur lesquelles vogue la terre, la rapprocheront du soleil, Youri ornera de fleurs les forêts et les parcs, les moutons se couvriront de toison comme la terre, d'herbe en été, et les prairies se reposeront après le départ des bêtes en s'habillant de plantes vertes. Demain, c'est le printemps, jour de joie et de soleil, et dès aujourd'hui les montagnes fleurissent de lumières, tandis qu'une fumée bleu sombre enveloppe les épicéas de son voile transparent. Mais quand le soleil descendit, les feux se fanèrent et les fumées se dissipèrent dans le ciel; le gros bétail, que l'on fit passer à travers les braises pour qu'il fût aussi ardent qu'un feu de bois et pour qu'il se reproduisît comme la

endre produite par le feu, poussa des beuglements d'al-légresse.

La veille de la Saint-Youri, les gens se couchèrent tard, bien qu'ils dussent se lever tôt.

Palahna se leva dès qu'il commença à faire jour. «N'est-ce pas trop tôt?» pensa-t-elle à haute voix, mais elle se rappela aussitôt que c'était fête et qu'il lui fallait aller au parc. Elle rejeta la couverture et sauta à bas du lit. Ivan dormait encore, le poêle bâillait, sa gueule noire grande ouverte, tandis qu'en dessous, un grillon chantait tristement. Palahna déboutonna sa chemise, l'enleva, resta toute nue au milieu de la pièce, et, se retournant avec crainte vers Ivan, se dirigea vers la porte. Le battant grinça et le froid du matin la saisit. Les montagnes dormaient encore. Les forêts d'épicéas dormaient encore, comme des moines sévères, les parcs et les aiguilles blanches qui s'estompaient dans le brouillard étaient devenus gris. Le frimas montait de la vallée et étendait ses pattes blanches et velues jusqu'aux pins noirs, tandis que sous le ciel encore pâle, le Tchérémoché racontait ses rêves.

Palahna marchait dans l'herbe mouillée en frissonnant dans l'air du matin. Elle était sûre que personne ne la verrait, et si quelqu'un la voyait, quelle importance? Naturellement, il serait dommage que sa magie échoue. Elle ne pensait à rien d'autre. Le jour de l'Annonciation, elle avait enterré dans une fourmilière du sel, un pain rond ainsi qu'un collier et aujourd'hui il lui fallait retirer tout cela. Elle s'habituaient petit à petit au froid. Son corps ferme, qui n'avait pas encore connu la maternité, glissait librement et fièrement dans l'herbe jeune du parc, rose et frais comme un nuage doré, chargé à ras bords d'une pluie tiède de printemps. Enfin elle s'arrêta sous un hêtre. Mais avant de démolir la fourmilière, elle éleva ses bras et s'étira voluptueusement

de tout son corps en faisant craquer ses articulations. Et tout à coup, elle se sentit défaillir. Elle avait un malaise. Elle laissa tomber ses bras de faiblesse, regarda devant elle et s'enfonça soudain dans un gouffre noir et brûlant qui ne la lâchait plus.

Youra le sorcier était de l'autre côté du treillis et la contemplait.

Elle voulut crier après lui — et ne put le faire. Elle voulut se couvrir la poitrine de ses mains — et n'eut pas la force de les soulever. Elle essayait de s'enfuir — et s'enracina. Elle était debout, impuissante, presque évanouie, les yeux fixés sur deux braises noires qui aspiraient toute sa force.

Elle eut enfin un sursaut de colère. Toute sa magie était perdue. Palahna fit un effort sur elle-même pour faire monter cette colère, et elle lui demanda d'un ton violent :

— Qu'est-ce que tu as à écarquiller les quinquets? Tu n'as jamais rien vu?

Youra ne la quittait pas des yeux et la tenait paralysée.

Il découvrit ses dents brillantes pour dire :

— Une femme comme toi, bon Dieu, je n'en ai jamais vu.

Et il passa une jambe par-dessus le treillis.

Elle voyait clairement avancer vers elle les deux braises qui avaient réduit sa volonté en cendres, mais elle restait debout, incapable de bouger dans une attente tantôt délicate, tantôt effrayante.

Il était déjà tout près. Elle voyait les coutures brodées de son gilet de fourrure... ses dents étincelantes dans sa bouche ouverte... sa main levée à mi-hauteur... Elle se sentit touchée par la chaleur de son corps, mais restait toujours immobile.

C'est seulement quand ses doigts de fer serrèrent son

bras et l'attirèrent vers lui qu'elle s'arracha violemment à son étreinte en poussant un cri et se sauva à la maison.

Le sorcier restait debout, les narines dilatées, suivant du regard le corps blanc de Palahna qui ondulait dans les herbes comme les vagues à la surface du Tchérémoche...

Après, quand Palahna disparut, il franchit de nouveau la clôture et se remit à semer à travers le parc des cendres du feu de la veille pour que les vaches et les brebis, qui y paîtraient, se reproduisassent copieusement, et que chaque brebis eût deux petits...

Palahna arriva chez elle de méchante humeur. Une chance encore qu'Ivan n'ait rien vu. Et toi, mon joli voisin, que la soif te dessèche! Il n'a pas trouvé d'autre moment pour s'approcher d'elle!... Va au diable!

...Que sa magie n'a pas réussi, ça, on peut le dire!... Elle se demandait si elle devrait parler de Youra à Ivan ou si elle le laisserait en paix. Une bagarre ou une dispute pourrait encore en résulter, et avec le sorcier, il suffit du moindre prétexte... Il fallait lui flanquer une gifle et puis c'est tout... Mais Palahna savait qu'elle n'était pas capable de lever la main sur lui. Rien qu'à cette seule pensée, elle sentait tout son corps, ses bras, ses jambes s'amollir, défaillir voluptueusement. Le regard brûlant de ses yeux noirs et l'éclat de ses dents dans sa bouche qu'il ouvrait de convoitise, lui donnaient l'impression que tout son corps était recouvert d'une toile d'araignée. Et quoi qu'elle fit ce jour-là, le regard du sorcier la tenait ligotée.

Il s'était déjà écoulé près de deux semaines depuis ce temps-là, et Palahna n'avait rien dit à Ivan de sa rencontre avec Youra. Elle observait seulement sa conduite. Quelque chose le faisait souffrir, un chagrin le rongeaient et affaiblissait son corps, quelque chose de sénile et d'aqueux scintillait dans ses yeux fatigués.

Il maigrissait à vue d'oeil, devenait indifférent.— Non, vraiment, Youra était plus beau. Si elle avait dû choisir un amant, elle aurait pris Youra. Mais Palahna était orgueilleuse, on ne pouvait pas la prendre de force. De plus, elle en voulait au sorcier.

Un jour, ils se rencontrèrent près de la rivière. En un clin d'oeil, Palahna eut l'impression qu'elle était nue, qu'une fine toile d'araignée enveloppait son corps. Elle entendit comme dans un rêve :

— Est-ce que vous avez bien dormi, ma petite Palahna chérie?

La réponse lui démangeait la langue: «Oui, et vous?» — mais elle se retint, fit la moue, redressa fièrement la tête et passa à côté de lui comme si elle ne l'avait même pas vu.

— Comment va la santé? entendit-elle une deuxième fois derrière elle.

Mais elle ne se retourna pas.

«Bon, maintenant attends-toi à quelque malheur!» pensa-t-elle avec effroi.

Et en effet, à peine fut-elle revenue à la maison qu'Ivan l'accueillit en lui annonçant qu'un agneau était mort. Mais chose étrange, elle n'eut pas du tout pitié de la bête. Elle fut même prise de colère en voyant qu'Ivan se désolait tant à cause de cette perte.

Youra ne se retrouva plus sur le chemin de Palahna. Cependant, elle pensait de plus en plus souvent à lui. Elle écoutait avec intérêt et plaisir ce qu'on disait de sa force et s'étonnait qu'il fût si fort, cet ardent Youra qui ne vit pas plus belle femme que Palahna! Il était puissant, il détenait des pouvoirs, il savait tout. Il suffisait qu'il dît un mot pour que le bétail pérît sur-le-champ, que n'importe qui se desséchât et mourût comme la fumée, il pouvait envoyer la mort et la vie, dissiper la nuée et allumer l'amour dans le coeur d'une femme.

Il était le Dieu de la terre, ce Youra qui désirait Palahna, qui tendait vers elle ses bras dans lesquels il tenait les forces du monde.

Parfois son coeur se serrait quand elle pensait à ses vaches et à son mari, ils pâlassaient comme se répand le frimas qui se dépose pour un instant sur les épicéas. Languissante, elle allait dans le parc, sous le hêtre, et là, elle sentait sur ses seins le souffle chaud de Youra, ses doigts de fer. Il aurait pu en faire son amante, s'il s'était montré alors.

Mais il n'apparaissait pas...

La journée était torride. L'Ihrets était couvert de fumée, la terre, de vapeur, les nuages s'échappaient sans cesse de la Montagne Noire et se déversaient en pluies que le soleil faisait briller de côté. La touffeur était telle que Palahna ne serait montée au sommet pour rien au monde, si elle n'avait pas fait un rêve qui n'augurait rien de bon pour le bétail. Elle voulait aller voir les vaches dans la forêt. Autour d'elle, les montagnes fumaient dans la brume comme si les torrents étaient en ébullition, et dégageaient de la vapeur. En bas, on entendait le bruit du Tchérémoche. Sa couche sur les rochers était trop dure pour lui, et il sautait de roc en roc. Mais à peine Palahna réussit-elle à grimper au sommet que le vent prit son essor de la Montagne Noire et fit osciller les arbres. «Pourvu qu'il n'y ait pas de tempête», se dit-elle et elle se tourna vers le vent. Oui, c'est bien ça... Un lourd nuage blanchâtre et violacé bouillonnait au loin. Il semblait que la Montagne Noire elle-même était montée dans le ciel, prête à se précipiter sur terre et à tout écraser. Le vent courait devant elle et écartait les épicéas, tandis que les montagnes et les vallées avaient noirci d'un coup comme après un incendie. Il ne fallait même pas songer à aller plus loin. Palahna se réfugia sous l'auvent d'un

épicéa. L'arbre grinçait. Le tonnerre roulait mollement au loin, des ombres couraient promptement à travers la montagne, effaçant les couleurs, et les jeunes épicéas se pliaient en deux sur les sommets lointains. «Si seulement il ne grêlait pas», pensait avec crainte Palahna en s'enveloppant dans son gilet.

Mais la voûte était déjà bruyante au-dessus de sa tête. Là-bas, dans la Montagne Noire, les nécromants brisaient la glace sur les lacs gelés, tandis que les âmes des trépassés de malemort ramassaient cette glace dans des sacs et s'envolaient avec vers les nuages pour la répandre sur le sol. «Les herbages seront détruits, recouverts de glace, et les bêtes affamées pleureront», pensait-elle amèrement. Mais elle n'avait pas encore fini cette réflexion que la foudre tomba. Les montagnes s'agitèrent, les jeunes arbres inclinèrent leurs cimes jusqu'au sol, la terre se souleva, et tout se mit à tourbillonner, Palahna eut à peine le temps de se retenir à un tronc d'arbre; comme à travers un brouillard, elle aperçut soudain un homme qui gravissait la pente: il luttait contre le vent, écartait les jambes comme une écrevisse, s'agrippait aux pierres et grimpait toujours. Il était déjà tout près, plié en deux, il courait — et il s'arrêta enfin au sommet. Palahna reconnut Youra.

— C'est sans doute moi qu'il... pensa avec effroi Palahna, mais Youra, visiblement, ne la voyait pas.

Il s'arrêta en face du nuage, une jambe en avant, et croisa les bras sur la poitrine. Il renversa en arrière son visage blême et fixa la nuée de ses yeux sombres. Il resta ainsi un long moment, tandis que le nuage avançait sur lui. Et tout à coup il jeta violemment son chapeau par terre. Le vent l'emporta aussitôt dans la vallée et releva les longs cheveux de Youra. Alors Youra leva vers le nuage son bâton qu'il tenait d'une main et cria en direction du bouillonnement bleu.

Le nuage réfléchit un peu et lâcha pour toute réponse une flèche de feu.

— Aïe! fit Palahna en se couvrant la vue de la main, quand les montagnes se disloquèrent.

Mais Youra restait solidement planté, et ses boucles ondulaient sur sa tête comme des serpents dans un nid.

— Ha-ha! C'est comme ça! cria Youra au nuage. Alors, il faut que je t'adjure. Je vous adjure, tonnerres de toute puissance, nuages de toute grandeur, je te disperse, fortune, sur les forêts et les eaux... Va-t-en, répands-toi comme le vent par le monde. Détrempe-toi et dissous-toi; ici tu n'as pas de pouvoir...

Mais la nuée cligna dédaigneusement de son flanc gauche et commença à prendre à gauche, au-dessus des pares.

— Malheur! prononça Palahna en serrant les mains. Elle va complètement ravager les foins...

Pendant, Youra ne voulait pas se rendre. Il pâlit seulement plus fort, ses yeux devinrent seulement plus sombres. Quand le nuage allait à droite, lui aussi allait à droite, quand le nuage allait à gauche, il allait aussi à gauche. Il courait derrière lui, luttant contre le vent, il agitait les bras, le menaçait de son bâton. Il se tordait sur la montagne comme une anguille, il faisait revenir le nuage en arrière, se mesurait avec lui, l'arrêtait... Encore un tout petit peu, encore de ce côté-ci... Il sentait sa force dans sa poitrine, jetait des éclairs de ses yeux, élevait les mains et adjurait. Le vent avait défait son gilet et lui battait le torse, la nuée grondait, faisait gicler des gerbes de feu, lui cinglait les yeux de rafales de pluie, s'épaississait au-dessus de sa tête, prête à tomber, tandis que lui, tout en nage, reprenant à peine haleine, se démenait comme un fou sur le sommet, craignant de perdre ses dernières forces. Il sentait qu'elles le quittaient, que sa poitrine se vidait, que

le vent arrachait sa voix, que la pluie lui inondait les yeux, que le nuage prenait le dessus, et dans un dernier effort, il leva son bâton court vers le ciel:

— Arrête!...

Et brusquement le nuage s'arrêta. Il souleva un bord, étonné, prit appui sur ses pattes de derrière comme un cheval, bouillonna de colère, désespéré d'épuisement, et il implorait déjà:

— Lâche-moi! que veux-tu que je fasse ici?

— Je ne te lâcherai pas!

— Lâche-nous, car nous périssons! criaient plaintivement les âmes, pliant sous le poids des sacs bourrés de grêle.

— Ha! Ha! Maintenant, tu m'implores!... Je t'adjure: va dans les contrées inconnues, dans les précipices, où le hennissement des chevaux, le beuglement des vaches, le bêlement des moutons ne parviennent pas, où les corbeaux n'arrivent pas, où l'on n'entend pas voix de chrétien... C'est là que je te laisse aller...

Et chose étrange, la nuée se soumit, tourna docilement à gauche et dénoua ses sacs au-dessus de la rivière, recouvrant la grève de grêlons. Un rideau blanc cacha les montagnes, et dans le fond de la vallée, on entendait déjà bouillonner, se briser et bruire sourdement quelque chose. Youra tomba par terre, respirant péniblement.

Mais quand le soleil déchira la nuée et que l'herbe mouillée sourit tout à coup, Youra vit comme dans un rêve que Palahna accourait vers lui. Elle était toute rayonnante d'aménité, comme le soleil, quand elle se pencha sur lui en lui demandant, pleine d'inquiétude:

— Est-ce qu'il t'est arrivé un malheur, Yourtchik?

— Non, Palahnotchka, ma chérie, non... Tu vois, j'ai détourné la tempête...

Et il tendit ses bras vers elle...

C'est ainsi que Palahna devint l'amante de Youra.

Ivan était étonné par l'attitude de Palahna. Avant aussi, elle aimait s'habiller somptueusement, mais maintenant, c'était comme si quelque chose s'était produit en elle: même les jours de semaine elle mettait des fichus de soie, coûteux et décorés avec recherche, des jupes brodées scintillantes, tandis que de lourds colliers de pièces lui faisaient ployer le cou. Parfois, elle disparaissait de la maison et revenait tard, rouge, les cheveux défaits, l'air ivre.

— Où traînes-tu toujours? disait Ivan en colère. Méfie-toi, patronne!

Mais il faisait seulement rire Palahna.— Oh-oh! Je n'ai même plus le droit de m'amuser... Je veux me payer du bon temps. On ne vit qu'une fois sur terre...

Ça, c'est bien vrai, notre vie est courte, elle s'allume et s'éteint d'un coup. Ivan lui-même était de cet avis, mais Palahna, vraiment, elle allait trop loin. Chaque jour, elle s'enivrait à l'auberge avec Youra le sorcier, se faisait embrasser et étreindre par lui publiquement, sans même cacher qu'elle avait un amant. Est-ce qu'elle était la première? Depuis que le monde existe, on n'a jamais vu quelqu'un se lier à une personne seulement.

Tout le monde jasait sur Palahna et Youra, même Ivan entendait les bruits qui couraient, mais il les accueillait tous avec indifférence. Si c'est avec le sorcier, eh bien, c'est avec le sorcier. Palahna s'épanouissait et s'amusait, tandis qu'Ivan languissait et se déséchait, perdant ses forces. Lui-même était étonné de ce changement. Qu'avait-il? Ses forces l'abandonnaient, ses yeux vides et vitreux s'étaient profondément creusés, il avait perdu le goût de vivre. Même ses bêtes ne le réjouissaient pas comme autrefois. Lui avait-on fait quelque chose, quelqu'un lui avait-il jeté un mauvais sort?

Il ne regrettait pas Palahna, ne sentait même pas au fond de son cœur le tort qu'on lui faisait, bien qu'il se battit avec Youra à cause d'elle.

Non par colère, mais par «convenance», quand les gens les mirent face à face. Sans Sémen, son frère par serment, qui intervint en faveur d'Ivan, il ne se serait peut-être rien passé.

Parce que Sémen rencontra une fois Youra à l'auberge et le frappa au visage.

— Et toi, espèce de fainéant, qu'as-tu à t'occuper de Palahna, n'as-tu pas ta femme!

Alors, Ivan eut honte. Il bondit vers Youra.

— Surveille ta Gafia, mais ne touche pas à ma femme! et il secoua sa hache sous le nez de Youra.

— Tu l'as achetée au marché? éclata Youra.

Sa hache dansait aussi devant les yeux d'Ivan.

— Que la vérole t'emporte!...

— Bandit!...

— Tiens, attrape.

Ivan frappa le premier, en plein front. Mais Youra, arrosé de sang, réussit à lui asséner un coup entre les yeux et l'éclaboussa de sang jusqu'à la poitrine. Ils ne virent plus rien sous le flux de sang chaud qui leur inondait les yeux, mais ils continuaient à faire jaillir des étincelles avec leurs haches, et à se donner des coups dans la poitrine. Ils dansaient une danse macabre, masques rouges, dont le sang s'échappait à gros bouillons. Youra avait déjà un bras abîmé, mais d'un coup heureux, il brisa en deux la hache d'Ivan. Ivan se courba, attendant la mort, mais Youra refréna sa fureur et d'un beau geste noble, rejeta sa propre hache de côté.

— Je n'attaque pas à la hache un homme désarmé!

Alors, ils se prirent à bras-le-corps. On eut du mal à les séparer.

Enfin, que voulez-vous? Ivan lava ses plaies, colorant le Tchérimoche de son sang, et partit vers ses moutons. Là, il trouva son repos et son réconfort.

Pendant, la bagarre ne servit à rien. Rien ne changea. Palahna continuait à sortir, Ivan continuait à dépérir. Sa peau avait noirci et ne recouvrait que les os, ses yeux s'étaient encore enfoncés, la fièvre, l'irritation et l'inquiétude le rongeaient. Il avait même perdu l'envie de manger.

«Ce n'est rien d'autre qu'un coup du sorcier, pensait Ivan avec amertume, il attende à ma vie, il veut me faire disparaître de la terre, et c'est pourquoi il me consume...»

Il allait voir la sorcière qui essayait de détourner le mal, mais en vain: il était clair que le sorcier était le plus fort.

Ivan en fut même persuadé. Comme il passait un jour à côté de la maison de Youra, il entendit la voix de Palahna. Était-il possible que ce fût elle? Il en eut le souffle coupé.

Comprimant son cœur d'une main, Ivan colla son oreille contre le portail. Il ne s'était pas trompé. Palahna était là. Cherchant une fente pour glisser un regard dans la cour, Ivan avançait silencieusement le long de la palissade. A la fin il réussit à trouver un trou, et il vit Palahna avec le sorcier. Penché, Youra tenait devant Palahna une poupée d'argile et plantait ses doigts dedans de la tête aux pieds.

— J'enfonce une cheville ici, chuchotait-il avec méchanceté, et ses bras et ses jambes se dessèchent. Dans le ventre, et il souffre du ventre; il n'est pas capable de manger...

— Et si tu en plantais une dans la tête? demanda Palahna, curieuse.

— Alors, il périt sur-le-champ.

C'étaient eux qui complotaient contre lui...

La conscience de ce qu'il vit envahit son esprit comme un brouillard. Il était sur le point de sauter par-dessus la palissade et de les tuer sur place tous les deux. Ivan serra sa hache d'une main, mesura des yeux la palissade, mais perdit d'un coup ses forces. La faiblesse et l'indifférence s'emparèrent à nouveau de son corps. Pourquoi? Pour quelle raison? C'était sans doute son lot. Il fut saisi de froid brusquement, lâcha sa hache, impuissant, et s'en alla. Il allait, vide, sans sentir la terre sous ses pieds, et avait perdu son chemin. Des cercles rouges volaient devant ses yeux et se dissolvaient sur les montagnes.

Où allait-il? Il n'aurait même pas pu le dire. Il errait sans but, escaladait les montagnes, descendait et remontait, allait là où ses jambes le portaient. Il s'aperçut enfin qu'il était au-dessus de la rivière. Elle bouillonnait et faisait du bruit sous ses pieds, cette eau verte des vertes montagnes, et lui, inconscient, regardait fixement son cours rapide jusqu'au moment où s'alluma dans sa tête épuisée la première idée claire: cet endroit, Maritchka l'avait traversé à gué. Là, les eaux l'avaient emportée. Alors, ses souvenirs commencèrent à émerger tout seuls l'un après l'autre, à lui remplir le vide de sa poitrine. Il voyait de nouveau Maritchka, son gentil minois, sa simple et généreuse tendresse, il entendait sa voix, ses chansons... «Oh, pense à moi, mon doux chéri, deux fois dans la journée, et moi, je penserai à toi vingt fois par matinée...»

Et voilà que maintenant, il n'en restait rien. Il n'en restait rien, et rien n'en reviendrait, tout comme l'écume suivant le cours de l'eau ne peut jamais remonter. Autrefois c'était Maritchka, et maintenant, c'était lui... Son étoile tient à peine dans le ciel, comme une fleur de cerisier... fragile et éphémère...

Le soleil s'était caché derrière les montagnes, et dans les ombres silencieuses du soir, les maisons houtsoules s'empanachèrent de fumée. La fumée bleue montait en volutes par les fentes des toits, emmitouflait les demeures qui s'épanouissaient sur le vert des montagnes, comme de grandes fleurs azurées.

Le chagrin s'emparait du coeur d'Ivan, son âme aspirait à quelque chose de meilleur, sans qu'il sût à quoi, tendait vers d'autres mondes, meilleurs, où l'on pourrait se reposer.

Mais lorsque la nuit arriva et que les feux des habitations isolées s'allumèrent sur les montagnes noires comme les yeux féroces d'un monstre, Ivan sentit que les forces hostiles étaient plus fortes que lui, qu'il avait le dessous dans cette lutte.

* *
*

Il s'éveilla.

— Lève-toi, lui disait Maritchka en le réveillant. Lève-toi et partons.

Il la regarda et ne fut pas du tout étonné. C'était bien que Maritchka fût enfin venue.

Il se redressa et partit avec elle.

Ils montaient en silence, et bien qu'il fût déjà nuit, Ivan voyait clairement son visage à la lumière des étoiles. Ils escaladèrent un treillis qui séparait un parc de la forêt et pénétrèrent dans un épais fourré de jeunes pins.

— Pourquoi es-tu si maigre? Es-tu malade? s'enquérit Maritchka.

— C'est de ton absence, Maritchka chérie... C'est de ton absence que j'ai souffert...

Il ne demandait pas où ils allaient. Il était si bien avec elle.

— Est-ce que tu te rappelles, Ivanko de mon coeur, le temps où nous nous retrouvions ici, dans cette forêt: tu jouais pour moi, et moi, je mettais mes bras à ton cou et j'embrassais tes chères boucles?

— Oh, comme je me le rappelle, Maritchka, je ne l'oublierai pas de ma vie...

Il voyait devant lui Maritchka, mais il éprouvait une impression bizarre, car il savait en même temps que ce n'était pas Maritchka, mais une niavka. Il marchait à côté d'elle et avait peur de la laisser partir en avant, pour ne pas voir le trou ensanglanté dans son dos, à travers lequel on aperçoit le coeur, les entrailles et tout l'intérieur comme c'est le cas avec les niavkas. Dans les sentiers étroits, il se penchait contre Maritchka, pour marcher côte à côte, pour ne pas se retrouver derrière, et il sentait la chaleur de son corps.

— Il y a longtemps que je voulais te poser une question: pourquoi m'as-tu frappée au visage? Tu te rappelles, quand nos parents se battaient ensemble et que je tremblais sous notre voiture en voyant le sang...

— Tu t'es sauvée après, j'ai jeté tes rubans dans l'eau, et toi, tu m'as donné un sucre d'orge?...

— Je t'ai aimé du premier coup...

Ils continuaient à s'enfoncer dans la forêt. Les épiceas noirs étendaient avec bonhomie leurs pattes velues comme pour les bénir, partout régnait un silence sévère, fermé sur lui-même, et ce n'est que dans les vallées qu'on entendait se briser brusquement la liberté capricieuse des torrents.

— Une fois. j'ai voulu te faire peur et je me suis cachée. Je me suis enfouie dans la mousse, je me suis dissimulée dans les fougères et je suis restée couchée sans faire de bruit. Toi, tu m'appelais, tu me cherchais,

tu étais sur le point de pleurer. Et moi, j'étais allongée et je me retenais de rire. Mais quand tu m'as enfin trouvée, sais-tu ce que tu as fait avec moi?...

— Ha-ha!

— Oh!... N'as-tu pas honte?

Elle fit une moue charmante en le regardant malicieusement.

— Ha-ha! riait Ivan.

— Ha-ha! riaient-ils tous les deux, en se serrant l'un contre l'autre.

Elle lui rappela tous leurs jeux d'enfant, les bains glacés dans les cours d'eau, les plaisanteries et les chansons, les craintes et les plaisirs, les étreintes brûlantes et la douleur de leur séparation. Tous ces gentils petits riens qui leur réchauffaient le coeur.

— Pourquoi es-tu resté si longtemps dans les alpages sans revenir, Ivanko? Qu'est-ce que tu faisais là-bas?

Ivan brûlait de lui raconter qu'une sylvaine qui avait pris la voix de Maritchka, l'avait appelé dans les alpages, mais il passa sur ce souvenir. Sa conscience se dédoublait. Il sentait que Maritchka était à côté de lui et savait qu'elle n'était plus de ce monde, que c'était quelqu'un d'autre qui le menait dans une contrée inconnue, vers des cimes sauvages, pour l'y perdre. Néanmoins, il se sentait bien, il suivait son rire, son babillage de jeune fille, sans avoir peur de rien, léger et heureux, comme autrefois.

Tous ses ennuis et toutes ses inquiétudes, la crainte de la mort, Palahna et l'hostile sorcier, tout avait disparu, tout s'était envolé, comme si rien de tel n'avait jamais existé. L'insouciance de la jeunesse et la joie le guidaient de nouveau par ces montagnes inhabitées, si mortes et si solitaires, que même le murmure de la forêt ne pouvait y rester et descendait dans la vallée avec le bruit des torrents.

— Et moi, je regardais sans arrêt et j'attendais toujours que tu reviennes des alpages. Je ne mangeais pas, ne dormais pas, j'avais perdu mes chansons, le monde s'était fané pour moi... Tant que nous pouvions nous aimer, les chênes morts savaient fleurir, mais dès qu'il fallut nous quitter, les arbres verts voulaient mourir...

— Ne dis pas cela, Maritchka, ne dis pas cela, ma chérie... Maintenant, nous sommes ensemble et nous le resterons jusqu'à la fin de la vie...

— Jusqu'à la fin de la vie? Ha-ha...

Ivan sursauta et s'arrêta net. Le rire sec et sinistre de Maritchka frappa son coeur comme un rasoir. Il tourna les yeux vers elle, en proie au doute.

— Tu ris, Maritchka?

— Voyons, Ivanko! Je n'ai pas ri. Tu as eu une illusion. Tu es déjà épuisé? Tu as du mal à marcher? Allons encore un peu. Allons!...

Cédant à ses prières, il continua de marcher, appuyant fortement son épaule contre la sienne, avec un seul désir: aller de telle sorte, qu'il ne se retrouvât pas en arrière et ne vît pas ce que Maritchka avait à la place de ses vêtements, de son dos... Ah, ce qu'elle avait là... il ne voulait même pas y penser.

La forêt s'épaississait. L'odeur putride des souches pourries, le relent de cimetièrre sylvestre, montaient vers eux des fourrés où se vermoulaient les épicéas morts et où se nichaient les champignons vénéneux, la fausse oronge et la russule fourchue. De grosses pierres gelaient sous une mousse glissante, les racines nues des épicéas faisaient des sentiers tressés, couverts d'une couche d'aiguilles.

Ils allaient toujours plus loin, se glissaient dans les profondeurs glacées et inhospitalières des forêts de haute montagne.

Ils arrivèrent dans une clairière. Il y faisait un peu plus clair, les épicéas semblaient fermer derrière eux la noirceur de la nuit profonde.

Soudain, Maritchka sursauta et s'arrêta. Elle tendit le cou pour écouter. Ivan vit l'inquiétude glisser sur son visage et soulever ses sourcils. Que s'était-il passé? Mais Maritchka l'interrompit dans sa question, mit un doigt sur sa bouche pour lui dire de se taire et disparut brusquement. Tout cela se passa d'une manière si inattendue et étrange, qu'Ivan ne put reprendre ses esprits sur-le-champ.

Pourquoi avait-elle eu peur, où s'était-elle enfuie et pourquoi? Il resta un peu sur place dans l'espoir que Maritchka apparaîtrait aussitôt, mais comme elle ne revenait toujours pas, il l'appela à faible voix:

— Maritchka!...

Le voile spongieux de la ramure des épicéas absorba son appel et le silence se rétablit.

Ivan fut pris d'inquiétude. Il voulait chercher Maritchka, mais ne savait pas de quel côté aller, car il n'avait pas remarqué où elle avait disparu. Elle était encore capable de s'égarer dans la forêt ou de tomber dans quelque précipice. Ne valait-il pas mieux allumer un feu? Elle verrait les flammes et saurait où revenir.

Ivan amassa des rameaux de bois mort, et y mit le feu. Les flammes crépitèrent un peu par en dessous, chassèrent de la fumée et quand elle s'agita au-dessus du tas, les ombres des épicéas nouveaux s'agitèrent aussi et peuplèrent la clairière.

Ivan s'assit sur un chicot et regarda autour de lui. L'endroit était tout encombré de souches vermoulues et d'un réseau piquant de pointes acérées entre lesquelles s'entortillaient des framboisiers sauvages. Les branches inférieures des arbres, minces et desséchées, pendaient comme des barbes rousses.

Ivan fut à nouveau envahi de tristesse. Il était à nouveau seul. Maritchka ne venait pas. Il alluma sa pipe et regardait les flammes attentivement pour tromper son attente. Il fallait bien que Maritchka arrivât à la fin. Il lui semblait même entendre le bruit de ses pas et le craquement des branches sous ses pieds. Ah! La voilà enfin... Il voulut se lever et aller à sa rencontre, mais il en fut incapable.

Les rameaux secs s'écartèrent sans bruit, et un homme sortit de la forêt.

Il ne portait pas de vêtement. Des poils doux et foncés couvraient tout son corps, entouraient ses yeux ronds et bons, lui dessinaient une barbe en triangle et pendaient sur sa poitrine. Il avait croisé sur son gros ventre des mains recouvertes d'une toison et s'approcha.

Alors Ivan le reconnut aussitôt. C'était le joyeux tchouhaïstyr, le bon esprit des forêts, qui défend les gens contre les niavkas. Il était la mort pour elles: il les déchirait, quand il les attrapait.

Le tchouhaïstyr sourit avec bonhomie, fit un clin d'oeil malicieux et demanda à Ivan:

— Où s'est-elle enfuie?

— Qui?

— La niavka.

«C'est de Maritchka qu'il veut parler, pensa avec effroi Ivan, et son coeur se mit à battre violemment dans sa poitrine. Voilà pourquoi elle a disparu!...»

— Je ne sais pas... Je n'ai pas vu, répondit avec indifférence Ivan et il dit au tchouhaïstyr:

— Asseyez-vous.

Le tchouhaïstyr s'assit sur une souche, se secoua pour faire tomber les feuilles mortes et allongea ses jambes vers le feu.

Ils se taisaient tous les deux. L'homme des forêts se chauffait près des flammes et frottait son ventre rond,

tandis qu'Ivan cherchait obstinément un moyen pour retenir le tchouhaïstyr le plus longtemps possible, afin que Maritchka réussît à fuir au plus loin.

Mais le tchouhaïstyr lui vint en aide lui-même.

Il adressa un clin d'oeil malicieux à Ivan et lui dit :

— Peut-être voudrais-tu danser un peu avec moi?

— Pourquoi pas? répondit joyeusement Ivan en se levant.

Il ajouta dans le feu des branches de pin, regarda ses sandales, rajusta sa chemise et se mit en position.

Le tchouhaïstyr posa ses mains velues sur ses hanches et oscillait déjà.

— Eh bien, commence!

— Bon, puisqu'il faut commencer, allons-y.

Ivan frappa du pied, mit sa jambe de côté, ébranla tout son corps, et s'élança dans une danse houtsoule aérienne. Devant lui le tchouhaïstyr faisait des contorsions amusantes. Il clignait des yeux, clappait des lèvres, agitait son ventre et ses pattes recouvertes de poils comme celles d'un ours, frappait gauchement le sol sur place, se tendait et se détendait comme de gros cercles. La danse visiblement l'échauffait. Il sautait déjà plus haut, s'accroupissait plus bas, s'excitait en poussant des grognements de joie et respirait comme un soufflet de forge. La sueur lui perlait autour des yeux, lui ruisselait du front jusque dans la barbe, ses aisselles et son ventre étaient luisants comme ceux d'un cheval, et le tchouhaïstyr était déchaîné.

— Haïdouk ¹ une fois! Encore autant! criait-il à Ivan et frappait le sol du talon.

— Encore boiteux!... Encore bigleux!... lançait Ivan pour faire monter la tension. Ho-ho! S'il faut danser, allons-y.

¹ Danse populaire ukrainienne. (N.d.T.)

— Bien parlé! hurlait le tchouhaïstyr en applaudissant, et il s'accroupissait jusqu'à terre en tournant sur lui-même.

— Ha-ha-ha! riait Ivan en se frappant les cuisses.

Est-ce que vraiment il ne serait plus capable de danser?

Les flammes se déployaient joyeusement et détachaient les ombres des danseurs, qui se tordaient et se battaient sur la clairière inondée de lumière.

Le tchouhaïstyr s'épuisait. A chaque instant il portait à son front une main aux ongles sales pour essuyer la sueur, et il ne sautait plus, mais n'agitait que faiblement sur place son corps velu.

— Peut-être que ça suffira? dit le tchouhaïstyr en haletant.

— Oh, non... encore un peu.

Ivan lui-même défaillait d'épuisement. Il était tout en nage, les jambes lui faisaient mal, il pouvait à peine respirer.

— Je vais encore te faire danser en jouant, encourageait-il le tchouhaïstyr et il porta la main à sa flûte fixée à sa ceinture. Tu n'en as pas encore entendu de pareille, mon cher...

Il se mit à jouer un air qu'il avait pris au diable dans la forêt: «O mes chèvres... O mes chèvres!...» et le tchouhaïstyr, ranimé par les sons de la mélodie, soulevait de nouveau ses talons plus haut et fermait les yeux de plaisir comme s'il avait oublié sa fatigue.

Maintenant, Maritchka pouvait être tranquille.

«Sauve-toi, Maritchka... n'aies pas peur, ma chérie... ton ennemi danse», chantait la flûte.

Les poils collaient au corps du tchouhaïstyr, comme s'il venait de sortir de l'eau, un filet de salive coulait de sa bouche que le plaisir des mouvements lui faisait ouvrir, il brillait tout entier à la clarté du feu, tandis

qu'Ivan augmentait son entrain en jouant joyeusement, et que quasi inconscient et vidé, il frappait les rochers de la clairière avec ses pieds dont les sandales s'étaient déjà détachées.

A la fin le tchouhaïstyr fut à bout de forces.

— Assez, je n'en peux plus...

Il tomba par terre en haletant péniblement, les yeux fermés. Ivan se laissa tomber par terre à côté du tchouhaïstyr. Et ils soufflèrent ainsi ensemble.

— Eh bien, je me suis sacrément démené aujourd'hui...

Il tordit son ventre rond d'un air content, poussa quelques soupirs, défrisa les poils de sa poitrine et commença à faire ses adieux.

— Je te remercie beaucoup pour la danse...

— Au revoir.

— Porte-toi bien...

Il écarta les branches mortes d'un épicéa et plongea dans la forêt.

La clairière fut de nouveau envahie par les ténèbres et le silence. Le feu, qui se consumait, clignait de son oeil rouge solitaire dans l'obscurité.

Mais où était Maritchka?

Ivan avait encore beaucoup de choses à lui raconter. Il sentait la nécessité de lui faire le récit de toute sa vie, de sa tristesse à cause d'elle, de ses jours sans joie, de sa solitude parmi les ennemis, de son mariage malheureux... Mais où était-elle? Où était-elle partie? Peut-être à gauche? Il lui semblait qu'il l'avait vue du côté gauche la dernière fois.

Ivan partit à gauche. Il y avait là un épais fourré. Les épicéas s'étaient serrés si étroitement qu'il était difficile de se faufiler entre leurs souches rugueuses. Les branches sèches et basses lui piquaient la figure. Mais il avançait. Il marchait dans les ténèbres profondes, trébuchait et heurtait sans arrêt contre les troncs.

Parfois il lui semblait qu'on l'appelait. Il s'arrêtait, retenait sa respiration, et dressait l'oreille. Mais la forêt était inondée par un silence si profond que le froufrouement des rameaux secs qu'il effleurait de son épaule lui semblait être le craquement bruyant d'un arbre qui tombait, abattu à la cognée dans la forêt. Ivan progressait, les mains tendues en avant, comme un aveugle qui cherche à saisir l'air de ses mains dans la crainte de tomber sur un obstacle.

Brusquement le bruit d'une respiration très faible, à peine perceptible, parvint à son oreille :

— Iva!...

La voix venait de derrière, des profondeurs, comme si elle se frayait passage à travers une mer d'aiguilles.

Maritchka n'était donc pas ici.

Il fallait revenir sur ses pas.

Ivan se hâtait, se cognait les genoux contre les épicéas, écartait les branches de ses bras, clignait des yeux pour éviter les piqûres des aiguilles. La nuit semblait l'agripper aux jambes et ne pas le lâcher, et lui, il la traînait derrière lui et la bousculait de sa poitrine. Il errait depuis longtemps sans retrouver la clairière. Maintenant, le sol sous ses pas commençait à descendre dans la vallée. De grosses pierres lui barraient le chemin. Il les contournait, glissant sans arrêt sur la mousse, trébuchant sur les racines dures, se reprenant aux herbes pour ne pas tomber.

Et de nouveau, un appel très faible, étouffé par la forêt, lui parvint du fond du précipice sous ses pieds :

— Iva-a!...

Il voulait répondre à la voix de Maritchka, mais n'osait pas, de peur que le tchouhaïstyr l'entendît.

Maintenant, il savait où il devait la chercher. Il lui fallait aller à droite et descendre. Mais là, la pente était encore plus raide, et il paraissait étonnant que

Maritchka eût pu descendre de cet endroit. Ivan faisait tomber sous ses pieds des petits cailloux qui faisaient un bruit sourd en disparaissant dans la crevasse noire. Mais lui, adroit et habitué à la montagne, savait s'arrêter au bord de l'escarpement et cherchait de nouveau un appui pour ses pieds. Plus il allait loin, plus il était difficile de descendre. Une fois, il manqua de tomber, mais s'agrippa au rebord d'un rocher et resta suspendu par les mains. Il ne savait pas ce qu'il y avait en dessous, mais il sentait le froid et le souffle sinistre de l'abîme, qui ouvrait sur lui sa gueule avide.

— Iva-a! gémissait Maritchka au fond, et il y avait dans cette voix l'appel de l'amour et de la souffrance.

— J'arrive, Maritchka, voulait dire la réponse qui se débattait dans la poitrine d'Ivan, craignant d'en sortir.

Il ne pensait plus à être prudent. Il bondissait sur les rochers, comme un bouquetin, respirant à peine par sa bouche ouverte, se blessait les bras et les jambes, s'écrasait la poitrine en avant sur les rochers coupants, perdait quelquefois pied, et à travers un brouillard brûlant de désir, qui l'enveloppait pendant qu'il déboulait vers la vallée, il n'entendait que l'encouragement de la chère voix:

— Iva-a!...

— Je suis là! cria Ivan et il sentit brusquement que l'abîme le tirait en arrière. Il l'avait saisi par le cou, l'avait renversé. Ivan cherchait à saisir l'air de ses mains, à trouver sous ses pieds la pierre, qu'il avait arrachée, et il sentait qu'il tombait, rempli de froid et d'un vide étrange dans le corps. La lourde montagne noire avait déployé les ailes de ses épicéas et en un instant, comme un oiseau, avait jailli au-dessus de lui dans le ciel, tandis que la curiosité intense de sa mort lui brûla le cerveau: où irait frapper sa tête? Il sentit encore craquer ses os, une douleur aiguë et intenable lui

tordit le corps, et tout se dilua dans des flammes rouges où sa vie s'était consumée...

Le lendemain, les bergers retrouvèrent Ivan à peine vivant.

* *
*

Avec des accents lugubres, la trembita annonçait la mort aux montagnes.

Car la mort, ici, a sa voix pour parler aux montagnes boisées solitaires. Les chevaux frappaient les sentiers pierreux de leurs sabots, et les sandales bruissaient dans l'obscurité de la nuit, quand, des tanières humaines, perdues dans les montagnes, les voisins se rendaient en hâte aux feux de la veillée funèbre. Ils s'agenouillaient devant le corps, déposaient de l'argent sur la poitrine du mort, pour le transport de son âme, et s'asseyaient en silence sur les banquettes. Ils mêlaient les cheveux gris au feu des fichus rouges, le vermeil de la santé à la cire jaune des visages ridés.

La lumière entrelaçait un réseau d'ombres identiques sur les figures du mort et des vivants. Les goîtres des riches patronnes tremblotaient, les yeux des vieillards scintillaient en silence devant le respect imposé par la mort, une paix remplie de sagesse unissait la vie et la mort, et les grosses mains usées par le labeur reposaient toutes pesamment sur les genoux.

Palahna arrangeait le drap du défunt et ses doigts sentaient le froid du corps mort, tandis que l'odeur tiède et douçâtre de la cire qui dégoulinait le long des bougies, faisait monter à la gorge le chagrin du fond de la poitrine.

Les trembitas pleuraient sous la fenêtre.

Le visage jaune d'Ivan reposait paisiblement sur le drap, recelant quelque chose qui n'était connu que de lui, tandis que de dessous sa paupière légèrement sou-

levée, son oeil droit regardait malicieusement les pièces de cuivre amassées sur sa poitrine et ses mains jointes où brûlait un cierge.

Au chevet de son corps, son âme se reposait, invisible: elle n'osait pas encore s'envoler de la demeure. Palahna s'adressait à elle, à la pauvre âme solitaire de son mari, qui se serrait comme une orpheline contre le corps inerte.

— Pourquoi ne veux-tu pas me parler, ne veux-tu pas me regarder, panser les durillons au bout de mes doigts? Par quel chemin t'en vas-tu, mon époux, de quel côté dois-je t'attendre? se lamentait Palahna, et sa grosse voix était coupée de notes plaintives.

— Elle se lamente bien... disaient les vieilles voisines en hochant la tête et elles entendaient les soupirs de réponse qui s'effaçaient dans le bruit des voix de la foule.

— Nous avons été bergers ensemble dans la montagne... Une fois, nous gardions les moutons quand la bise se leva, comme en hiver... Il y avait une telle tourmente de neige, qu'on n'y voyait goutte, et lui, le pauvre... racontait un patron à ses voisins, dont les souvenirs leur faisaient remuer les lèvres, car il convenait de reconforter l'âme désolée, séparée de son corps.

— Tu es parti et tu m'as laissée toute seule... Avec qui vais-je faire marcher la maison, avec qui vais-je soigner mes chères bêtes?... demandait Palahna à l'âme de son mari.

Par la porte ouverte, venant directement de la nuit noire, les hôtes continuaient d'entrer. Ils s'agenouillaient devant la dépouille mortelle, faisaient sonner leurs pièces sur la poitrine d'Ivan, et les gens avançaient sur les banquettes pour donner place aux nouveaux.

Les cierges grossiers fondaient silencieusement, se couvrant de filets de cire comme de larmes, la flamme pâle léchait l'air étouffant et la fumée bleue, mélangée

à l'odeur écoeurante de la cire et à la transpiration des corps, flottait au-dessus du brouhaha de la maison.

On commençait à se sentir à l'étroit. Les visages se penchaient contre les visages, les souffles chauds se mêlaient aux autres souffles, les fronts en sueur captaient l'éclat de la lumière funèbre, qui avait allumé les feux changeants des jupes brodées, des ceintures de cuir et des bourses. La maison, elle, s'emplissait toujours de nouveaux venus qui se bousculaient déjà près du seuil.

Le corps bougeait. Des taches blanchâtres, semblables à des lichens, rampaient à sa surface comme une ombre à peine perceptible.

— Mon doux mari, tu m'as laissée dans le malheur... se plaignait Palahna. Il n'y a plus personne ni pour aller à la ville, ni pour rien m'apporter, rien me donner, rien m'emporter, rien m'amener...

Derrière la fenêtre la trembita disait plaintivement les mêmes lamentations, et accroissait la douleur de Palahna.

Est-ce que la pauvre âme d'Ivan n'avait pas encore assez de tristesse?

Cette pensée, apparemment, se dissimulait sous le poids du chagrin oppressant, car on commençait déjà à bouger à partir du seuil. C'est encore timidement qu'on frappait le sol des talons, qu'on jouait des coudes, qu'on grondait quelquefois sur le banc, que des éclats de voix allaient se mêler à la sourde rumeur de la foule. Et voilà que brusquement une voix aiguë de femme trancha vivement les voiles pesants du chagrin, et la rumeur retenue, telle une flamme, explosa de sous son bonnet de fumée noire.

— Hé! grand nez, je te vends un lièvre ! dit au milieu

¹ Personnage d'un divertissement faisant partie des traditions funéraires en Houtsoulie. (N.d.T.)

une jeune voix de basse, et un rire étouffé lui répondit en roulant:

— Ha-ha! Grand nez!...

— Je ne veux pas.

On commençait à s'amuser.

Ceux qui étaient assis à côté de la porte, tournèrent le dos au cadavre, prêts à entrer dans le jeu. Un sourire de joie avait détendu leurs visages, contractés un instant avant par la tristesse, tandis que le lièvre allait de plus en plus loin, élargissait de plus en plus le cercle et s'approchait déjà du mort.

— Ha-ha, bossu!... Ha-ha, tordu.

Les lumières oscillaient sous les rires et fumaient.

L'un après l'autre, les hôtes quittaient leurs bancs et allaient dans les coins où l'on s'amusait, les uns contre les autres.

Sur le visage du mort, les taches s'agrandissaient, comme si ses pensées intimes l'agitaient et changeaient constamment sa physionomie. Une réflexion amère paraissait s'être arrêtée dans un coin relevé de sa bouche: Qu'est-ce que notre vie? Comme un éclat de lumière dans le ciel, comme une fleur de cerisier...

Près de la porte de l'entrée, on s'embrassait déjà.

— Qui est-ce que tu choisis?

— Annytchka la brune.

Annytchka faisait mine de ne pas vouloir et refusait d'avancer, mais des dizaines de mains la poussaient hors de la cohue, et les lèvres ardentes alentour faisaient naître en elle le désir.

— Vas-y, fillette, vas-y...

Et Annytchka entourait le cou de celui qui l'avait choisie, et l'embrassait savoureusement sur la bouche au milieu d'un cri de joie général.

Le corps, on l'avait oublié. Trois bonnes femmes seulement étaient restées à côté de lui et regardaient avec

affliction de leurs yeux vitreux une mouche qui marchait sur son visage jaune et figé.

Les jeunes femmes se pressaient à l'envi pour jouer. Avec des yeux où la lumière funèbre n'avait pas encore eu le temps de s'éteindre et l'image du cadavre de s'effacer, elles allaient se livrer aux baisers avec convoitise, sans faire attention à leurs maris qui prenaient aussi d'autres femmes dans leurs bras et les serraient contre eux.

Le bruit sonore des baisers retentissait dans la pièce et s'entrelaçait aux pleurs de la trembita désolée qui continuait d'annoncer aux montagnes lointaines la mort survenue sur le puy solitaire.

Palahna ne se lamentait plus. Il était déjà tard et il fallait accueillir les hôtes.

La joie montait avec fureur. On commençait à étouffer, les gens étaient en sueur dans leurs gilets, ils respiraient les vapeurs de la transpiration, la fumée nauséabonde de la cire chaude et l'odeur du cadavre qui se décomposait déjà. Tous parlaient à haute voix, comme s'ils avaient oublié qu'ils étaient là, racontaient leurs aventures et riaient aux éclats. Ils agitaient les bras, se donnaient des tapes dans le dos et faisaient des clins d'oeil aux femmes.

Ceux qui ne pouvaient entrer dans la maison avaient allumé un feu dans la cour et s'amusaient joyeusement autour. Dans l'entrée, on avait éteint la lumière, les filles poussaient des cris farouches, et les jeunes gars étouffaient de rire. La fête faisait trembler les murs de la maison et battait de ses vagues de clameurs la couche tranquille du mort.

La lueur jaune des cierges avait pâli dans l'air épais.

Même les vieux prenaient part à l'amusement. Un rire insouciant secouait leurs cheveux blancs, détendait leurs rides et découvrait leurs chicots pourris. Ils aidaient

les jeunes à attraper les femmes, en tendant leurs bras qui tremblaient déjà. Les colliers qui pendaient sur le sein des jeunes épouses faisaient entendre leurs cliquetis, le glapissement des femmes déchirait les oreilles, les bancs qu'on déplaçait, grondaient et heurtaient la banquette où reposait le mort.

— Ha-ha!... Ha-ha! roulaient les rires depuis le coin aux icônes jusqu'au seuil de la porte, et des rangées entières se tordaient, en se tenant le ventre.

Au milieu des cris perçants et de la bousculade, on entendait claquer insupportablement le «moulin»¹ de ses palettes de bois.

— Qu'as-tu à faire moudre? criait obstinément le meunier.

— Nous avons du maïs... répondaient les filles en se pressant vers lui, et les Juifs¹ qui s'étaient collés de longues barbes d'étope, se fâchaient entre eux.

Un lourd tortillon serré fait d'une serviette mouillée frappait les dos en résonnant à droite et à gauche. On se sauvait quand il arrivait, au milieu des rires et des cris, en renversant tout le monde, en faisant voler la poussière et en rendant l'air irrespirable. Le plancher branlait dans la pièce sous le poids des jeunes jambes, et le corps sautillait sur son banc, faisant trembler son visage jaune, toujours marqué par le sourire mystérieux de la mort.

Sur sa poitrine, les pièces de monnaie tintaient doucement, jetées par les bonnes âmes pour le transport de celle du défunt dans l'autre monde.

Sous les fenêtres, les trembitas sanglotaient tristement.

Octobre 1911, Tchernihiv.

¹ Divertissement funéraire. (N.d.T.)

SUR LE ROCHER

Aquarelle



Du café, le seul pour tout le village tartare, on voyait facilement la mer et les sables gris du rivage. Par les fenêtres et la porte ouvertes sur la longue véranda à colonnettes, l'azur limpide de la mer entraît à plein, prolongé à l'infini par le ciel azuré. Même l'air étouffant du jour d'été prenait de douces teintes bleutées, où venaient se fondre et se dissoudre les contours des montagnes lointaines du littoral.

Le vent soufflait du large. La fraîcheur salée attirait les clients, qui, après avoir commandé leur café, se pressaient aux fenêtres ou s'asseyaient sous la véranda. Même le patron aux jambes torses, Mémeth, qui veillait attentivement aux désirs des consommateurs en lançant à son frère cadet: «Djepar... *bir cavé... éki cavé!*¹», se penchait par la porte pour humer l'air frais et humide et enlever un instant son bonnet rond tartare, qui recouvrait son crâne rasé.

Pendant que Djepar, rouge et suffoquant de chaleur, attisait le feu dans le foyer et remuait bruyamment une casserole pour réussir un bon *kaïmak*², Mémeth scrutait la mer.

— Il y aura de l'orage! prononça-t-il sans se retourner.

— Le vent se lève. Voilà qu'on serre les voiles sur le bateau!

Les Tartares tournèrent la tête vers la mer.

Sur la grande chaloupe noire qui semblait se diriger vers le rivage, on carguait en effet les voiles. Le vent les gonflait, et elles s'échappaient des mains comme de grands oiseaux blancs; l'embarcation noire se pencha et se coucha sur l'onde azurée.

— Elle met le cap sur nous, dit Djepar. Je reconnais même cette embarcation — c'est le Grec qui vient apporter le sel.

¹ Un café... deux cafés. (N. de l'A.)

² Crème de café. (N. de l'A.)

Mémeth aussi avait reconnu l'embarcation du Grec. Cet événement était important pour lui, car en plus du café, il tenait une boutique, également la seule du village, et il était boucher. Il avait donc besoin de sel.

Quand la chaloupe se fut rapprochée, Mémeth abandonna le café pour se rendre sur la rive. Les consommateurs se dépêchèrent de vider leur tasse et partirent derrière Mémeth. Ils traversèrent l'étroite rue abrupte, contournerent la mosquée, et descendirent vers la mer par un sentier pierreux. La mer, toute bleue, était agitée et bouillonnait sur le rivage. La chaloupe sautillait sur place, plongeait et remontait comme un poisson, mais ne pouvait pas aborder. Le Grec à la moustache grise et le jeune *dangalak*¹, élancé et haut sur jambes, qui était à son service, suaient sang et eau et souquaient sur les avirons, sans réussir toutefois à donner assez d'élan pour arriver sur le sable de la côte. Le Grec alors jeta l'ancre à la mer. L'onde bleue montait à gros bouillons comme un lait à leurs pieds, puis fondait et chuintait sur le sable, en fuyant vers la mer.

— Es-tu prêt, Ali? cria le Grec à son *dangalak*.

Au lieu de répondre, Ali lança ses jambes nues pardessus bord et sauta dans l'eau. D'un mouvement adroit, il attrapa un sac de sel, le jeta sur son épaule et s'élança vers la rive. Sa silhouette svelte, soulignée par son étroit pantalon jaune et sa veste bleue, sa bonne mine, hâlée par le vent marin et son mouchoir rouge sur la tête se détachaient magnifiquement sur le fond de la mer azurée. Ali laissa tomber sa charge sur le sable et sauta de nouveau dans la mer, en enfonçant ses mollets roses mouillés par l'écume légère et blanche comme du blanc d'oeuf battu, que l'onde bleue et pure lui enlevait plus loin. Il accourait vers le Grec et de-

¹ Rameur. (N. de la Réd.)

vait saisir le moment, où l'embarcation s'abaissait à la hauteur de son épaule, pour recevoir adroitement le sac pesant. L'embarcation était ballotée par les vagues et tirait brutalement sur l'ancre, comme un chien sur sa chaîne, mais Ali courait sans cesse de l'embarcation à la rive et de la rive à l'embarcation. La vague le rattrapait et lui jetait sous les pieds des tourbillons d'écume blanche.

Quelquefois, Ali laissait passer l'occasion et s'agrippait au flanc de la chaloupe, soulevé en l'air avec elle, collé comme un crabe au bordage d'un navire.

Les Tartares convergeaient vers la côte. Au village, sur les toits plats des habitations, on voyait même apparaître, malgré la chaleur torride, les femmes qui, de la rive, avaient l'air de petits bouquets de fleurs dans des parterres.

La mer perdait de plus en plus son calme. Les mouettes s'élevaient des rochers côtiers solitaires, s'abîmaient la poitrine contre les vagues, et pleuraient au-dessus de la mer.

Celle-ci s'était obscurcie, avait changé. Les vagues minuscules se rejoignaient et, telles des blocs de verre émeraude, rampaient imperceptiblement vers la côte, tombaient sur le sable, et se brisaient en écume blanche. L'embarcation sous laquelle on entendait l'eau bouillonner, jaillir, siffler, sautillait et bondissait, comme si elle était emportée par des animaux à crinière blanche. Le Grec se retournait souvent et regardait la mer avec inquiétude. Ali courait de plus en plus vite de l'embarcation à la côte, tout éclaboussé d'écume. L'eau près du rivage devenait trouble et jaune; avec le sable, les vagues rejetaient sur la côte des galets arrachés au fond de la mer, et quand elles refluaient, elles les roulaient avec un tel fracas, qu'on croyait entendre quelque chose d'énorme grincer des dents et gronder. Une demi-heure

après, le flux franchissait déjà les pierres, inondait le chemin côtier et approchait des sacs de sel. Les Tartares durent reculer pour ne pas mouiller leurs babouches.

— Mémeth! Nourla! Aidez-nous, autrement, le sel va être mouillé! Ali! viens donc ici! criait le Grec d'une voix enrouée.

Les Tartares commencèrent à bouger, et pendant que le Grec dansait avec son embarcation sur les flots, en regardant avec angoisse vers la mer, le sel se trouva bientôt en lieu sûr.

Pendant, la mer avançait. Le roulement monotone et rythmé des vagues se transforma en un grondement. Au début, comme un soufflement sourd, pesant, et ensuite, fort et court, comme le tir lointain d'un canon. Des nuages, comme des toiles d'araignée grises, erraient dans le ciel. La mer démontée, déjà sale et sombre, bondissait sur la rive et recouvrait les rochers, qui ruisselaient d'eau trouble et écumeuse.

— Ho! ho! il y aura de l'orage! criait Mémeth au Grec. Tire le bateau sur la rive!

— Hein? qu'est-ce que tu dis? répondait le Grec de sa voix enrouée, s'efforçant de dominer le bruit du ressac.

— Mets le bateau sur la côte! tonitrua Nourla de toutes ses forces.

Le Grec eut un mouvement d'inquiétude et au milieu des embruns et du mugissement des flots, se mit à défaire la chaîne, à attraper le cordage. Ali se jeta vers la chaîne. Les Tartares enlevaient leurs babouches, retroussaient leur pantalon et venaient à l'aide. Finalement, le Grec souleva l'ancre, et l'embarcation noire, enlevée par une vague sale, qui arrosa les Tartares des pieds à la tête, avança vers la côte. Le petit groupe de Tartares courbés et trempés retirait de la mer, parmi les cris et le bouillonnement de l'écume, l'embarcation

noire, comme un monstre marin ou un dauphin gigantesque.

L'embarcation se coucha enfin sur le sable. Elle fut attachée à un pieu. Les Tartares s'ébrouaient en pesant le sel avec le Grec.

Ali donnait un coup de main tout en regardant à la dérobée en direction du village qu'il ne connaissait pas, pendant que son maître s'oubliait à causer avec les acheteurs. Le soleil était déjà au-dessus des montagnes. Les petites maisons tartares, en pierres grossières superposées, aux toitures de terre plates, et construites les unes sur les autres comme des châteaux de cartes, étaient collées sur le promontoire gris et nu. Sans ombres, sans portes cochères, sans rues. Les sentiers tortueux serpentaient le long de la pente pierreuse, disparaissaient dans les toits et sortaient quelque part plus bas directement des escaliers de pierres cimentées. Surface noire et nue. Sur un toit seulement poussait, on ne sait par quel miracle, un mince mûrier, qui, d'en bas, donnait l'impression d'étendre une couronne sombre sur l'azur du ciel.

Par contre, au-delà du village, en perspective, on découvrait un monde fabuleux. Dans les vallées profondes aux vignes vertes, qui baignaient dans une vapeur grise, se pressaient d'énormes blocs de pierre rosés par le soleil vespéral ou bleuis par l'épaisse chènevie. Les montagnes nues et rondes, pareilles à des tentes gigantesques, projetaient leur ombre noire, tandis que les aiguilles éloignées, d'un bleu gris, semblaient être les dents de nuages figés. De temps en temps, le soleil faisait descendre de derrière les nuages dans la brume, dans le fond de la vallée, des faisceaux obliques de fils d'or, qui coupaient les rochers roses, les forêts bleues, les lourdes tentes noires et allumaient des feux sur les aiguilles pointues.

A côté de ce panorama féerique, le village tartare avait l'air d'un tas de pierres, et seule une file de jeunes filles sveltes, qui revenaient du *tchichmé*¹ avec de hautes jarres sur l'épaule, animait ce désert de pierre.

A l'extrémité du village, dans la vallée profonde, coulait un cours d'eau parmi les noyers. Le flux de la mer avait arrêté son eau, qui s'était répandue entre les arbres, reflétant leur verdure, les robes bigarrées des femmes tartares et les corps nus des gosses.

— Ali! cria le Grec. Aide-nous à verser le sel!

C'est à peine si Ali entendait à cause du hurlement de la mer.

Sur le rivage flottait un brouillard salé de minuscules embruns. La mer, trouble, était en furie. Ce n'étaient plus des vagues, mais des lames qui montaient à la surface de l'eau, hautes, furieuses, et de leurs crêtes blanches se déchiraient avec fracas de longues gerbes d'écume qui s'élevaient en l'air. Les lames avançaient sans cesse, recueillant dans leur sein les vagues qui revenaient, sautaient par-dessus, et inondaient la côte, en rejetant un sable gris et fin. Tout était trempé, submergé, et les anfractuosités du rivage étaient pleines d'eau.

Soudain les Tartares entendirent un craquement, et en même temps, leurs babouches furent remplies d'eau. Une lame puissante avait saisi l'embarcation par en dessous et l'avait projetée sur le pieu. Le Grec accourut et poussa un cri: il y avait une brèche dans le bateau. Il criait de douleur, jurait, pleurait, mais le hurlement de la mer couvrait ses lamentations. Il fallut retirer le bateau et l'attacher de nouveau. Le Grec était tellement triste que, bien que la nuit fût tombée et que

¹ Fontaine. (N. de la Réd.)

Mémeth l'appelât au café, il n'alla pas au village et resta sur la côte. Tels des fantômes, lui et Ali erraient au milieu d'une poussière d'eau, du grondement rageur et de la forte odeur de la mer, qui les imprégnaient complètement. La lune était levée depuis longtemps et elle sautait d'un nuage à l'autre; à sa clarté, la frange côtière blanchoyait sous l'écume, comme recouverte par les flocons duveteux de la première neige. Finalement, Ali, fasciné par les lumières du village, persuada le Grec d'aller au café.

Le Grec livrait le sel aux villages tartares du littoral une fois par an et naturellement faisait crédit. Le lendemain, pour ne pas perdre de temps, il ordonna à Ali de réparer le bateau; quant à lui, il prit un sentier montagneux pour aller ramasser l'argent qu'on lui devait dans les villages: le chemin côtier était inondé et du côté de la mer, le village était coupé du reste du monde.

Depuis midi déjà, les vagues commençaient à baisser, et Ali se mit au travail. Le vent battait le petit mouchoir rouge sur la tête du *dangalak*, tandis que celui-ci s'affairait auprès du bateau et chantonnait une chanson monotone comme le ressac. A un moment donné, en bon musulman qu'il était, il étendait son mouchoir sur le sable et se mettait à genoux avec un calme pieux. Le soir, il allumait un feu près de la mer, se préparait du pilaf avec du riz mouillé qui était resté dans la chaloupe, et faisait sa couche pour la nuit près du bateau. Mémeth l'invita un jour au café. Il n'était difficile d'y trouver de la place qu'une fois l'an, quand y affluaient les acheteurs de raisin; mais maintenant, c'était libre et vide.

On se sentait bien dans ce café. Djepar sommeillait près du four garni d'une vaisselle étincelante; le feu y sommeillait et s'y consumait. Quand Mémeth réveillait

son frère en disant d'une voix forte: «Un café!», Djepar tressaillait, sautait sur ses pieds et saisissait le soufflet pour attiser le feu qui, dans le four découvrait ses dents, pétillait, et jetait des éclairs sur la vaisselle de cuivre, tandis que la vapeur odorante du café frais se répandait dans la pièce. Sous le plafond bourdonnaient les mouches. Derrière les tables, les Tartares étaient assis sur de larges bancs recouverts de nankin; dans un coin on jouait aux dés, dans un autre, aux cartes, et partout il y avait de petites tasses de café noir. Le café était le coeur du village, où venaient se rejoindre tous les intérêts de la population, tout ce qui faisait vivre les gens sur la pierre. Les hôtes les plus importants y siégeaient: le vieux et sévère mollah Assan, en turban, vêtu d'une longue robe qui pendait comme un sac sur son corps osseux et raidi. Il était sombre et têtue comme un âne, ce qui lui valait le respect général. Il y avait aussi Nourla éfendi, un richard, vu qu'il avait une vache rousse, une araba tressée et une paire de buffles, et encore un *youzbache* (lieutenant) aisé, possesseur de l'unique cheval du village. Ils étaient tous parents, tout comme la population entière de ce petit village abandonné, bien que cette particularité ne les empêchât pas de se diviser en deux camps ennemis. La cause de cette hostilité était cachée au fond d'une petite source qui sortait de dessous un rocher et s'écoulait en un filet d'eau au beau milieu du village, entre les jardins tartares. Cette eau seule donnait vie à tout ce qui poussait sur la pierre, et quand une moitié du village la faisait couler dans ses jardinets, l'autre regardait d'un coeur douloureux le soleil et la pierre lui sécher ses oignons. Les deux personnages les plus riches et les plus influents du village avaient leur jardin de part et d'autre du filet, Nourla à droite, le *youzbache* à gauche. Et quand ce dernier faisait couler l'eau sur sa terre, Nourla

arrêtait le cours plus haut, le détournait vers son bien et irriguait son propre lopin de terre, ce qui fâchait tous ceux de la rive gauche, qui, oubliant leur parenté, défendaient le droit de vivre de leurs oignons en se brisant le crâne les uns aux autres. Nourla et le *youzbache* étaient à la tête des partis montés l'un contre l'autre, bien que le parti du *youzbache* semblât dominer, parce qu'il avait de son côté le mollah Assan. Cette hostilité se faisait sentir aussi au café: quand les partisans de Nourla jouaient aux dés, ceux du *youzbache* les regardaient avec mépris et se mettaient à jouer aux cartes. Les ennemis ne s'entendaient que sur un point: ils buvaient tous du café. Mémeth qui n'avait pas de jardin, et, en tant que commerçant, se tenait au-dessus des disputes partisans, n'arrêtait pas de courir de Nourla au *youzbache* en boitant sur ses jambes torses, les calmait et les réconciliait. Son visage gras et son crâne rasé luisaient comme la tête d'un bélier écorché, et dans ses yeux rusés, toujours rouges, on voyait errer une lueur inquiète. Il était toujours préoccupé par quelque chose, ruminait éternellement quelque chose, avait toujours quelque chose à se rappeler, faisait des calculs et courait de tout temps à la boutique, à la cave, et de nouveau vers ses clients. Parfois il sortait du café en courant, haussait la tête jusqu'à la hauteur du toit plat, et appelait:

— Fatma!...

Et alors, des murs de sa maison, qui s'élevait au-dessus du café, se détachait, telle une ombre, une femme enveloppée d'un voile et elle traversait silencieusement le toit pour venir tout près du bord.

Il lui lançait des sacs vides ou lui donnait des ordres courts et impérieux d'une voix brusque, grinçante, comme un maître à sa servante, et l'ombre disparaissait aussi imperceptiblement qu'elle était apparue.

Ali la vit un jour. Il se tenait près du café et suivait le glissement silencieux des sandales jaunes sur les marches de pierre, qui reliaient au sol la demeure de Mémeth, pendant que son *férédjé*¹ vert clair tombait en plis le long de sa taille svelte depuis son cou jusqu'à son large pantalon rouge. Elle descendait silencieusement, lentement, portant d'une main une jarre vide et de l'autre retenant son *férédjé* de manière que l'étranger pût voir seulement ses grands yeux noirs bien fendus, aussi expressifs que ceux d'un chamois. Elle arrêta son regard sur Ali, puis abaissa ses paupières et poursuivit son chemin, silencieuse et calme comme une prêtresse égyptienne.

Ali eut l'impression que ces yeux avaient pénétré dans son coeur, et il les emporta avec lui.

Près de la mer, réparant son bateau et fredonnant des mélopées, il regardait ces yeux. Il les voyait partout: et dans la vague transparente et sonore comme le verre, et sur la pierre brûlante brillant au soleil. Ils l'observaient même dans sa tasse de café noir. Ali regardait plus fréquemment en direction du village et voyait souvent au-dessus du café, sous un arbre solitaire, la silhouette indistincte d'une femme tournée vers la mer, comme à la recherche de ses propres yeux.

Au village on s'habitua très vite à Ali. Les jeunes filles qui revenaient du *tchichmé*, découvraient leur visage comme par hasard, lorsqu'elles croisaient le beau Turc, puis elles s'empourpraient, allaient plus vite et chuchotaient entre elles. Son humeur joyeuse plaisait aux garçons. Les soirs d'été, calmes et frais, quand les étoiles étaient suspendues au-dessus de la terre, et la lune au-dessus de la mer, Ali prenait sa *zourna*², appor-

¹ Voile des femmes musulmanes. (N. de la Réd.)

² Instrument à vent, répandu en Orient. (N.d.T.)

tée de la région de Smyrne, s'installait contre le café ou quelque part ailleurs et parlait avec son pays natal avec des accents tristes à vous serrer le coeur. La *zourna* appelait à elle la jeunesse, masculine naturellement. La chanson de l'Orient leur était compréhensible, et bientôt, à l'ombre des demeures de pierre, brochée de lumière azurée, on commençait à se distraire: la *zourna* répétait la même mélodie, monotone, indistincte, interminable, comme le chant du grillon, au point qu'on se sentait défaillir, qu'on éprouvait un chatouillement au coeur, et les Tartares, enivrés, reprenaient les chansons en mesure:

— O-la-la... o-na-na...

D'un côté somnolait le monde mystérieux des géants noirs de la montagne, de l'autre reposait la mer sereine qui respirait dans son sommeil comme un petit enfant, et tremblait sous la lune comme un chemin doré...

— O-la-la... o-na-na...

Ceux qui regardaient d'en haut, de leurs nids de pierre, voyaient parfois un bras étendu, qui tombait sous un rayon de lune, ou des épaules agitées par la danse, et écoutaient le refrain obsédant qui accompagnait la *zourna*:

— O-la-la... o-na-na...

Fatma écoutait aussi.

Elle venait des montagnes. D'un village éloigné dans les montagnes, où vivaient d'autres gens, où il y avait d'autres coutumes, où elle avait laissé ses amies. Là-bas, il n'y avait pas de mer. Un boucher était venu, avait donné à son père plus d'argent que ne pouvaient le faire les gars du village, et l'avait emmenée. Repoussant, rude, étranger, comme tous ces gens ici, comme ce pays. Ici, pas de famille, pas d'amies, de gens compatissants, c'est le bout du monde, il n'y a même pas de chemin pour en sortir...

— O-la-la... o-na-na...

Il n'y a même pas de chemin, car lorsque la mer se déchaîne, elle s'empare du seul sentier du littoral... Ici rien que la mer, partout la mer. Le matin, son azur vous aveugle, le jour, elle est balancée par ses vagues vertes, la nuit, elle respire comme un être épuisé... Par beau temps, son calme est irritant, par mauvais temps, elle crache sur la rive, se démène, hurle comme une bête sauvage, et vous empêche de dormir... Son odeur piquante, qui donne la nausée, pénètre même dans la maison... On ne peut y échapper, s'y dérober... elle est partout, elle la regarde... Parfois, elle est gouailleuse: elle se couvre d'un brouillard blanc comme la neige sur les montagnes; il semble qu'elle n'est plus là, qu'elle a disparu, tandis que sous le brouillard, elle se débat, gémit, soupire... Tenez, comme maintenant justement!...

— Ban-ang!... ban-ang!... ban-ang!...

— O-la-la... o-na-na...

...Elle se débat sous le brouillard comme un enfant dans ses langes, qui finit par s'en défaire... Des lambeaux effilés de brouillard grimpent vers le haut, s'accrochent à la mosquée, enveloppent le village, se glissent dans les maisons, oppressent le coeur, et on ne voit même pas le soleil...

— Tenez, maintenant... maintenant...

— O-la-la... o-na-na...

...Maintenant, elle sort souvent sur le toit du café, s'appuie contre l'arbre et regarde la mer... Non, ce n'est pas la mer qu'elle cherche, elle suit des yeux le serretête rouge que porte l'étranger, comme si elle espérait voir ses yeux, grands, noirs, ardents, comme elle les voit en rêve... Là-bas, près de la mer, vient de s'épanouir sa fleur préférée, le crocus des montagnes.

— O-la-la... o-na-na...

Les étoiles sont suspendues au-dessus de la terre, la lune, au-dessus de la mer...

.

— Tu viens de loin?

Ali sursauta. La voix venait d'en haut, du toit, et Ali éleva la tête.

Fatma se tenait sous l'arbre, dont l'ombre couvrait Ali. Il rougit et dit en bégayant:

— De... de la r-région... de Smyrne... loin d'ici.

— Moi, je suis de la montagne.

Silence.

Le sang lui cognait à la tête, comme les vagues de la mer, tandis qu'il était fasciné par la Tartare qui ne détachait pas ses yeux de lui.

— Pourquoi t'es-tu enterré ici? Tu n'as pas le cafard?

— Je suis pauvre, sans étoile dans le ciel, sans brin d'herbe sur la terre... je m'embauche...

— Je t'ai entendu jouer...

Silence.

— Avec entrain... Chez nous, dans les montagnes, il y a aussi de l'entrain... les musiciens, les filles sont pleines d'entrain... Il n'y a pas de mer chez nous... Et chez vous?

— Il n'y en a pas à proximité.

— *Yokhter?*¹ Et tu ne l'entends pas respirer à la maison?

— Non. Chez nous, au lieu de la mer, il y a du sable... Le vent soulève un sable chaud, et on voit pousser des montagnes, comme des bosses de chameau... Chez nous...

— Chut...

Comme par inadvertance, elle découvrit de sous son voile un visage blanc, soigné et porta à ses lèvres pleines et roses un doigt à l'ongle peint.

¹ Non? (N. de l'A.)

Il n'y avait pas une âme alentour. Bleue comme un autre ciel, la mer les regardait, et seule une silhouette féminine passa près de la mosquée.

— Tu n'as pas peur de parler avec moi, *khanim* ¹?
Que fera Mémeth s'il nous voit?

- Ce qu'il voudra...
- Il nous tuera s'il nous voit.
- Comme il voudra...

* *
*

On ne voyait pas encore le soleil, bien que quelques aiguilles du massif du Yaïla fussent déjà roses. Les sombres rochers avaient l'air maussade, pendant que la mer reposait en bas sous son voile gris de sommeil. Nourla descendait du Yaïla et courait presque derrière ses buffles. Il se dépêchait, il était tellement pressé qu'il ne remarquait même pas que le tas d'herbe fraîche glissait de l'araba sur le dos des buffles et s'éparpillait sur le chemin, quand une grande roue, accrochant un caillou, faisait tressauter en marche l'araba tressée. Arrivés au village, les buffles noirs, trapus, balançant leur bosse velue et leur large tête, prirent la direction de leur cour, mais Nourla se ressaisit, les engagea de l'autre côté et les arrêta tout près du café. Il savait que Mémeth y passait la nuit, et tira violemment la porte.

— Mémeth, Mémeth! *Kel moundal* ²

Mémeth, tout endormi, sauta sur ses pieds et se frotta les yeux.

— Mémeth! Où est Ali? demanda Nourla.

— Ali... Ali... quelque part ici... et il regarda alentour les bancs vides.

¹ Maîtresse, madame. (N. de l'A.)

² Viens icil (N. de l'A.)

— Où est Fatma?

— Fatma?... Fatma est en train de dormir...

— Ils sont dans les montagnes.

Mémeth regarda Nourla en écarquillant les yeux, traversa calmement le café et jeta un coup d'oeil dehors. Sur le chemin, les buffles étaient à l'arrêt, couverts d'herbe, et le premier rayon de soleil s'allongeait sur la mer.

Mémeth revint vers Nourla.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Tu es fou... Je te dis que ta femme s'est sauvée avec le *dangalak*, je les ai vus dans les montagnes, quand je revenais du Yaïla.

Les yeux de Mémeth lui sortirent de la tête. Après avoir écouté Nourla jusqu'au bout, il le repoussa, bondit hors de la maison, et, oscillant sur ses jambes torses, il grimpa l'escalier. Il fit le tour des chambres et sauta sur le toit du café. Il avait alors vraiment l'air fou.

— Osma-anel cria-t-il d'une voix rauque, mettant ses mains en porte-voix. Sa-ali! Djepa-ar! Bekir! *Kel mounda-a!* Il se tournait de tous côtés et appelait comme s'il y avait le feu: — Oussé-ine! Moustafa-a-a!

Les Tartares se réveillaient et apparaissaient sur leur toit plat.

Pendant ce temps, Nourla apportait son aide d'en bas:

— Ass-ane! Mamou-outh! Zékéri-a-a! criait-il d'une voix méconnaissable.

L'alarme survolait le village, s'élevait jusqu'aux demeures d'en haut, dévalait en bas, sautait d'un toit à l'autre, et rassemblait les gens. Des fez rouges apparaissaient partout, et par les sentiers tortueux et abrupts allaient se rejoindre au café.

Nourla expliquait ce qui était arrivé.

Mémeth, rouge et inconscient, roulait de gros yeux en silence devant la foule. Finalement, il courut jusqu'au

bord du toit et sauta en bas aussi adroitement et légèrement qu'un chat.

Les Tartares hurlaient. Tous ces parents, qui encore hier se fendaient le crâne pour une question d'eau, étaient maintenant unis dans un même sentiment d'offense. Ce n'était pas seulement l'honneur de Mémeth qui était atteint, mais aussi l'honneur de tout le clan. Un misérable, un infâme *dangalak*, un domestique et un gueux... C'était inouï. Et quand Mémeth sortit de chez lui un long couteau avec lequel il égorgeait les moutons, et que, l'ayant fait briller au soleil, il l'enfonça avec décision derrière sa ceinture, le clan était prêt.

— Conduis-nous!

Nourla partit en tête, et le boucher, boitant du pied droit, se hâta de le suivre et emmenait derrière lui une longue colonne de parents indignés et fanatiques.

Le soleil était déjà levé et brûlait la pierre. Les Tartares grimpaient par un sentier qui leur était familier, étirés en file comme une colonne de fourmis en marche. Les premiers se faisaient, et seuls les voisins à l'autre bout échangeaient quelques paroles. Nourla avançait en se mouvant comme un chien courant, qui flaire déjà le gibier. Mémeth, rouge et sombre, boitait plus fort. Bien qu'il fût encore tôt, les masses grises des rochers étaient déjà chaudes comme la surface d'un four. Leurs flancs nus et saillants, tantôt arrondis comme des tentes gigantesques, tantôt pointus comme des crêtes de vagues maudites, étaient recouverts par les feuilles charnues de l'euphorbe vénéneuse, tandis que plus bas, vers la mer, le câprier vert vif descendait en rampant entre les tas de rochers bleuâtres. Un sentier très étroit, à peine perceptible, comme la trace d'une bête sauvage, disparaissait parfois au milieu du désert de pierre ou se cachait sous un rocher en saillie. Là, il faisait humide et froid, et les Tartares soulevaient leur fez pour ra-

fraîchir leur crâne rasé. Ensuite, ils entraient de nouveau dans la fournaise surchauffée, étouffante, grise et inondée par un soleil aveuglant. Ils montaient avec effort et opiniâtreté, le torse légèrement penché en avant, se dandinant sur leurs jambes arquées, ou contournaient d'étroits précipices noirs, en touchant de l'épaule le bord effilé des rochers et en mettant le pied sur le bord de l'abîme avec la sûreté d'un mulet de montagne. Et plus ils avançaient, plus ils avaient de difficultés à éviter les obstacles: plus le soleil les brûlait d'en haut, et la pierre d'en bas, plus leur opiniâtreté se reflétait sur leur visage rouge et trempé de sueur, et plus leur fanatisme leur faisait sortir les yeux de la tête. L'esprit de ces rochers sauvages, stériles, nus, qui mouraient pour la nuit, et le jour étaient chauds comme un corps, s'était emparé de l'âme de ces êtres outragés, et ils allaient défendre leur honneur et leur droit, implacables comme le sévère Yaïla. Ils se dépêchaient. Il leur fallait rattraper les fuyards avant qu'ils ne parviennent à Souakou, au hameau voisin, et ne s'enfuient par la mer. Il est vrai qu'Ali et Fatma étaient dans cette contrée des étrangers, ne connaissaient pas les pistes et pouvaient facilement s'égarer dans leur labyrinthe, et ceux qui leur donnaient la chasse comptaient là-dessus. Cependant, bien qu'il restât peu à faire jusqu'à Souakou, on ne voyait personne nulle part. L'air devenait étouffant, parce que le souffle humide de la mer, auquel ils étaient habitués sur la côte, ne parvenait pas jusqu'ici, dans les montagnes. Quand ils descendaient dans les précipices ou qu'ils escaladaient une pente, de petits cailloux pointus glissaient sous leurs pieds, et cela les énervait, trempés, fatigués et mauvais qu'ils étaient: ils ne trouvaient pas ce qu'ils cherchaient, et pendant ce temps, chacun d'entre eux avait abandonné son travail au village. Les derniers avaient fait une courte halte.

Par contre, Mémeth poussait de l'avant, le regard et l'esprit embrumés, comme un bouc en fureur, et, clopinant, s'élevait et s'abaissait comme une vague sur la mer. Ils commençaient à perdre espoir. Nourla était arrivé trop tard, c'était évident. Cependant ils avançaient. A plusieurs reprises, ils avaient vu briller et disparaître les sables gris de la rive sinueuse de Souakou. Soudain Zékéria, l'un des premiers, fit signe de se taire et s'arrêta. Tout le monde se retourna dans sa direction, tandis que, sans dire un mot, il étendit la main en avant et indiqua un pic rocheux élevé qui avançait dans la mer. Là-bas, derrière un rocher, un serre-tête rouge était apparu l'espace d'un instant et avait disparu. Chacun sentit battre son cœur, et Mémeth poussa un léger rugissement. Ils se jetèrent un coup d'oeil — la même idée leur était venue à l'esprit: s'ils réussissaient à engager Ali sur le pic, ils pourraient alors le prendre à main nue. Nourla avait déjà son plan; il mit un doigt sur ses lèvres, et quand tout le monde se tut, il les divisa en trois groupes qui devaient cerner le pic de trois côtés; du quatrième, le rocher tombait à pic dans la mer. Tous devinrent prudents comme à la chasse, à l'exception de Mémeth qui bouillonnait de colère et brûlait d'avancer, perçant le rocher de ses yeux avides. Le bout d'un *férédjé* vert dépassa le bord d'une pierre; derrière lui, le *dangalak* élançait escaladait la montagne, comme sortant du rocher. Fatma marchait devant, verte comme un buisson au printemps; Ali, lui, sur ses longues jambes étroitement serrées dans son pantalon jaune, avec sa veste bleue et son mouchoir rouge, grand et souple comme un jeune cyprès, avait l'air d'un géant sur le fond du ciel. Et quand ils s'arrêtèrent au sommet, une volée d'oiseaux de mer quitta les rochers du littoral et couvrit l'azur du ciel d'un filet d'ailes tremblant.

Ali s'était visiblement égaré et demandait conseil à Fatma. Ils examinaient avec inquiétude la pente abrupte, à la recherche d'un chemin. Au loin, on voyait la baie tranquille de Souakou.

Brusquement Fatma fut saisie de peur et poussa un cri. Son *férédjé* se détacha de sa tête et tomba par terre, tandis qu'elle fixait des yeux avec frayeur les gros yeux furieux de son mari, qui la regardait derrière un bloc de pierre. Ali se retourna, et au même moment, de tous côtés, s'agrippant des mains et des pieds aux pierres acérées, tous se mirent à escalader le rocher: Zékéria, Djepar, Moustafa, tous ceux qui l'écoutaient jouer et prenaient le café avec lui. Ils ne se taisaient plus; de leurs poitrines s'échappait, avec leur souffle chaud, un flot de clameurs diverses qui avançait sur les fuyards. Il n'y avait aucune issue pour s'enfuir. Ali se redressa, cala ses pieds contre le roc, mit sa main sur son couteau à courte lame et attendit. Son beau visage, pâle et hautain, exprimait la fierté de l'aigle. Pendant ce temps, derrière lui, au-dessus de la pente abrupte, Fatma s'agitait comme une mouette. D'un côté, il y avait la mer odieuse, de l'autre, l'odieuse, l'intolérable boucher. Elle voyait ses yeux hagards, ses lèvres bleues, méchantes, sa jambe trop courte et son couteau de boucher pointu, avec lequel il égorgeait les moutons. Son âme survola les montagnes. Son village natal. Les yeux bandés. Pendant que jouent les musiciens, le boucher l'emmène vers la mer, comme une brebis à l'abattoir. Dans un mouvement de désespoir, elle se voila la face et perdit l'équilibre. Sa robe bleue à croissants jaunes s'inclina et disparut parmi les cris des mouettes effrayées...

Les Tartares furent saisis de terreur: cette mort, simple et inattendue, les détourna d'Ali. Ali n'avait pas vu ce qui s'était passé derrière lui. Comme un loup, il

promenait son regard alentour, se demandant ce qu'ils attendaient. Est-ce qu'ils auraient peur? Il voyait étinceler devant lui des yeux de rapaces, des visages rouges et fanatiques, des narines dilatées et des dents blanches, et toute cette vague de férocité bondit brusquement sur lui, comme le flux de la mer. Ali se défendait. Il transperça le bras de Nourla et érafla Osmane, mais au même moment, on le fit tomber, et en tombant, il vit Mémeth lever son couteau au-dessus de lui et le lui enfoncer entre les côtes. Mémeth frappait n'importe où, avec la rage d'un être mortellement offensé et en même temps l'indifférence d'un boucher, bien que la poitrine d'Ali cessât déjà de se soulever, et que son beau visage retrouvât son calme.

L'affaire était terminée, l'honneur était sauf. Sur le roc, aux pieds de Mémeth traînait le corps du *dangalak*, et à côté de lui, le *férédjé* piétiné et déchiré.

Mémeth était ivre. Il chancelait sur ses jambes torses et agitait les bras, ses mouvements étaient absurdes et inutiles. Ecartant les curieux qui s'attroupaient autour du corps, il saisit Ali par une jambe et le traîna. Tout le monde le suivit. Et pendant qu'ils revenaient par les mêmes sentiers, en descendant et en montant, la tête splendide d'Ali, au visage de Ganymède, heurtait les pierres pointues, baignée de sang. Parfois, elle rebondissait sur les inégalités du terrain, et il semblait alors qu'Ali acquiesçait et disait: «Oui, oui...»

Les Tartares le suivaient en jurant.

Quand la procession entra finalement au village, tous les toits plats se couvrirent de groupes bigarrés de femmes et d'enfants, semblables aux jardins de Sémiramis.

Des centaines d'yeux curieux accompagnèrent la procession jusqu'à la mer. Là-bas, sur le sable, blanc sous le soleil de midi, la chaloupe noire était légèrement penchée comme un dauphin au flanc percé, rejeté pen-

dant la tempête. Les vagues douces et azurées, pures et tièdes comme le sein d'une jeune fille, jetaient sur la rive leur ramage d'écume. La mer et le soleil se réunissaient en un sourire de joie, qui allait au loin en passant par les villages tartares, les jardins, les forêts noires, jusqu'aux masses énormes du Yaïla.

Tout souriait.

Sans dire un mot, sans se concerter, les Tartares soulevèrent le corps, le déposèrent dans le bateau et au milieu des cris d'angoisse des femmes, qui parvenaient du village, du haut des toits, comme des lamentations de mouettes effrayées, ils poussèrent d'un commun accord le bateau à la mer. Il glissa sur les cailloux, une vague le frappa, il tangua et s'arrêta.

Le bateau était arrêté, et les flots jouaient autour de lui, clapotaient à ses flancs, l'éclaboussaient d'écume et doucement, imperceptiblement, l'emmenaient vers la mer.

Ali voguait à la rencontre de Fatma...

Janvier 1902.

UN DUEL

Tableau



Ils avaient déjà dîné, Madame Antonina et Ivan Pid-doubny, le précepteur de sa fille.

Il se leva du canapé, repoussa légèrement la table ronde avec les restes du dîner, tandis qu'elle lui offrit sa main à baiser. Et il se mit à la baiser non pas du côté où le font habituellement les gens que l'on connaît, mais dans la main et plus haut.

Madame Antonina ne se défendait pas, au contraire, elle rejeta sa tête en arrière, et, de ses yeux verdâtres et larmoyants aux paupières rouges, comme elles le devenaient toujours après la liqueur, elle regardait d'en haut la tête frisée du jeune homme. De sa main libre elle déboutonnait sa manche et disait en montrant du doigt :

— Ici... ici...

Et les lèvres d'Ivan remontaient la ligne bleue de sa veine jusqu'à une rondeur blanche et tendre, éclairée par la lumière mate de la lampe de table.

Brusquement, trac... trac-trac!...

Le châssis de la fenêtre se mit à trembler et tous les carreaux résonnèrent frénétiquement.

Ils sursautèrent et de leurs yeux écarquillés fixèrent les carreaux noirs, par où voulaient entrer les rameaux enneigés des arbres du jardin.

— Qui est là? Qu'est-ce que c'est?!

— Mon mari... il a tout vu... Et pendant qu'ils restaient dans la même attitude et dans l'attente impuissante de quelque malheur inévitable, au milieu d'un silence sinistre, on entendit claquer la porte, courir dans l'escalier, et dans la pièce surgit le maître de maison, en pelisse, le bonnet sur la tête, les caoutchoucs couverts de neige, bas sur pattes, les yeux méchants et la barbe tremblante.

De loin déjà, il avait décollé le bras gauche, et,

arrivé dans la salle à manger, il la tendit dans la direction de la porte.

— Hors d'ici!... hors de ma maison!...

Ivan Piddoubny changea de visage, il voulut dire quelque chose, eut un mouvement d'hésitation, tendit le bras et, courbant la tête, il traversa la salle à manger d'un pas mal assuré, passa devant le maître de maison, franchit la pièce suivante et arriva jusqu'à l'entrée. Il entendait la femme en train de persuader son mari de sa voix étouffée et sourde:

— Reprends-toi!... Mykola... tu as perdu la...

— Hors d'ici! Hors de cette maison! glapissait Monsieur Mykola d'une voix aiguë et méconnaissable en trépignant dans ses caoutchoucs.

Pendant que le précepteur mettait sa pelisse de mouton, Liouda, son élève de dix ans, accourut dans l'entrée en entendant les cris. Elle était déjà à moitié déshabillée: sa petite jupe courte et blanche, à bretelles blanches, qui n'atteignait pas le haut de ses chaussettes, laissait voir des genoux nus.

Elle croisa ses petits bras sur la poitrine, se pencha un peu et tourna vers son père des yeux bleus et effrayés, pleins de prière:

— Mon petit papa!... mon petit papa!... ne renvoie pas Monsieur Van...

C'est ainsi qu'elle appelait son précepteur, qu'elle aimait. Mais papa ne fit pas attention à elle. Lui aussi accourut dans l'entrée, en faisant des gestes ridicules et en déclamant:

— Je l'ai accueilli dans ma maison comme un fils, comme une personne honnête... je lui donnais à boire, à manger, je le payais... Ha-a-a!...

Madame Antonina disait quelque chose, Liouda piaulait, mais Ivan n'entendait déjà plus, il avait trouvé son bonnet, saisi machinalement dans le coin le para-

pluie de Monsieur Mykola et s'était précipité dans la rue.

Un courant d'air glacial et tranchant... des fenêtres éclairées... des voix... des grelots de voitures... attention... et il s'arrêta dans une rue perdue et déserte. Devant lui il voyait le bras gauche de Monsieur Mykola tendu en avant et deux taches rouges sur son visage, dus au froid ou à l'émotion, et entendait répéter l'écho: hors d'ici!... hors de cette maison!... Un scandale... quelle honte... le sang lui battait aux oreilles, il sentait une boule dans sa gorge... Il courait, hors de lui, sa pelisse déboutonnée, avec un parapluie qui ne lui appartenait pas sous le bras...

La lune s'était déjà levée. Sur la neige brillaient des étoiles qui semblaient s'être répandues du haut du ciel. Les contours étaient tranchants. Les arbres, les édifices, les haies étaient si durs, qu'on aurait pu les croire taillés dans le marbre, et ils avaient une tranquillité étrange, une force étrange. La clarté bleue était coupante, piquante, comme gelée.

Le précepteur ne remarquait rien, il courait dans la rue et n'avait qu'un désir: arriver au plus vite chez lui, se cacher loin des gens, de sa honte.

— Hors d'ici!

Ce «hors d'ici» le suivait en courant, et filait devant lui. Il rencontrait des fiacres sur son chemin. Il voulut en prendre un, mais se rappela qu'il lui manquait cinq kopecks.

Piddoubny se précipita dans sa petite chambre et sans allumer la lampe, sans se déshabiller, il se jeta sur son lit.

L'événement en entier était vivant devant lui. En plus de la honte, en plus de l'offense, qui brûlaient dans son sang, il sentait qu'il avait été ridicule. On l'avait chassé comme un chien, il avait obéi et était sorti, impuissant,

muet, peureux. Elle ne lui pardonnerait pas son humiliation, sa piètrerie. Il fallait dire, faire quelque chose... Mais quoi? Il ne le savait pas. C'était la première fois qu'il avait un roman avec une dame aussi importante. Précepteur au gousset vide, né dans une famille pauvre de la petite bourgeoisie, mis à la porte de l'école, il ne dépassait pas, dans ses pensées coupables, la servante ou la pauvre demoiselle, qui revêt ses plus beaux vêtements seulement les jours de fête, et qui a les mains éternellement rouges à force de travailler. Et voilà que cette dame de quarante-deux ans, cette riche propriétaire, de la noblesse, s'était jetée dans ses bras d'une manière si inattendue et impérieuse, qu'il n'avait pas osé répliquer. Elle s'était emparée de lui. Il lui était nécessaire à chaque moment, à chaque seconde, jour et nuit. Elle l'assurait qu'il avait du goût et qu'il savait marchander, et c'est pourquoi il devait lui acheter des boutons, du fil, du tissu et des meubles. Elle le traînait dans les boutiques. Ensuite elle décida que Liouda devait étudier davantage, et au lieu d'une heure, il lui en consacrait trois, et comme l'heure du déjeuner tombait au milieu de la leçon, on le gardait à déjeuner. Elle l'emmenait aux concerts et au théâtre, quand son mari était occupé, et avait persuadé son époux que c'était en compagnie du précepteur qu'il pêchait le mieux. Il devait l'écouter jouer, jouer beaucoup, bien qu'il ne comprît rien à la musique, et lorsqu'il s'attardait le soir, il arrivait que non seulement elle, mais même son mari le priaient de passer la nuit chez eux. On le mettait dans une petite chambre à part, où avait habité autrefois la bonne, et quand, le matin, il allait prendre le café, il enlevait sur ses vêtements un cheveu gris de femme.

En arrivant pour sa leçon, Ivan entrait habituellement dans une maison vide, quasi morte. Le mari était

à son service, Liouda jouait quelque part au fond du jardin ou chez des familiers de la maison, les domestiques n'osaient pas se montrer dans les chambres; Madame, elle, était à sa toilette. Elle entrouvrait la porte de la troisième chambre, de son boudoir, apparaissait dans l'entrebâillement, les cheveux défaits, les bras nus, et l'appelait auprès d'elle. Elle lui embrassait les yeux, les joues, les lèvres, ardemment, sans fin, le chatouillait de ses cheveux défaits qui sentaient la pommade rance, lui jetait ses bras autour du cou, jusqu'à ce qu'il en perdît la tête...

— Mon petit Ivan... mon Ivan adoré... mon Ivan chéri... mon unique, mon petit... disait-elle en gémissant entre ses baisers.

— Tu es mon maître, mon seigneur... le sang de mon coeur... la poésie de ma vie... tu es mon Roméo...

Ensuite, elle lui ordonnait de l'embrasser, lui tendait la joue, lui présentait ses épaules, sa poitrine haute et bien conservée, soulevait les bras pour qu'il pût l'embrasser sous l'aisselle, et était prise d'un rire nerveux quand il la chatouillait de ses moustaches. Elle se tournait de tous côtés et le regardait de ses yeux verdâtres aux paupières rouges, tandis que son visage se déplissait sous ces caresses. Après, elle prenait sous son oreiller un billet plusieurs fois plié et le lui fourrait dans la main hâtivement et d'un air mystérieux.

— Tiens! C'est pour toi!

A la fine écriture de femme et à l'encre bleue, il savait que cette lettre était d'elle.

En travaillant avec Liouda, il dépliait en cachette cette lettre et la lisait. Liouda pouvait faire ce qu'elle voulait.

La lettre était tout d'abord longue, elle avait cinq ou six pages. Elle était écrite dans un style fleuri légèrement vieilli, avec des allégories et de longues périodes

travaillées. Elle exhalait en outre l'odeur spécifique de la pommade rance et était maculée de baisers, non allégoriques, mais réels, imprimés sur la feuille de papier et joints aux mots en guise d'illustration. «Si tu plongeais ton regard dans l'abîme de mon sentiment, et éclairé par la lumière céleste de l'amour.. Je voudrais vivre éternellement sur ton sein, en faire le lieu de mon séjour et dans un bonheur indicible, dans une extase folle, boire la rosée de tes baisers, baiser la trace de tes pas et caresser l'air que tu respires... Tu es mon maître, mon seigneur, ma vie et ma mort...»

Elle écrivait des lettres de ce genre au moins deux fois par jour, les lui introduisait dans la main, les lui remettait par l'intermédiaire de Liouda, les lui glissait dans la poche de son pardessus et les lui envoyait par la poste. Les tiroirs de sa table étaient remplis de feuilles aux lignes bleues qui saturaient l'air de la chambre de leur odeur spécifique. Dans chacune de ses lettres, elle demandait avec insistance une réponse, longue, ardente, pleine de sentiments surnaturels et d'esprit chevaleresque. Elle le voulait. Comme il avait le devoir de lui exposer son âme à nu, il décorait sa lettre d'emphase théâtrale, peinait, suait, et ne parvenait à rien. Quand il n'apportait pas de réponse ou en apportait une courte et pâle, elle lui faisait une scène, elle le traitait d'incapable, de nullité de basse extraction, et ensuite se laissait tomber sur sa poitrine, le caressait, lui mettait dans les poches des lettres encore plus longues et revêtait une toilette légère qui donnait accès à son corps. Dans ses élans de tendresse, elle mouillait de salive les cigarettes qu'elle fumait sans compter, et les lui enfonçait dans la bouche ou lui arrachait celle qu'il avait aux lèvres pour la fumer elle-même, et alors ses yeux verdâtres aux paupières rouges s'irradiaient de rides de plaisir. Cet amour le mettait à la torture, bien

qu'il flattât en même temps sa vanité. Ce qu'il redoutait le plus, c'était de paraître ridicule à ses yeux, et voilà que maintenant:

— Hors d'ici!... Et il était sorti comme un chien.

Piddoubny poussa un gémissement, comme sous le coup d'une blessure. Lui seul était coupable. Il aurait fallu faire quelque chose. Mais quoi? Le frapper? Non. Lui jeter son gant à la figure? C'est qu'il n'en avait pas sur lui. Le provoquer en duel? Est-ce qu'il savait!

Son regard s'arrêta par hasard sur la fenêtre, et il se tordit de douleur. Cette fenêtre lui faisait mal. Il se leva de son lit et abaissa le store. Il se recoucha ensuite et se couvrit la tête de son oreiller. Il sentait ramper dans sa poitrine un mécontentement informe et vague. Sa tête grossissait et se vidait. Seules des pensées désordonnées et incohérentes la traversaient comme des ombres en été.

Elle venait le retrouver dans la chambre de bonne. Embrasse-moi! Et quand il passait trop résolument à l'action, elle était saisie de frayeur.

— J'ai peur... j'ai peur... mon chéri, j'ai peur... lui chuchotait-elle les yeux pleins d'effroi et un pli de douleur sur les lèvres, le repoussait en regardant autour d'elle avec inquiétude.

Lui n'avait rien à redouter et ne l'écoutait pas. Alors, elle se mettait à trembler et à piailler comme une mouche dans une toile d'araignée, et ses manières de collégienne chez une femme mûre l'énervaient.

— Aïe, ah!... mon chéri, mon unique... j'ai peur... quel qu'un arrive!... aïe...

Et elle s'enfuyait après l'avoir enflammé... Quelquefois elle était tout bonnement cruelle. Elle l'obligeait à l'écouter jouer des soirées entières, principalement de la musique classique — du Bach, du Haydn, du Beethoven — et après quelque fugue ou symphonie, exécutée

avec intelligence et expression, elle se tournait vers lui avec son tabouret et lui demandait avec un air de triomphe dans les yeux:

— Cela te plaît?

Il disait quelque chose d'indistinct:

— Oui... non... voyez-vous...

Alors elle le mesurait de son regard mauvais.

— Espèce d'âne! Vous ne comprenez rien...

Elle serrait les lèvres et lui tournait son dos rond.

Il restait assis là, abattu, et pensait qu'elle disait vrai.

Elle était capricieuse, impulsive, sentimentale et vieille. Par sa conduite elle lui rappelait les vieux romans français.

— Mon petit papa, ne renvoie pas Monsieur Van!...

Il voyait les bras nus et les longues jambes sous sa petite jupe blanche et le regard implorant et pur de ses yeux d'enfant...

Pourquoi ont-ils fait de cette âme pure le témoin de cette fange domestique?...

Comme il haïssait ce fonctionnaire aux taches rouges sur le visage, à la barbe tremblante et à la voix grêle, il le haïssait parce qu'il était le mari de son amante, à cause de son humiliation, à cause de sa poltronnerie!... Avec quel plaisir il lui casserait la figure, l'écraserait de son corps, l'étranglerait!... Mais que lui dirait-elle?

Un petit-bourgeois!... un faiseur de tapage!... il lui faut le décorum... un duel...

— Eh bien, soit! il y aura un duel!

Il prononce ces mots à haute voix, s'assied sur le lit et ouvre les yeux tout grands dans l'obscurité.

Et soudain, le tableau d'un duel décrit dans un certain roman se présente à son esprit. Une verte clairière, les témoins en hauts-de-forme. Il braque son pistolet... Une bouffée de fumée bleue, et Monsieur Mykola s'incline. tandis qu'un filet rouge traverse sa chemise blanche...

Piddoubny cligne les yeux, tremble et cache sa tête sous l'oreiller...

Non, il ne peut pas faire cela!... il ne peut pas!...

Il tressaute de tout son corps sur le lit et ne veut pas penser au sang. Du reste, il est tranquilisé à la pensée que Monsieur Mykola ne voudrait pas se battre avec lui. C'est un fonctionnaire, un fonctionnaire loyal. Il préviendrait aussitôt la police. C'est sûr... c'est tout à fait sûr... Et alors, ce serait encore pire. Interrogatoires, tribunal, police: il se retrouverait dans une situation ridicule. Qu'arrivera-t-il?

Piddoubny reste longtemps couché seul dans l'obscurité et réfléchit pendant que résonne la cliquette d'un veilleur de nuit.— C'est bon! dit Ivan en se rasseyant sur son lit. Tu as fait une saloperie. Tu t'es introduit dans une famille, tu as pris la femme d'un autre... Aie donc le courage de régler tes comptes honnêtement. Prends-la. Emmène-la et fais ton nid... Avec les dix kopecks qui te sont restés en poche, avec ta misère, et l'enfant?... Il sent monter de l'intérieur de lui-même quelque chose qui s'échappe par sa gorge en un rire convulsif... Une vieille? Une ruine?... Non!...

Sa pensée penche de plus en plus pour le duel. C'est dans le sang qu'il doit laver la honte qui le brûle.

De nouveau, un tableau.

Ils tirent. Quelque chose de coupant, de brûlant le transperce à l'endroit, où est logée son offense, au point qu'il en éprouve un soulagement — et il est un cadavre, il est un héros!...

On parle de lui, on a de la compassion pour lui, on le pleure et on lui écrit de longues et tendres lettres — des lignes bleues interminables sur du papier de luxe — des lettres qu'il ne lira jamais...

Sa conscience se dédouble, et à l'instant, où il voit

les conséquences de son duel, il sait que ce sont des chimères, des sottises, que pour rien, pour rien au monde! il ne présentera son front au canon d'un pistolet.

— Mé-dio-cri-té! résonna une voix étrangère à ses oreilles.

Il contraignait le cours de ses pensées et continuait à rêver à son duel. Il se représentait ce qu'il deviendrait quand il serait mort. Tout d'abord, il ne respirerait plus — et il s'arrêta de respirer, allongé tranquillement sur son lit. Le sang serait froid et pris dans ses veines, comme de la gelée; ses membres, étirés, raides et rigides, comme du papier mâché. Dans sa tête, le vide, dans sa poitrine, le vide... Impossible d'ouvrir la bouche, de faire sortir un cri de la gorge.

Et sous l'impulsion brutale de son corps vivant, il émit un son bref, se tâta et plia le bras.

Pouah!... Il proteste!

Il sauta soudain à bas du lit. Une idée heureuse l'avait illuminé. Elle était encore informe, légère, et insaisissable comme l'éther, et pendant qu'elle s'agitait et tremblait, telle un gaz qui s'échappe, il sentait monter du tréfonds de son être la mesquinerie, l'hypocrisie, les compromissions, qui brillaient en le regardant de leurs yeux verdâtres, se tordaient comme des serpents, et lui faisaient tourner la tête sous leur lourde puanteur.

Il réussit finalement à saisir cette idée, la voilà!

Il le provoquera en duel par lettre, seulement, cette lettre devra passer entre les mains d'Antonina — et elle ne permettra pas qu'on en vienne à cette extrémité ni d'un côté, ni de l'autre.

Il saute sur ses pieds, presque joyeux.

La fenêtre au store abaissé luisait de ses six taches grises, la lumière pâle de l'hiver entrant du dehors dans la pièce. Il commençait à faire jour. Il avait neigé pendant la nuit.

Piddoubny alluma la bougie.

Sous quelle forme devait-il écrire cette lettre? Il n'en savait rien. Il y avait des romans quelque part, là sûrement, on pourrait le trouver. Il se mit à fouiller. Bon sang! Où sont-ils donc passés? Tant pis. Il sait seulement qu'il signera — «avec mon profond mépris»; il vient d'avoir une idée formidable: «avec mon profond mépris»!

«Monsieur,»

Et il s'arrêta. Les pensées s'étaient emparées de son esprit, les formes les en chassaient, c'était pénible.

Finalement, rayant et recopiant, il composa la lettre suivante:

«Monsieur, Vous vous êtes permis hier de m'offenser douloureusement. Seul le sang peut laver cette offense. Je vous prie de m'indiquer l'heure et l'endroit, où je pourrai envoyer mes témoins. Avec mon profond mépris, Ivan Piddoubny.»

Ensuite, il raya «mépris» et écrivit «respect», recopia la lettre et l'adressa à: «Madame Antonina Tsioupa, à remettre en mains propres à Monsieur Mykola Tsioupa.»

Voilà!

Il était encore tôt, sept heures et demie, les Tsioupa se levaient vers neuf heures. Piddoubny arpenta sa chambre et regardait sa montre sans arrêt. Le temps passait lentement. Finalement il jeta sa pelisse courte sur les épaules et sortit.

Il y a beaucoup de neige, il fait bon et le soleil brille. La neige duveteuse a recouvert le sol, les édifices, bordé la ligne des clôtures, enveloppé les troncs d'arbres et les branches. A travers leur filet blanc, apparaît le bleu vif du ciel, et sur la neige, sur l'or du soleil, on voit trembler des ombres bleutées. Le soleil et l'air caressent les joues, tandis que le vert des rameaux de pin transparaît sous la couche de neige avec une telle

fraîcheur que le printemps, habillé de chasubles blanches, semble être déjà là.

Un corbeau passa et se posa sur une palissade.

Comment remettre cette lettre pour qu'elle tombe dans les mains d'Antonina? Pourvu que je ne rencontre pas Monsieur Mykola qui sort de chez lui parfois plus tôt.

On fait avancer un troupeau de bêtes à l'abattoir... toute une masse de poils roux, de pattes, de têtes à cornes.

Comme il fait bon respirer — on boit l'air comme du lait chaud. Le soleil a allumé une étoile sur un rameau enneigé.

La lettre le gêne dans sa poche. Il faut l'envoyer par l'intermédiaire de quelqu'un. On la lui apporte — elle sort de sa chambre. «Une lettre? De qui? Donne-la moi...» «Tiens!...» Elle change de visage, et la porte à son mari.

Une rue déserte. Deux rangées de maisons blanches aux toits blancs, séparées par la neige. La fumée des cheminées grimpe vers le ciel. Un soldat court avec une corbeille. Hé! Soldat! Hé!... Il s'approche... les yeux écarquillés...

— Porte cette lettre... Là-bas, où l'on voit deux fenêtres. Remets-la à Madame en personne. Tu entends? Tu auras dix kopecks. Et il tâta dans sa poche les dix kopecks qui lui restaient.

Il marche dans la rue et attend.

Le soldat revient, s'incline.

— A Madame même?

— En personne.

— Tiens...

Et Ivan retourne chez lui. Qu'est-ce qui va arriver? Qu'est-ce qui va se produire? Comment cette histoire va se terminer?

La journée est longue, interminable, angoissante.

A midi, le soleil sourit, l'eau dégoutte des toits et toute la chambre est dorée.

Il marche de long en large et médite.

Au déjeuner, il ne peut rien avaler, sa bouche est sèche, sa tête lourde. Qu'est-ce qui va arriver?

L'après-midi, il se couche, froid, indifférent, insensible, n'attendant rien.

Il arrivera ce qu'il arrivera.

Des ombres grises errent à travers la pièce, la fenêtre s'éteint, se dissout, les ténèbres du soir envahissent son âme. Autour de lui, personne, rien.

Toc... Toc...

Chez qui est-ce?

— On peut entrer?

A qui est cette voix? Il tremble et s'arrache de son lit.

— Entrez...

C'est lui... Monsieur Mykola. Il est enrôlé, regarde de côté, n'ôte pas sa pelisse et ne tend pas la main.

Il s'assied.

Ivan cherche les allumettes d'une main tremblante et n'arrive pas du tout à en allumer une.

— Ne vous tourmentez pas... il ne faut pas. Ivan continue à frotter son allumette.

— Vous... vous... graille Monsieur Mykola, ne m'en veuillez pas,— hier, j'étais soûl. Simplement soûl, vous comprenez...

Ha-a! Mais bien sûr, il était soûl, soûl comme une bourrique... rien de plus... rien de plus... Comment n'a-t-il pas remarqué que Monsieur Mykola était plein comme une feuille de gnôle, comme tout un tripot de bonnes femmes!... ha-ha-ha!... Comment ne l'a-t-il pas remarqué?

— Liouda s'ennuie de vous... venez demain donner votre leçon et oubliez ce qui s'est passé entre nous...

Ha-ha!... Ah, espèce de soûlard, comment... et rien de

plus... Eh bien, il viendra, il viendra sans faute... ha-ha... Tout rit à l'intérieur de lui-même, tout est radieux et il a envie de serrer à mort la gorge enrouée de ce monsieur, bien qu'il tâche de ne manifester ni sa joie, ni ses désirs.

Bon, il viendra... et rien de plus... ha-ha-ha!...

Et pas un mot à propos de la lettre!

Saleté!...

.
Piddoubny a bien dormi. Il a dormi toute la nuit comme une souche. Vers midi il a pris le parapluie de Monsieur Mykola sous son bras et est parti en courant donner sa leçon. Le sentiment bien connu du précepteur, qui se dépêche d'aller donner son cours, l'apaisa. Seulement, au moment où il pénétra dans l'entrée et aperçut l'escalier qu'il avait descendu à toute vitesse avant-hier, et particulièrement au moment où il mit le parapluie dans le coin — il reçut à la manière d'une douche froide un flot de souvenirs qui paralysa ses mouvements.

Liouda se tenait déjà sur le seuil de la porte et sautillait sur ses longues jambes en tendant vers Monsieur Van ses petits bras menus:

— Monsieur Van... Monsieur Van... piaillait-elle joyeusement et le regardait de ses yeux amoureux, comme ceux de sa maman.

Ils se mirent aussitôt au travail.

Tout allait comme avant; à la même heure que d'habitude, on interrompait la leçon et on les appelait à table.

Il venait de traverser les pièces par lesquelles il était sorti, et il vit la salle à manger, et la table ronde, et Monsieur Mykola, et Madame Antonina.

Monsieur Mykola lui serra sèchement la main, Madame Antonina avait l'air fatigué, mais elle rayonnait de joie et elle profita d'un instant pour lui fourrer dans la main une telle liasse qu'il ne savait pas où la cacher.

Ils déjeunèrent en silence, bien qu'ils s'efforçassent de parler. Monsieur Mykola fut poli, serviable, trop peut-être. Il mettait les plats sous le nez d'Ivan, et le suppliait de se servir, en regardant au-delà de lui :

— Mang-gez... Mang-gez...

Et ce g-gez était tellement appuyé, qu'il semblait avoir la bouche pleine de guêpes.

Ivan ne s'était pas encore ressaisi, il baissait les yeux et mangeait, mangeait, inconscient, avec la même ardeur, la même abnégation que celles avec lesquelles on le priait.

Quelquefois, elle lui prenait la main et la mettait sur son genou. Liouda soupirait d'aise et élevait son regard vers le Dieu de l'icône.

— Merci, mon Dieu, que tu es bon... maintenant, tout le monde est heureux.

Février 1902.

LES FLEURS DE POMMIER

Etude



J'ai soigneusement fermé la porte de mon cabinet de travail. Je ne peux pas... Je ne peux pas du tout entendre cette respiration étouffée et sifflante qui semble emplir toute la maison. Là, dans la chambre à coucher de ma femme, meurt mon enfant. Je marche dans mon cabinet de long en large, je marche déjà trois nuits sans dormir, sensible, comme une harpe accordée, dont les cordes résonnent au moindre souffle d'air. Ma lampe sous son large abat-jour de carton divise la pièce en deux niveaux: l'un supérieur, sombre, morne, pesant; l'autre, au-dessous, baigné de lumière, avec des taches claires et un réseau d'ombres. Le lit, fait sur la couchette, intact, blesse particulièrement la vue. Derrière les fenêtres noires s'étend le monde inondé par la nuit, et ma chambre me semble être une cabine sur un bateau qui vogue quelque part sur une mer noire, inconnue, et qui m'emporte avec ma peine et avec mon effroi. J'éprouve une sensation bizarre à tout remarquer, bien que la douleur se soit totalement emparée de moi, m'ait envahi. En passant le long de la table, j'ai même corrigé la position d'une photo. Là, maintenant, c'est symétrique!... Mais le sifflement ne cesse pas. Je l'entends même à travers la porte fermée. Je n'entrerai pas dans la chambre à coucher. Pour quoi faire? De toute façon, je vois tout, je vois ma petite fille, ses petites mains nues sur le drap, je la vois desserrer ses lèvres brûlantes et happer un peu d'air. Ce petit être, si farouche d'habitude, passe ses petits bras potelés autour du cou du médecin et ouvre la bouche lui-même. Maintenant il est tellement docile, un minet... Cela me déchire le coeur. Vivement la fin!...

Je prête l'oreille à tout. Au moindre bruissement ou au moindre coup, mon coeur flanche et s'arrête. Il me semble que quelque chose d'extraordinaire va se produire: qu'un être aux grandes ailes noires va pénétrer

par la fenêtre, qu'une ombre va se glisser dans la chambre et que quelqu'un va brusquement pousser un cri, et que la vie sera rompue. Je prête l'oreille. Non, la maison ne dort pas. Quelque chose de grand, de mystérieux vit en elle. Je l'entends respirer, soupirer, j'entends cogner son coeur par saccades et battre ses artères. Je sais, c'est l'angoisse. Elle tient dans ses bras même l'air de la chambre. Comme j'ai envie de m'arracher à son étreinte, de sortir de la maison et de me débarrasser d'elle!...

Et je continue de marcher. D'un pas égal, mesuré, à travers toute la pièce, d'un coin à l'autre. Je ne sens pas mes jambes, je n'en suis pas maître, elles me portent d'elles-mêmes, comme une mécanique qu'on aurait mise en marche, et seule ma tête tisse des pensées à n'en plus finir, telle une araignée, sa toile. La nuit, étendue noire, profonde, fuyant à l'infini, regarde par les fenêtres. Quelque part au loin, on entend résonner la cliquette d'un veilleur de nuit. Depuis combien de siècles trouble-t-elle le silence nocturne de sa langue de bois, à combien de gens, de générations a-t-elle survécu... Elle éveille toujours en moi un état d'esprit, un sentiment qui me relie au passé lointain, à la vie de mes aïeux. Il y a quelque chose de simple et d'agréable dans les paroles de la cliquette, où, au milieu du silence et de la solitude, elle promet de vous assurer un sommeil tranquille... Pourquoi ne ferais-je pas de cette nuit un épisode du roman que j'ai commencé, où Christine, après avoir quitté son mari, est brusquement tombée d'une grande ville dans un bourg perdu? Elle ne peut pas dormir. Elle ouvre la fenêtre de sa chambre... Tout un océan d'arbres en fleurs... roule des vagues noires et molles alentour... La petite ville dort, comme un monceau de rochers noirs... Pas un bruit, pas un reflet sous le ciel nuageux. On ne sent que les parfums op-

presser la poitrine et on n'entend que la cliquette trembler sourdement au loin, comme le battement de coeur irrégulier d'un géant invisible... Comme c'est nouveau pour Christine, extraordinaire... Elle ressent...

Je sursaute. Mon Dieu! Qu'est-ce que j'ai? Aurais-je oublié que mon enfant meurt? Je colle l'oreille contre la porte. Siffle-t-elle? Oui, elle siffle... Comme elle a de la peine à respirer, comme elle souffre, pauvre petit poussin... A entendre ce sifflement, ma propre respiration se bloque, et je commence à aspirer profondément, à respirer pour elle, comme si elle devait en ressentir un soulagement... oh!...

Cependant, j'ai la fièvre... Je sens courir des frissons glacés à travers tout mon corps, mes mâchoires tremblent... Je n'ai pas dormi depuis trois nuits... Je suis rongé de chagrin, je perds mon enfant bien-aimée et unique... J'ai tellement pitié de moi, je suis tellement mortifié, tellement malheureux, seul, je suis tout recroquevillé, mon visage est tordu par l'affliction, et des larmes de douleur me montent aux yeux...

Qu'est-ce que c'est? J'entends claquer la porte et des pieds nus résonner sur le plancher... La fin?

Je reste figé sur place, et mon coeur s'arrête. On transvase quelque chose, et l'anse en fer du seau tinte. C'est Catherine qui a apporté quelque chose à la maison. Je vois cette femme tourmentée, à l'air endormi; toutes les nuits elle s'affaire humblement, elle aussi aime notre petite Olenka. Un brave coeur!...

Et de nouveau, le silence complet, à l'exception de ce sifflement de gorge serrée, de ce chuintement de la mort à l'affût... Où aller pour échapper à ce sifflement, où me réfugier? Je n'ai plus la force de l'écouter... Cependant, je suis tout à fait sûr que je ne sortirai pas de cette chambre, car je ne peux pas ne pas l'écou-

ter. Il me tient cloué sur place. Tant que je l'entends, je sais que mon enfant est vivant. Je continue de marcher et de souffrir, et la moindre fibre de mon corps me fait mal en entendant ce sifflement...

Il est déjà tard. La lampe commence à fumer et à baisser. J'entends crépiter la mèche et je vois clignoter la lumière: tantôt elle monte, tantôt elle descend, comme la respiration de mon enfant. Avec effroi, je plonge mon regard dans ce combat de la lumière vivante, et il me semble qu'au moment, où elle s'éteindra, l'âme de ma chère Olenka se détachera.

C'est affreux comme je suis devenu superstitieux! J'allume une bougie et brusquement, m'armant de courage, j'éteins la lampe. Il fait plus sombre dans ma chambre, les reflets et les ombres tranchantes ont disparu, tout est recouvert d'une teinte grise et triste. Il fait triste dans ma chambre. Je traîne mes pieds fatigués entre les meubles gris, tandis que mon ombre voûtée rampe silencieusement derrière moi. Ma tête tisse des pensées. Je pense à quoi? Je pense à quelque chose qui m'est étranger, extérieur, insignifiant, et néanmoins, je me rends compte que je n'ai pas oublié ma douleur. On me parle dans mon esprit. «Ne voulez-vous pas du hareng saur?» Quoi? Quel hareng saur? Je n'y pense plus. C'est un étranger qui m'a posé cette question, sans plus. «Hydroquinone... hydroquinone... hydroquinone...» Ce mot me plaît, je ne sais pourquoi, et je le répète à chaque pas en craignant d'en omettre quelque syllabe. Il a le pouvoir étrange de soulager mes yeux fiévreux; ils se reposent, ils se reposent délicieusement, et devant eux commencent à s'étendre de longues prairies vertes avec une herbe si fraîche... Je n'entends pas le sifflement, la cliquette s'est tue...

L'horloge de la salle à manger vient de sonner deux heures. Deux coups sonores, tranchants. Ils me tombent

sur la tête comme la foudre du ciel, comme le couperet de la guillotine. Ils ont failli me tuer.

Lorsque vous êtes affligé, lorsqu'à chaque instant, vous vous attendez à quelque malheur, et que votre esprit est tendu comme une corde, je vous conseille d'arrêter les horloges. Si vous suivez leurs aiguilles, elles prolongent sans fin vos tourments. Et quand vous les oubliez, elles font parler d'elles comme une brique qui vous tombe sur la tête. Elles sont indifférentes à votre supplice et de leurs longues flèches pareilles à des doigts, elles rapprochent l'heure de la catastrophe.

Devant moi, les prairies vertes ont disparu, et je perçois à nouveau la cliquette au loin...

La fenêtre passe au gris. Dans la chambre, tout est pareil, comme avant: la flamme de la bougie s'incline à chaque souffle d'air, comme avant, les ombres oscillent et l'obscurité plane, comme avant, et pourtant, il y a quelque chose de nouveau. La fenêtre grise, sans doute.

Je deviens trop sensible, mes yeux remarquent ce qu'ils ne voyaient pas avant. Je me vois même marcher d'un coin à l'autre entre les meubles qui me sont inutiles et ne seraient pas à moi; je vois mon propre coeur, où il n'y a pas le moindre chagrin. Eh bien, quoi! Quand c'est la mort, c'est la mort, quand c'est la vie, c'est la vie!...

La porte de mon cabinet grince, et le médecin entre silencieusement dans la pièce. Mon bon, mon vieil ami! Il vient de sortir de la chambre à coucher, de quitter mon enfant. Il me serre la main et me regarde dans les yeux. Et je le comprends. N'y a-t-il pas de salut? Non, disent ses yeux honnêtes. Il est inutile et il s'en va, tandis que ma femme se tient sur le pas de la porte et l'accompagne d'un regard rempli de prière et d'espoir à travers toute la chambre, comme s'il portait la vie de notre petite Olenka.

Ensuite, elle tourne ses yeux vers moi. Des yeux brûlants et noirs d'insomnie et d'angoisse, brillants d'avoir pleuré, et beaux. Ses cheveux noirs, roulés en un gros chignon, sont si flous et si doux. Tout cela, je le vois. Je vois tout cela. Je vois son charmant visage éploré, son cou nu et sa poitrine légèrement décolletée, d'où s'exhale la chaleur odorante de son jeune corps, et au moment où elle repose contre ma poitrine et pleure en silence, je l'enlace non seulement comme un être cher à mon coeur, mais comme une femme attirante, et je m'aperçois comme dans un rêve qu'il me reste dans la tête une pensée non encore exprimée: «Ne pleure pas. Tout n'est pas encore perdu. Nous en aurons encore...» Oh! bassesse!... Comment pareille idée réconfortante peut-elle être conçue quand on entend siffler cette gorge que la mort étouffe? Olenka est en train de mourir... Non, c'est impossible... C'est saugrenu... C'est absurde... Qui la ravit? Qui a besoin de sa vie? Qui peut, tant que je suis encore en vie, me vider le coeur de mon sang... mon sang, ma petite Olenka, ma joie, mon unique enfant... Non, c'est impossible... impossible... Ah! c'est absurde à la fin, dis-je.

Ma femme, affolée par les gémissements, se précipite dans la chambre à coucher, et moi, je me jette de tous côtés comme un animal blessé, et dans un déchaînement de colère, je bouscule les meubles et je veux tout briser. «C'est infâme, c'est insensé», crie quelque chose en moi, et la douleur, dissimulée au fond de mon coeur, me fait grincer des dents. «Bon Dieu! Mais c'est un acte de violence!» crie tout mon être révolté. «C'est la loi de la nature», répond-on distinctement derrière moi, mais je n'écoute pas et je cours à travers la chambre. Des jurons me démangent la langue, et je les prononce, je les prononce à haute voix, m'effrayant de m'entendre moi-même. Mes mâchoires se contractent, je sens des

sueurs froides sur mon front... Je me laisse tomber dans un fauteuil, me couvre les yeux de la main... Oh!

Je reste assis longtemps, immobile.

Est-ce que le sifflement s'apaise vraiment ou est-ce que c'est une impression? Qu'est-ce que c'est? La fin? Mais ma femme se tait, je ne l'entends pas pleurer. Peut-être se sent-elle mieux, mon enfant! Peut-être tout cela passera-t-il, peut-être s'endormira-t-elle et demain ses petits yeux regarderont-ils papa en riant? Est-ce que c'est vraiment impossible? Est-ce que moi-même, quand j'étais petit, je n'étais pas sur le point de mourir, même les médecins avaient renoncé à me sauver, et pourtant... Mon Dieu! Il y a bien une puissance dans l'univers qui se laissera fléchir!

Est-ce qu'elle siffle? Non, vraiment, c'est comme si elle respirait plus facilement... Si seulement elle s'endormait! Si elle s'endormait... J'ai dû me tromper quand le médecin a pris congé de nous. Il n'aurait pas pu me regarder dans les yeux avec tant de courage.

Brusquement, un cri horrible, le cri d'une mère, de sa mère, me fait bondir de mon fauteuil. Je ne sens plus mes jambes sous moi, mais je m'élançai... Je cours à l'aveuglette, je renverse tout sur mon passage, me brise les mains contre la porte et je heurte contre ma femme qui se tord les mains dans un accès d'hystérie... Je comprends tout: la voilà, la fin.

L'autre, je ne peux plus rien lui faire, il me faut calmer ma femme. Je l'étreins, j'essaie de la réconforter, je lui adresse des paroles, auxquelles je ne crois pas moi-même, et j'embrasse ses mains, refroidies par les larmes. Grâce à Catherine, à l'eau de laurier-cerise, aux baisers et à l'eau froide, je réussis à faire retrouver à ma femme ses esprits et à la mener hors de la chambre à coucher. Elle ne crie déjà plus, elle pleure, désolée,

inconsolable. Que les larmes la soulagent, la pauvre femme.

Moi, je me précipite dans la chambre à coucher. Pourquoi? est-ce que je sais. Quelque chose m'y entraîne. Je m'arrête sur le pas de la porte et je regarde. Je sens la peau de mon visage se tirer aux pommettes, mes yeux sont secs et immobiles, comme sertis dans une monture d'écaille. Je vois tout avec une netteté extraordinaire, comme si j'avais le délire.

Au milieu de la pièce, sur le grand lit à deux places, sur le drap blanc, repose ma chère petite, déjà toute violette. Elle respire encore. Un faible sifflement s'échappe d'entre ses lèvres fiévreuses et ses dents menues. Je vois le regard déjà vitreux de ses yeux à moitié fermés, tandis que mes yeux, mon esprit saisissent avidement tous les détails de cet instant terrible et notent tout... Et ce grand lit avec le petit corps, et la timide lumière de l'heure matinale, qui emplit la pièce encore grise... et, oubliée sur la table, la bougie allumée, qui projette à travers sa petite ombrelle verte des couleurs sinistres sur le visage de l'enfant... et l'eau renversée par terre, et le reflet sur le flacon de médicament... Pour ne pas oublier... pour ne rien oublier... ni ses côtes qui soulèvent et abaissent le drap avec le dernier souffle... ni ses boucles dorées, déjà mortes, répandues sur l'oreiller, ni le parfum tiède de son corps refroidissant, qui emplit la pièce... Tout cela me servira... un jour... de matériaux... Je le sens, je le comprends, quelqu'un m'en parle, quelqu'un d'autre, qui est en moi... Je sais que c'est lui qui regarde avec mes yeux, que c'est lui qui, de sa mémoire insatiable d'écrivain, absorbe tout ce tableau de la mort à l'aurore de la vie... Oh! Comme je suis dégoûté; comme je suis horrifié par cette conscience qui blesse mon coeur de père... Je n'en peux plus... vite, hors de cette maison...

Les pommiers sont en fleurs. Le soleil est déjà levé et dore l'azur. Il fait si doux, tout est si radieux. Les oiseaux gazouillent sous le ciel bleu. Je cueille machinalement une fleur de pommier et je l'applique, refroidie par la rosée, contre ma joue. Les pétales se répandent au contact brutal de ma main et tombent lentement par terre. N'est-ce pas ce qui est arrivé avec la vie de mon enfant?

Et pourtant, la nature est radieuse.

Et ce que l'image de la douleur n'a pu faire, la joie de la nature y est parvenue. Je pleure. Des larmes de soulagement tombent goutte à goutte avec les pétales, et je regarde avec affliction le calice vert, désormais inutile, qui m'est resté entre les mains...

Je ne peux pas retourner dans la maison et je reste dans le jardin. Eh bien, oui! C'est arrivé. C'est un fait. Peut-être est-elle mieux maintenant. Est-ce que je sais?

Un fait!... Mais comme il m'est difficile de croire à ce fait, de l'admettre. Il y a à peine six, non cinq jours, elle courait ici dans le jardin, et j'entendais le bruit de ses petons nus sur le sol. Avez-vous remarqué avec quelle joie on écoute le bruit que font de petits pieds par terre? Récemment encore,— c'était simplement hier, semble-t-il,— j'étais avec elle sous notre cerisier préféré. Le cerisier était tout en fleurs, comme un bouquet. Nous nous tenions par la main, les yeux levés, et nous écoutions chanter les abeilles dans les fleurs. A travers les fleurs blanches, on pouvait apercevoir le ciel bleu, alors que le soleil du printemps chatoyait sur les brins d'herbe.

Et maintenant...

Elle nous amusait tellement, ma femme et moi, et son imagination nous faisait souvent rire.

Quand je me passais la brosse dans les cheveux, elle disait «papa se balaie la tête», mes cols durs, elle les

appelait des cerceaux, elle ne prononçait pas la lettre «r», et au lieu d'«album» disait «ablum».

Puis-je oublier comment, après s'être déshabillée, elle venait me dire bonne nuit, en gentille chemise très courte, toute chaude et rose, avec ses petits bras nus et ses petites jambes potelées. D'une main, elle maintenait son vêtement contre sa poitrine, et de l'autre, me prenait par le cou et présentait sa petite joue que le jeu avait échauffée, pour que je l'embrasse.

Je n'oublierai pas le bonheur que j'avais à toucher ses boucles soyeuses, je n'oublierai pas son âme qui regardait par ses yeux bleus,— mon âme, seulement beaucoup plus belle, plus pure, plus candide.

Et comment est-elle maintenant, ma petite fille? Non, il ne faut pas y penser, elle n'est plus. Plus. Où l'a-t-on mise? Comment est-elle maintenant? Je suis curieux de le savoir. Je cueille des bouquets entiers de fleurs de pommier, des brassées, et je les porte à la maison. Je ne sais où je trouverai mon enfant, où on l'a mise et dans la première chambre, où je pénètre, dans le salon, je m'arrête court devant la table, sur laquelle...

Alors, c'est ici que tu reposes, ma petite chérie! Comme tu es devenue grande, comme tu as grandi tout d'un coup, ce n'est pas trois, mais six ans qu'on te donnerait...

Je la pare de tous côtés de fleurs de pommier, je l'en-sevelis de fleurs aussi douces, aussi pures que mon enfant.

Puis je la regarde.

Elle repose, ses petits bras tendus, anormalement étirée, comme une poupée de cire. Elle a une courte robe blanche et de petits chaussons à pompons, que je lui ai achetés récemment. Ils lui faisaient tellement plaisir.

A son chevet brûle la lumière d'un cierge. Une lumière étrange, anormale, pâle, comme morte dans la

clarté du jour. De ses reflets tremblants, elle embrasse ses petites joues mortes.

Je regarde ce corps de cire, et un sentiment étrange m'envahit. Je sais qu'il m'est étranger, que rien ne le lie à mon organisme vivant où coule un sang chaud, ce n'est pas lui que j'aime, que je regrette; je regrette quelque chose d'autre, quelque chose de vivant, qui m'est resté dans la mémoire et y brille comme des rayons d'or.

Ma mémoire, elle, mon secrétaire inséparable, note déjà, et cette inertie du corps parmi les fleurs de pommier, et le jeu de la lumière sur les joues bleuies, et mon sentiment étrange...

Je sais pourquoi tu notes tout cela, toi, mon bourreau! Cela te servira... un jour... de matériaux...

Ma petite fille chérie, tu ne m'en veux pas?

Novembre 1902.

IL ARRIVE

Tableau



Les présages étaient mauvais. Le commissaire de police était, semblait-il, mécontent des pots-de-vin et bien qu'il assurât qu'il empêcherait tout pogrome, on ne le croyait guère. Le pire, c'était que personne ne savait avec certitude si la procession avec l'icône du Sauveur, qui devait avoir lieu le lendemain, serait supprimée. Dans la petite ville, on parlait de tous ces sujets avec inquiétude et les boutiquiers, oubliant leurs clients, abandonnaient leurs boutiques à la grâce de Dieu pour se réunir en groupes sur la place au milieu du bourg. Là, baissant la voix, regardant avec inquiétude autour d'eux, l'air mystérieux, ils échangeaient des propos sur des étrangers d'aspect fort louche qui venaient de faire leur apparition dans la petite ville, sur certains petits hobereaux, membres des Cent-Noirs, qui seraient ravis de voir un pogrome, et sur le fait que leurs *pourytsi*¹, les marchands les plus riches, s'étaient mis à fuir le bourg avec femmes et enfants le matin même, avant le lever du jour. Parfois leur conversation s'échauffait, devenait violente, les paroles sonnaient comme des carrioles chargées de fer, et les mains blanches des boutiquiers dansaient devant les barbes rousses. Mais quand retentissait brusquement un vacarme de roues sur le pavé et que quelque grande calèche couverte s'approchait d'une des riches demeures qui regardaient la place de toutes leurs fenêtres, les discussions cessaient et tous, les yeux sombres et pleins de colère, regardaient les gens sortir précipitamment par les portes des hardes de toutes sortes, des coffres et des oreillers, cependant que la calèche se remplissait à ras bords de femmes et d'enfants frisés. Quand l'attelage disparaissait enfin dans un nuage de poussière grise, les conversations reprenaient et se transformaient en concerts de cris. Le

¹ Sorte de patriciat juif. (N.d.T.)

cocher Yossel, un homme grand et vigoureux, s'affairait sur le marché, un fouet dans ses grosses mains noueuses, et se vantait d'avoir déjà expédié le total de ses trois fourgons. Il assurait qu'avant le soir, il n'y aurait plus une seule voiture dans le bourg.

Le soleil n'était pas encore couché que les boutiques commençaient à fermer. On entendait partout grincer les verrous, cliqueter les cadenas et les clés, cogner les portes masquant les ouvertures noires, et en un instant, les vieux murs gris du marché couvert se vidèrent des gens qu'ils contenaient. Un moment, la place reprit vie, se remplit de monde. Les vieilles *balabousty*¹ enlevèrent de leurs étals les craquelins et petits pains couverts de poussière, toute leur misérable marchandise. Avec des gémissements et des plaintes, pliant sous le poids de leurs corbeilles, elles se hâtaient de rentrer chez elles. De petits groupes sombres de gens courbés et inquiets se répandaient du marché dans les ruelles étroites, et la place devint si déserte et silencieuse qu'on eût dit que toutes les clameurs de la vie s'étaient brusquement changées en pierre grise.

Le soir approchait. Le soleil grandissait, flamboyait et descendait silencieusement. Un brouillard rouge montait à l'occident et des spectres semblaient avancer sur la ville. Au début, timidement, isolément, mais ensuite, en rangs serrés. Ils passèrent parmi les murs déserts en un cortège muet, laissant sur la pierre des traces rouges et réfléchissant dans les vitres des fenêtres leurs visages sanglants. Effrayés, les murs anciens tremblaient de toutes leurs rides, et seuls les pavots rouges qui poussaient en haut sur les corniches saluaient les hôtes de leurs rires. Et quand le soleil se coucha et que vint la nuit, noire pensée de la terre, les hôtes rouges

¹ Maîtresses de maison, ménagères. (N.d.T.)

disparurent et le bourg fut complètement privé de vie...

Dans la maison du vieux *chokhète*¹ Abroum, on tenait conseil à la lumière de bougies de suif. Seules les vieilles gens respectables aux rides marquées par l'expérience, aux visages blêmes, aux barbes blanches comme en portaient les ancêtres lointains, s'y étaient réunis. Tous parlaient ensemble parce que tous étaient tourmentés par une seule chose. Les uns voulaient collecter encore de l'argent pour le commissaire, les autres étaient d'avis qu'il fallait prier les popes d'intervenir. D'autres encore conseillaient de se réunir à la synagogue et de passer la nuit en prières. Le Grand Dieu, qui conduisit déjà Israël hors du désert, qui l'empêcha de se noyer dans les flots de haine venus d'autres peuples, détournera de lui encore une fois la main de l'ennemi. Tout cela était bel et bien, mais ne pouvait ni les unir ni les calmer. Quand le cocher Yossel, dont la poitrine était la plus puissante, domina tout le monde de sa voix en criant et déclara que la jeunesse avait décidé de se défendre, qu'elle tirerait — et il braqua son fouet devant lui comme un revolver,— tous fermèrent la bouche de peur, et les barbes blanches, comme fanées, retombèrent sur les poitrines. Ensuite un tumulte éclata. Le vieux *chokhète* Abroum, qui au cours de sa longue existence, avait coupé tranquillement le cou à des milliers de poules et d'oies, devint pâle comme un linge et se mit à crier. Comment! Ils veulent tirer! Ces déments, ces fous! Voyez-moi ces «politiques»! Ils veulent verser le sang, et ce sang nous retombera dessus. Ils susciteront la vengeance, et la vengeance, comme un loup, dévorera nos enfants, tout notre peuple tranquille!... Aï-vaï²!...

¹ Sacrificateur. (N.d.T.)

² Cri de désolation chez les Juifs. (N.d.T.)

Et tous criaient en même temps qu'Abroum, criaient les bouches édentées, criaient les rides de sagesse et d'expérience, s'agitaient les barbes et les maigres mains blanches. L'indignation et les cris leur avaient donné l'impression d'étouffer, et ils se sentirent soulagés, comme s'ils avaient chassé l'inquiétude de leur maison en criant.

Cette violente indignation, cependant, passa bientôt, et les cris se turent peu à peu. Une question se posa de nouveau, la même qu'au début: que faire? Le temps passait, et chaque minute qui s'engloutissait dans le néant en faisait naître une autre qui rapprochait l'effrayant inconnu. Personne ne donnait plus de conseil. Tous éprouvaient de la lassitude. Et plus il était clair qu'il n'y avait aucun recours, qu'on ne pouvait fuir, parce qu'il n'y avait pas de chevaux, plus les gens commençaient à croire au miracle. Il arriverait quelque chose qui détournerait le malheur, la procession passerait calmement et ne s'en prendrait à personne. Peut-être n'y avait-il rien encore! Peut-être n'y aurait-il rien!

Quelqu'un eut cette idée: que dira Esterka l'aveugle? Qu'on amène ici Esterka!... Elle devinera...

Et tout le monde voulut entendre ce que dirait Esterka.

Le cocher Yossel et le gendre d'Abroum se levèrent pour aller chercher l'aveugle.

Elle ne dormait pas encore. Sur le seuil d'une chaumière aussi ténébreuse que son hôtesse, elle était assise comme un petit tas noir et, semblait-il, chantait. Des accents faibles et plaintifs comme les pleurs d'un enfant venaient de la base de ce petit paquet noir, et il était si étrange, si effrayant même, d'entendre cette chanson, que Yossel arrêta son camarade, n'osant pas appeler la vieille. Il ne pouvait comprendre si elle chantait ou

si elle pleurait. Finalement il se décida et dit d'une voix faible:

— *Bobé*¹!... *bobé Esterka!*...

En bas, on entendait toujours frémir les mêmes notes.

Le chant se tut, et on entendit la vieille se moucher longuement, à faire pitié.

Quand ils lui dirent pourquoi ils étaient venus, elle se leva en silence et tendit ses mains tremblantes dans l'obscurité, pour chercher un appui. Ils la prirent sous les bras et l'emmenèrent.

Partout où ils passaient, près des fenêtres éclairées et des portes ouvertes, des femmes et des hommes venaient se joindre à eux; les enfants les suivaient en courant, comme la poussière. On se chuchotait à l'oreille que l'on conduisait Esterka l'aveugle, qui avait prédit la mort de ses enfants et perdu ses yeux à force de les pleurer, chez le *chokhète*.

La chambre d'Abroum était si bondée qu'on avait de la peine à y respirer.

Quand on ouvrit la fenêtre pour faire de l'air, la lumière tomba sur toute une mer de visages tendus et inquiets, et l'angoisse aux yeux multiples sauta dans la pièce.

Et tous aperçurent Esterka, sa figure pétrifiée par le chagrin, ses yeux rouges, d'où coulait sans cesse une larme. On eût dit qu'un coup de vent avait frappé tous les visages. *Aï-vaï!*

Abroum voulut la faire asseoir, mais elle refusa. Elle s'appuya seulement sur l'accoudoir d'une chaise. On lui demandait quelque chose, on lui disait quelque chose, mais elle n'entendait pas. Qu'en avait-elle à faire? Elle, qui portait dans son coeur un chagrin si grand qu'il ne pouvait y tenir et s'écoulait par ses yeux sombres, ne

¹ Déformation du vocatif ukrainien «babo», la mère. (N.d.T.)

voyait que ses fils et en parlait. Elle les décrivait par le menu, donnant des détails qu'elle n'avait jamais vus parce qu'elle était loin d'eux, elle peignait un tableau comme s'il eût été inscrit par le feu sur ces paupières rouges qui lui couvraient les pupilles. Et sa voix résonnait comme celle des prophètes antiques.

«Je vois des bêtes sauvages... partout des bêtes sauvages... Dans leurs yeux, il y a du feu, et sur leurs crocs, du sang... humain, rouge... Et dans leur cœur, ils ont l'avidité du loup... Ils portent leur propre Dieu et sur les pieux qu'ils tiennent dans leurs mains, il y a du sang... le sang de mes malheureux fils... Aï-vaï!»

— Aï-vaï! lâchèrent en un soupir très bas des dizaines de poitrines dans toute la maison et près de la fenêtre.

«Leurs popes à eux chantent et de leurs lèvres noires ils louent Dieu le Seigneur, alors que leurs chasubles sont maculées de sang... de sang humain... Et les bêtes sanguinaires rugissent avec les popes et brisent le crâne des petits enfants sur la pierre... Aï-vaï!»

— Aï-vaï!... Un soupir frémit tout alentour, qui fait pâlir la lumière dans la pièce.

«Voyez le sang sous mes pieds... du sang noir, caillé... de grandes mares noires... Des femmes sont étendues, blanches comme de la craie, et leurs yeux morts regardent leurs maris... les cadavres de leurs enfants... Et des bêtes enivrées bondissent au milieu de ces enfants en hurlant: à mort! à mort!»

— Aï-vaï!... On entend gémir dans la maison et pleurer au-dehors.

«A feu et à sang!... Je vois des mains, je vois des yeux qui implorent le secours... J'entends des cris... Les murs s'effondrent... on tire... enfer... Oh, j'étouffe... Oh, mon cœur... Et maintenant, vous entendez? Silence! Ils courent dans l'escalier... brisent la porte... Et mes enfants sont là-bas... mes enfants chéris... Aï-vaï!... Au

secours! Ne frappez pas... Mon Khaïm est étendu... mon Leïba est étendu, eux qui nourrissaient leur vieille mère... et ils ne se relèveront plus... Oh, oh! Aï-vaï!...»

Aï-vaï!... aï-vaï!... Tous reprennent la lamentation, pendant que s'abattent la désolation et l'effroi comme au jour du Jugement dernier.

Bobé Esterka, elle, parlait toujours, et les larmes continuaient à couler de ses yeux. Sa vieille voix brisée résonnait parfois comme celle d'un prophète et alors un silence s'établissait alentour, les gens retenaient leur souffle et déposaient au fond de leur coeur chaque parole de la vieille, comme une affliction pesante. Peut-être n'est-ce pas Esterka qui parle, mais leur destin, et la brume rouge qui les menace maintenant se transformera demain en réalité. Peut-être, ces enfants qui appuient leurs visages tièdes contre les genoux de leurs mères, joncheront-ils les rues, demain, morts, et les grosses bottes lourdes de la populace ivre les écraseront... Aï-vaï!...

Les gens se penchaient en grappes à la fenêtre, et il en arrivait toujours. Une femme aux cheveux défaits, habillée seulement d'une chemise, se frayait un passage à travers la cohue en direction de la maison d'Abroum, serrant contre sa poitrine un chandelier tordu en vieil argent, le seul objet précieux de la famille peut-être. Ses grosses veines sur les mains apparaissaient toutes bleues à la lumière. Les enfants effrayés commençaient à pleurer bruyamment, les femmes cherchaient à les contenir et essuyaient leurs larmes avec les mains. Les derniers arrivés soupiraient; et tout ce chagrin avec toutes ces larmes étaient recueillis par la nuit bleue qui en faisait un nuage, levant déjà son front sur l'horizon nocturne.

Quand Esterka se tut et que, courbée, absente, on la sortit de la chambre en la tenant sous les bras, les

gens s'écartèrent, grondèrent sourdement et se mirent à la suivre jusque chez elle.

Les hôtes du *chokhète* partirent aussi de leur côté, répandant avec eux l'angoisse pour toute la nuit. La nuit précédant la fête chrétienne fut une nuit agitée pour la petite ville. Jusqu'à l'aube, la lumière resta allumée dans les maisons, et les gens s'affairaient, se préparant au lendemain comme à l'incendie. On faisait des ballots et on cachait tout ce qu'on pouvait cacher. Et partout, ce n'étaient que pleurs et gémissements.

Mais quand le soleil se leva, il n'y eut pour lui sourire que les coquelicots rouges des corniches du marché couvert et les chemins envahis de pavots qui se ramifiaient comme des ruisseaux de sang parmi les blés verts, en quittant les murs du bourg. Les maisons étaient noires, pleines d'ombres, et d'ombre aussi étaient cernés les yeux des gens. La vieille mosquée, aujourd'hui remplie de grain comme elle l'était de fidèles autrefois, sous la domination des Turcs, était toute noire du souvenir lugubre d'événements sanglants, disparus, semblait-il, à jamais, tandis que la bâtisse grise du marché se dressait, triste et ridée comme un vieillard qui a déjà tout vu et perdu tout espoir.

La petite ville était déserte. Seules les chèvres erraient dans les rues vides. Quand le soleil fut haut dans le ciel, le battant d'une cloche frappa le bronze; le coup ébranla l'air et traversa les coeurs comme un couteau. Les gens se montrèrent. Au début, ils étaient rares comme les coups de cloche isolés. Mais lorsque les cloches, s'ébranlant ensemble, entrèrent dans la danse, les grosses, les moyennes et les petites, et se mirent à tourbillonner dans l'air comme une tempête de neige, les gens affluèrent de toutes parts, comme si les cloches les attiraient. Et des centaines d'yeux les suivaient à travers les vitres...

Le *chokhète* Abroum, tout pâle d'avoir passé une nuit blanche, écoutait lui aussi les volées de cloches, bien qu'elles se fussent tues depuis longtemps. Il tremblait de tout son corps et s'étonnait lui-même de voir ses mâchoires sauter et ses membres tressaillir à ce point. Car on ne savait encore si la procession partirait ou non, s'il y aurait quelque chose ou non. Mais n'est-il pas, lui, Abroum, une personnalité religieuse respectable, et peut-il ne rester qu'un témoin si un malheur arrive à son peuple? Finalement il se risqua à franchir le seuil de sa demeure. A petits pas mal assurés, se retournant et examinant chaque *goï* qu'il rencontrait, comme s'il le voyait pour la première fois, il fit tout d'abord un détour par une rue déserte pour reprendre, semblait-il, le chemin de la place. Ses coreligionnaires le regardaient des fenêtres et des portes, et il leur faisait un signe de tête amical en tordant dans un sourire ses lèvres pâles. Il essayait même de dire quelque chose, d'une voix rauque et étouffée, mais chaque fois il se taisait, étonné de se trouver une voix si étrange. Et, en gros, il lui semblait que ce n'était pas lui qui marchait, mais que c'était quelqu'un d'étranger et d'inconnu qui avançait ainsi, les jambes tremblantes, sur une terre étrange, comme impondérable. Et il voyait même cet étranger marcher. Sur son chemin, il croisait des jeunes, qui accouraient de la place, de l'église. Il avait l'impression de leur demander quelque chose, mais en fait, il restait simplement arrêté et regardait silencieusement les passants dans les yeux. Et ceux-ci lui racontaient les événements. En marchant, en pressant le pas, brièvement, par bribes. Il y a beaucoup de gens... des villages... et des environs... Ils se rendent à l'église, mais ramassent des pierres... ils les mettent sous le bras... Quelqu'un a vu une hache... sous le pan d'une veste... Et ils couraient plus loin.

Dans une rue où tous les gens, angoissés, avaient quitté leurs maisons, il vit une fille au visage rond et aux cheveux frisés (qui était-elle?) se jeter dans la foule en tenant un manteau de putois, et implorer tout le monde de le dissimuler. On l'accueillait avec un sourire douloureux et on refusait, mais de ses yeux implorants et déments, elle semait la frayeur.

Abroum continua son chemin. Le commissaire passa à côté de lui à vive allure, oscillant légèrement dans son équipement aux ressorts souples. Abroum leva les bras et cria pour l'arrêter. Mais l'autre ne se retourna même pas. Il fila, son uniforme blanc et l'or de ses épaulettes étincelant au soleil, puis il disparut. Et brusquement, le *chokhète* sentit au cœur une colère cuisante. Il en éprouva un choc. Maintenant il avait retrouvé tous ses esprits et pouvait parler. Il attrapait les passants l'un après l'autre et leur criait à tous qu'on ne pouvait pas rester ainsi... Il faut se défendre. Il faut tirer avec des revolvers et tuer tout le monde... Les ensevelir sous des bûches, les frapper avec des gourdins, les égorger avec des couteaux... Il fit un vacarme de tous les diables. Les gens effrayés se précipitaient dehors et l'imploraient de se taire...

— Taisez-vous, *reb*¹ Abroum, taisez-vous... Silence!

Mais il ne pouvait se refréner.

Blême, écumant, les yeux terribles, il emplissait toute la rue de ses cris, comme s'il voulait en étouffer sa propre frayeur.

— Pourquoi se taire? Et jusqu'à quand se taire? Nous nous sommes toujours tus...

— *Reb* Abroum... allons, calmez-vous donc... silence, *reb* Abroum...

Ceux qui connaissaient la raison de ces cris suppo-

¹ Mot signifiant maître, par lequel on s'adresse au rabbin ou aux personnes d'importance. (N.d.T.)

saient que le pogrome commençait déjà. Ils étaient déjà prêts; ils quittaient leurs maisons en courant, avec les femmes, les enfants, avec des baluchons dans les bras, et par les arrière-cours, à travers les jardins, ils s'enfuyaient dans les champs, dans les blés déjà hauts.

La foule grossissait autour d'Abroum. Des mains se tendaient vers lui, des visages blêmes, jaunes, des yeux rouges d'insomnie l'entouraient. Et tous imploraient: Paix! Du calme... N'appelle pas le désastre... Abroum se tut. Et au milieu du silence il fut pris de panique. Là, dans cette petite ville où il était né et avait grandi, où il avait passé tant d'années à travailler pour lui et les autres, jusqu'à ses vieux jours mêmes, il s'était arrêté comme sur un bateau en pleine mer, prêt à couler, tandis qu'autour de lui les vagues frappaient la coque et que le vent hurlait dans les espaces noirs. Aucun salut en vue. Abroum jeta un coup d'oeil circulaire sur l'assistance. Les yeux inquiets et étincelants qu'il rencontra lui disaient la même chose: il n'y a pas de salut...

Tout son corps se tendit bizarrement et avec son coeur il sentit le cri de désespoir qui était blotti au tréfonds de l'âme de cette foule, craignant de s'en arracher.

Il fut saisi de panique... c'était encore pire ici, parmi les gens, que dans sa propre maison...

Soudain, Abroum sentit que quelque chose s'était effondré sur lui et que son corps était parcouru de centaines de petites piqûres. En plein silence, les sons des cloches s'étaient abattus sur les crânes et couraient la ville en sautillant et en riant aux éclats. De la place on entendait approcher un piétinement et des cris: «Le voilà qui arrive... Le voilà qui arrive!...»

Là-bas on se bat peut-être, il y a peut-être du sang... Il ne savait rien. On égorge peut-être, on pille... Il se rendait seulement compte que tout autour de lui s'était mis en mouvement et qu'une force s'était

brusquement emparée de lui; qu'on le poussait de tous côtés, qu'on respirait péniblement au-dessus de lui, qu'il courait et entendait alentour un grand piétinement, qu'il sentait son coeur sauter dans sa poitrine. Quelque chose d'énorme, aux pattes multiples, courait frénétiquement avec lui, alors qu'il ne voyait devant lui que les longs pans d'une robe de chambre qui volaient au vent dans tous les sens. Quelque chose le poursuivait à toute vitesse. Il détalait par les rues étroites, enfonçait ses pieds dans la poussière épaisse, dépassait les maisons, bifurquait, et la sueur lui inondait les yeux. Voici la demeure de Moïché Zweiliebe, et voici la chaumière de la pauvre Hana. De nouveau une rue... encore une maison: à qui est-elle? A qui donc? Et là-bas s'étendent déjà les champs... Y parvenir seulement, y parvenir... En voilà déjà le chemin. Et lui aussi est ensanglanté? Deux longs ruisseaux de chaque côté? Mais non, ce sont des coquelicots, si effrayants, rouges... comme le sang humain... Vivement qu'on arrive, qu'on se cache pour ne plus entendre ces cloches, ces cloches rouges qui galopent à l'arrière, frappent en plein coeur, sautent et rient comme des démentes...

La petite ville était dépeuplée. Tous ceux qui avaient pu le faire, s'étaient enfuis dans les champs ou dans les bois. Seule était restée Esterka l'aveugle, qu'on avait oublié d'emmener, et ses chèvres affamées, privées de nourriture, qui erraient autour d'elle en bêlant plaintivement. Dans un étonnant silence de mort, les cloches faisaient une ronde. Les grosses, les moyennes et les petites. Le soleil riait et étendait des tapis sur le chemin des cloches.

Esterka était assise sur le seuil de sa cabane, se couvrant le visage de ses mains. Elle accueillerait elle-même ce qui avait fait fuir tout le monde, ce qui, à Odessa, lui avait enlevé ses fils. Mais elle n'éprouvait

aucune peur. Que pouvait-elle redouter quand le plus terrible avait déjà traversé son coeur comme un incendie et y avait tout brûlé? Elle sentait monter dans sa poitrine non pas de la peur, mais de la haine quand elle écoutait les cloches. Il semblait à Esterka que ce n'étaient pas des sons, mais que des centaines de bras sanglants s'étaient tendus du clocher et agitaient avidement leurs doigts allongés au-dessus des maisons. Et elle avait envie d'engager un combat contre ces mains-là et, de son propre corps, d'empêcher le mal de frapper les gens. Elle se leva de son seuil, étendit ses bras en avant, releva son visage ravagé par les coulées de larmes descendues de ses yeux aveugles, et elle partit au-devant des cloches. L'allure courbée de la vieille femme avec ses bras étendus en avant, desséchée et résolue, paraissait effrayante dans cette solitude. Elle absorbait avec avidité les sons qui se changeaient en haine.

Soudain, au milieu des volées de cloches, Esterka entendit quelque chose d'autre. Au début, c'était comme un faible pleur, puis comme le hurlement du vent. Peu à peu, ce bruit s'emplifiait, devenait rauque, se transformait en rugissement. On aurait dit que du bétail beuglait dans un bouvril ou qu'un nuage de grêle traversait le ciel.

C'était la procession qui avançait.

Des milliers de pieds foulaient le sol, des milliers de corps ébranlaient l'air, des gonfalons battaient librement, et des popes replets hurlaient d'une grosse voix inhumaine, comme du fond d'un tonneau, tandis que leurs longues chevelures, flottant au vent, dansaient sur leurs chasubles d'or rigides. Bien haut au-dessus d'eux, la face noircie d'un misérable Sauveur, émergeant avec peine de toutes ces riches chasubles, chargées de métal, lourdes et encombrantes, exprimait une sombre tristesse.

Et les cloches célébraient la gloire de Dieu, et les gros popes chantaient sa gloire de toutes leurs tripes bien remplies.

Esterka ne saisit pas sur le coup d'où venait ce bruit. Peut-être était-ce un nuage, noir et terrible, qui avançait au-dessus de sa tête pour déverser son eau? Mais peu après, quand la procession se fut rapprochée, elle entendit un chant qui ne lui était pas inconnu et elle comprit. La colère s'empara d'elle: une joie maligne remplit son coeur.

— Ha! il arrive!... Il arrive! prononçaient ses lèvres en se tordant dans une sourire narquois, et même ses larmes s'étaient arrêtées de couler. Elle se hâtait d'aller à sa rencontre.

La procession s'approchait toujours.

Quand finalement elle se sentit baignée dans le souffle de la masse humaine et cernée par des voix, effrayantes pour elle, Esterka l'aveugle s'arrêta, leva les bras, comme si elle voulait endiguer la lave, et elle se mit à crier. Ses paroles se fondaient dans sa gorge en un cri indistinct. Elle secouait ses bras et se tenait là, la bouche ouverte. L'émotion violente, la fureur lui avaient enlevé l'usage de la parole. Elle criait quelque chose d'indistinct, mais il lui semblait qu'elle disait et rejetait du fond d'elle-même toute sa douleur, tout son chagrin et toute sa haine.

«Ecoute, toi, fils de Juif! Elle criait des paroles qui lui restaient dans la gorge. Tu arrives de nouveau? Toi, qui as enlevé mes enfants! Mon Leïba et mon Khaïm... Tu donnes de nouveau ta bénédiction pour qu'on répande le sang de ton peuple! Ecoute, rends-moi mes fils... C'est moi qui te le dis, moi... Esterka l'aveugle, qui ai perdu mes yeux à force de pleurer... moi, la mère de mes pauvres fils... Ecoute, où vas-tu, arrête-toi... Assez de sang...»

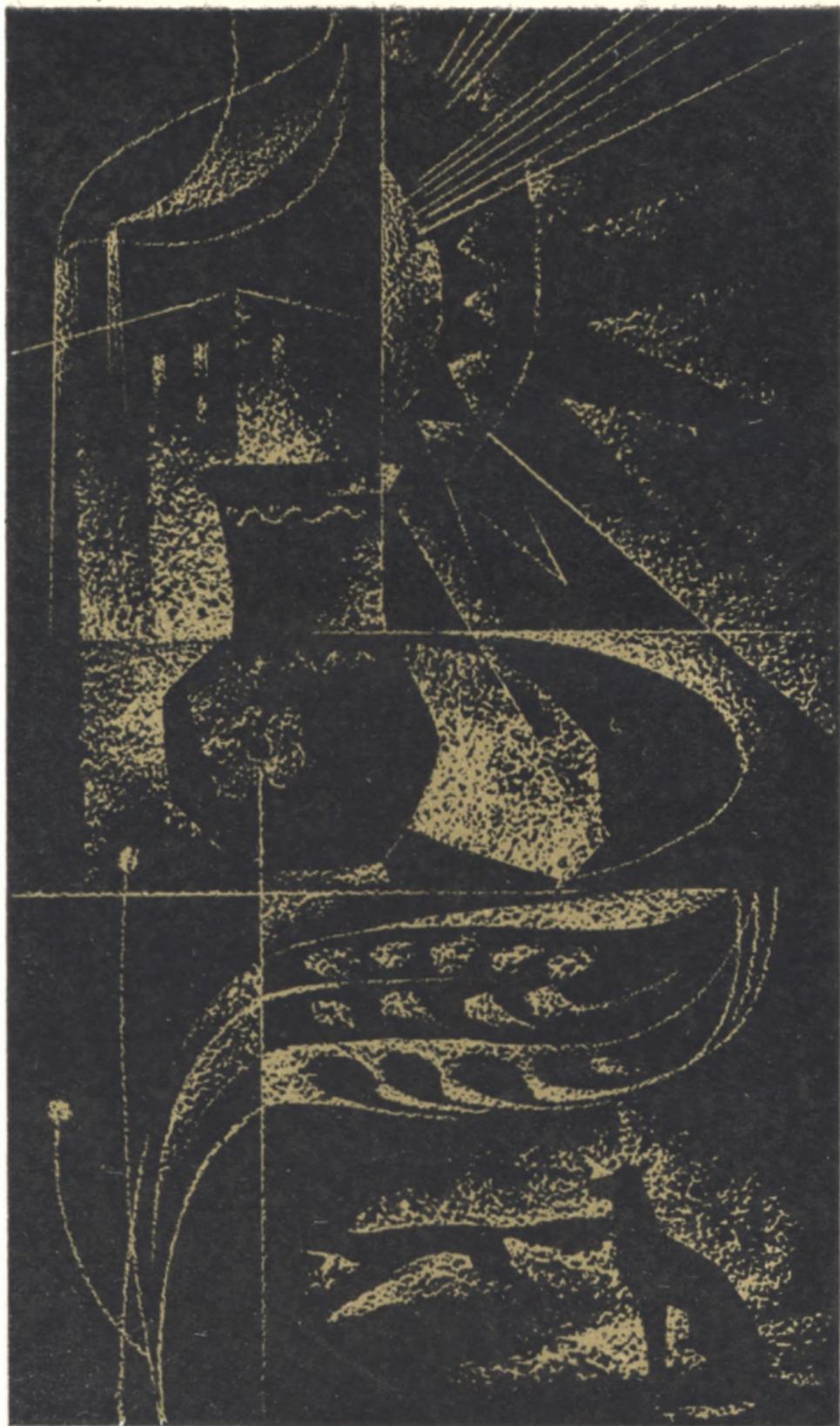
Elle agitait les bras et criait des paroles qui restaient dans le fond de sa gorge. Les larmes qui coulaient de ses yeux, qui ne voyaient pas, remplissaient sa bouche noire où il ne restait que deux chicots jaunis.

A côté d'elle, des milliers de pieds martelaient le sol, des milliers de poitrines exhalaient leur souffle, des voix de basse hurlaient et les cloches dansaient une sarabande démente. Les grosses, les moyennes et les petites...

Août 1906.

INTERMEZZO

Dédié aux champs de Kononivka



Personnages :

Ma lassitude	Un coucou
Les champs en juin	Des alouettes
Le soleil	Le bras de fer de la ville
Trois chiens de berger blancs	Le malheur humain

Il ne restait plus qu'à faire les bagages... c'était un de ces innombrables «il faut» qui m'avaient tant fatigué et m'empêchaient de dormir. Que cet «il faut» soit petit ou grand, c'est tout un — ce qui est important, c'est qu'il exige chaque fois de l'attention, que ce n'est pas moi qui le dirige, mais le contraire. En réalité, on devient prisonnier de cette bête à plusieurs têtes. Si seulement on pouvait s'en libérer, pour un moment, l'oublier, se reposer. Je suis fatigué.

Car la vie avance sur moi continuellement et inexorablement, comme la vague sur la côte. Non seulement ma vie à moi, mais aussi celle des autres. Du reste, est-ce que je sais où finit ma propre vie et où commence celle des autres? Je sens entrer en moi l'existence des autres comme l'air par les fenêtres et les portes, comme l'eau des affluents dans un fleuve. Je ne peux croiser quelqu'un et continuer ma route. Je ne peux être seul. Je le reconnais — j'envie les planètes: elles ont leur orbite, et rien ne vient se mettre sur leur chemin. Tandis que moi sur le mien, je rencontre partout et toujours quelqu'un.

Oui, tu te mets sur mon chemin et tu estimes que tu as un droit sur moi. Tu es partout. C'est toi qui a vêtu la terre de pierre et de fer, c'est toi qui, par les fenêtres des immeubles — milliers de bouches noires — respire éternellement la puanteur. C'est toi qui flagelles le silence sacré de la terre avec le grincement des usines.

le grondement des roues; qui souilles l'air de poussière et de fumée; qui rugis de douleur, de joie, de colère. Comme une bête sauvage. Partout, je rencontre ton regard, tes yeux, curieux, avides, et toi-même, sous la diversité de tes couleurs et de tes formes, tu t'enfonces dans ma pupille. Je ne peux pas t'éviter... Je ne peux pas rester seul... Non seulement, tu marches à côté de moi, mais tu pénètres à l'intérieur de moi-même. Tu jettes dans mon cœur, comme dans ta propre cache, tes souffrances et tes douleurs, tes espoirs brisés et ton désespoir. Ta cruauté et tes instincts bestiaux... Toute l'horreur, toute la boue de ton existence. Qu'est-ce que cela peut te faire que tu me tortures? Tu veux être mon maître, tu veux t'emparer de moi... de mes mains, de ma raison, de ma volonté et de mon cœur... Tu veux me sucer tout mon sang, comme un vampire. Et tu le fais. Je vis non comme je le veux, mais comme tu me l'ordonnes dans tes innombrables «il faut», dans tes continuel «tu dois».

Je suis fatigué.

Je suis fatigué par les gens. J'en ai assez d'être une auberge où se pressent ces créatures qui crient, s'agitent et salissent. Qu'on ouvre les fenêtres! Qu'on aère le logis! Qu'on jette dehors avec les salissures ceux qui salissent. Que la propreté et le calme entrent à la maison.

Qui me donnera la joie d'être seul? La mort?

Le sommeil?

Comme je les ai attendus quelquefois.

Mais quand ce frère splendide de la mort venait m'emmener, les gens m'épiaient même là. Ils entrelaçaient leur existence à la mienne pour en faire un filet chimérique, s'efforçaient de m'emplir les oreilles et le cœur de ce dont ils étaient bondés eux-mêmes... Ecoute donc. écoute! Viens-tu m'apporter jusqu'ici tes souffrances?

Ta vilénie? Mon coeur ne peut plus les contenir. Il est plein à ras bords. Laisse-moi tranquille...

Il en était ainsi la nuit.

La nuit, je tressaillais quand je sentais derrière moi l'ombre de l'homme, et j'écoutais avec dégoût les flots rugissants de la vie humaine qui couraient à ma rencontre, comme des chevaux sauvages, de toutes les rues de la ville.

* *
*

Le train filait, plein du vacarme des hommes. La ville semblait étendre dans la campagne sa main de fer derrière moi et ne pas me lâcher. L'incertitude qui tremblait en moi m'irritait. Cette main desserrera-t-elle ses doigts de fer, me lâchera-t-elle? M'arracherai-je vraiment à ce sanglot et entrerais-je dans les espaces verts et déserts? Se fermeront-ils sur moi et la main de fer fera-t-elle cliqueter en vain ses os? Aurai-je le silence en moi et autour de moi?

Mais quand tout cela arriva, si simplement et insensiblement, je n'entendis pas le silence: il était couvert par des voix étrangères, des paroles mesquines et inutiles, comme les éclats de bois et la paille dans les cours d'eau au printemps.

...Une dame que je connaissais a souffert du coeur pendant quinze ans... trac-tarac-tac... trac-tarac-tac... Notre division était alors installée... trac-tarac-tac... Où est-ce que vous allez?... Votre billet, s'il vous plaît... trac-tarac-tac... trac-tarac-tac...

Un chaos vert tourbillonnait autour de moi et cherchait à happer la calèche par les roues, et il y avait tant de ciel que le regard s'y noyait comme dans la mer, et cherchait à s'accrocher à quelque chose. Et il était impuissant.

Nous sommes enfin à la maison. Les murs blancs de

l'immeuble me font revenir à moi. Dès que la calèche entra dans la grande cour verte, un coucou chanta. Je sentis soudain un profond silence. Il emplissait toute la cour, se dissimulait dans les arbres, recouvrait les profonds espaces bleus. Il y avait un tel silence que j'eus honte du battement de mon propre coeur.

* *

*

Dix chambres noires, remplies de ténèbres à pleins bords. Elles cernent ma chambre à moi. Je ferme la porte, comme si j'avais peur que la lumière de la lampe ne s'enfuie par les interstices. Me voilà seul. Pas une âme alentour, c'est le silence et le vide, mais j'entends tout de même quelque chose là, derrière cette cloison. Cela me gêne. Qu'est-ce qu'il y a?

Je sens la dureté et la forme des meubles noyés au fond des épaisses ténèbres et le craquement du plancher sous leur poids. Eh bien! restez à votre place comme il vous plaît, reposez tranquillement. Je ne veux pas penser à vous. Il vaut mieux que je me couche. J'éteindrai la lampe et me plongerai moi-même dans les ténèbres épaisses. Peut-être me transformerai-je en un objet inanimé sans impression, en «rien». Comme ce serait bon de devenir «rien», un repos muet et immobile. Cependant, il y a quelque chose là, derrière la cloison. Je sais que si j'entrais dans les chambres obscures et frottais une allumette, tout regagnerait soudain sa place d'un bond, les chaises, les canapés, les fenêtres et les corniches. Qui sait si l'oeil ne réussirait pas à saisir l'image des gens, pâles, indistincts comme sur des tapisseries, de tous ceux qui ont laissé leur visage dans les miroirs, leur voix dans les fentes et les recoins, leur forme dans les matelas de crins, et leur ombre — sur les murs. Qui sait ce qui se passe là, où l'homme ne peut voir...

Allons bon! Quelles sottises! Tu as voulu le silence

et la solitude. Tu branles la tête. Ne crois-tu pas à la solitude?

Qu'est-ce que j'en sais? Est-ce que je sais... Est-ce que je peux être sûr que la porte ne s'écartera pas... un tout petit peu, avec un léger grincement, et que, de l'obscurité mystérieuse, si profonde et infinie, des gens ne se mettront pas à sortir... tous ceux qui ont déposé dans mon coeur comme dans leur propre cache leurs espoirs, leur colère et leurs souffrances, ont bien la cruauté sanguinaire de la bête sauvage. Tous ceux que je ne peux éviter sur mon chemin, qui m'ont fatigué... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils reviennent encore... Je les vois déjà. Oh là là! Comme vous êtes nombreux... C'est vous, dont le sang s'est échappé par le petit trou laissé par la balle, et c'est vous... sèches préparations chimiques: on vous enroulait dans des sacs blancs, on vous balançait dans l'air au bout d'une corde, et on vous déposait ensuite dans des fosses mal recouvertes, d'où les chiens vous déterraient... Vous me regardez avec reproche — et vous avez raison. Vous savez, j'ai lu une fois qu'on vous avait pendus douze d'un coup... Douze d'un coup... et j'ai bâillé. Et une autre fois, à la nouvelle de plusieurs sacs blancs, j'ai avalé une prune juteuse... et j'ai senti dans ma bouche une saveur agréable et douce... Vous voyez, je ne rougis même pas, mon visage est aussi pâle que le vôtre, car l'effroi m'a saigné à blanc. Je n'ai plus une goutte de sang chaud dans les veines même pour ces cadavres vivants, parmi lesquels vous passez comme des fantômes sanguinaires. Passez votre chemin! Je suis fatigué.

Les gens continuent d'avancer. Après le premier, le deuxième et le troisième, et ainsi de suite. Des ennemis et des amis, des proches et des étrangers — et ils me remplissent tous les oreilles du cri de leur vie ou de leur mort, et ils me laissent tous dans mon âme les

traces de leurs semelles. Je me boucherai les oreilles, je fermerai mon âme et je crierai: défense d'entrer ici!

...J'ouvre mes yeux et je vois soudain dans les embrasures des fenêtres le ciel profond et les branches du bouleau. Le coucou chante. Il frappe de son petit marteau une grande cloche de cristal — cou-cou! cou-cou! — et sème le silence dans les herbes. Soudain apparaît la cour verdoyante — elle a déjà englouti ma chambre — je saute à bas du lit et j'appelle l'oiseau: cou-cou... cou-cou... Bonjour!...

Oh! quelle abondance de ciel, de soleil, de radieuse verdure.

Je m'élançai dans la cour. Là, on entend résonner les chaînes de fer et aboyer furieusement les chiens. De grands bergers blancs, tels des ours, sautent sur leurs pattes de derrière, et la longue laine frisée qui les recouvre saute aussi. Je m'approche d'eux. Eh bien, qu'as-tu, mon chien... Comment t'appelles-tu? Allons, suffit, Overko... Il n'entend pas, ne voit pas. On voit sauter ses yeux rouges, sauter son large front et ses guêtres blanches fourrées. C'est tout juste si, sous la violence du désir, sa fureur carnassière ne jaillit pas du fond de sa gueule profonde; elle fait seulement danser un tas de laine. Allons, qu'as-tu, Overko? Pourquoi tes yeux rouges sont-ils pleins de feu et mêlent-ils l'effroi à la haine? Je ne suis pas ton ennemi et n'ai pas peur de toi. Tu peux, tout au plus, m'arracher un morceau de chair ou me faire saigner au mollet... Ah, c'est si peu de chose! C'est si peu de chose, si tu savais... Allons, tais-toi, mon chien, tais-toi. Bien sûr, je comprends, la chaîne... Tu es peut-être plus en colère contre elle que contre moi... C'est à cause d'elle que tes pattes de devant doivent happer l'air, c'est elle qui te serre à la gorge et fait rentrer le feu de ta fureur. Attends un peu. Tu seras tout de suite en liberté. Que me feras-tu donc

alors? Allons, reste donc tranquille, ne te démène pas ainsi pendant qu'on t'enlève ta chaîne... et maintenant, va-t-en. Où vas-tu donc, où vas-tu? Ha-ha! Qu'il est bête, ce chien. Les yeux clos, la tête de côté, il est parti ventre à terre, et file à l'aveuglette comme un dératé. Il arrache l'herbe avec ses griffes et la projette au loin, tandis que les mèches emmêlées de son derrière volent après lui. Eh bien! et moi, alors? Tu m'as oublié?

Maintenant, tourne en rond... comme une toupie... encore une fois... voilà. Ah! noble chien: tu préfères la liberté à l'assouvissement de ta rage.

En attendant, on me recommande une chienne, Pava, respectable matrone et son deuxième fils. C'est le terrible Trépov. Alors qu'Overko est un pur sanguin et se jette aveuglément sur tout, comme si un brouillard rose flottait éternellement devant ses yeux rouges, Trépov est posé, raisonnable. Il vous tranchera la gorge gravement, comme avec préméditation, et dans ses fortes pattes qui se poseront sur votre poitrine, il y aura beaucoup de respect de soi-même. Même quand il est couché tranquillement et qu'il s'enlève les puces de son ventre rose, ses oreilles écourtées sont dressées, sa large tête travaille et sa langue mouillée lui sort très gravement d'une gueule armée de crocs.

* *

*

Mes journées s'écoulaient maintenant au milieu de la steppe, au milieu d'une vallée inondée de blé verdoyant. Des sentiers interminables, dissimulés, intimes, comme réservés à ceux qui leur sont les plus chers, vous mènent par les champs, et ceux-ci roulent sans cesse des vagues vertes qui vont clapoter contre l'horizon même. J'ai maintenant un monde à part qui ressemble à une huître perlière: deux coquilles se sont jointes par leurs bords — l'une, verte, l'autre, bleue — et ont enfermé le

soleil, comme une perle. Et moi, je me promène là et je cherche le repos. Je vais. Un petit nuage de minuscules moucherons me suit inlassablement. Je peux me prendre pour une planète qui avance avec ses satellites. Je vois le ciel bleu fendu en deux par les ailes noires et hale-tantes d'un corbeau. Le ciel en devient plus bleu, les ailes plus noires.

Dans le ciel, le soleil — au milieu des champs, moi. Personne d'autre. Je vais. Je passe ma main sur la peau de zibeline des orges, sur la soie de la houle des épis. Le vent m'emplit les oreilles de morceaux de sons, d'un bruit confus. Il est si chaud, si impatient qu'il fait bouillir les avoines aux panicules argentées. Je vais plus loin: elles bouillent. Le lin vogue en silence sur des rivières d'azur. Il fait un tel silence et un tel calme entre ses rives vertes, qu'on a envie de s'asseoir dans un canot et de partir. Là, l'orge s'incline et tisse... il tisse de ses fines moustaches un voile de mousseline verte. Je vais plus loin. Elle continue de tisser. Elle fait onduler son voile. Les sentes serpentent profondément dans le seigle, l'oeil ne les voit pas, le pied seul les attrape. Les bleuets regardent le ciel. Ils ont voulu être comme le ciel et le sont devenus. Maintenant, c'est le blé qui commence. Son épi ferme et imberbe me bat les mains; et sa tige m'entre dans les pieds. Je vais plus loin... du blé à n'en plus finir. Quand en verra-t-on la fin? Il court derrière le vent, comme une bande de renards dont les échines ondulées brillent au soleil. Moi, je continue d'avancer, seul sur la terre comme le soleil dans le ciel, et il m'est si agréable de ne pas voir tomber entre nous l'ombre d'un tiers. Le flux de cette mer d'épis passe à travers moi pour aller je ne sais où au loin.

Je fais halte enfin. Je suis arrêté par la mousse blanche du sarrazin, odorante, légère, que l'on dirait battue par les ailes des abeilles. Une harpe chantante s'est couchée

juste sous mes pieds et elle vibre de toutes ses cordes. Je reste sans bouger et j'écoute.

J'ai les oreilles pleines de cette étonnante rumeur des champs, de ce frou-frou de soie, de cette chute continue de grains, comme une eau qui coule. Et j'ai les yeux pleins du rayonnement du soleil, car chaque tige lui prend de son éclat et le lui retourne, réfléchi.

Soudain tout s'éteint, meurt. Je tressaille. Qu'est-ce que c'est? D'où cela vient-il? Une ombre? Y a-t-il une tierce personne? Non, ce n'est qu'un petit nuage. Une seule seconde de sombre tristesse — et un instant après, on voit sourire à droite, on voit sourire à gauche — et battre des ailes le champ doré jusqu'au bord du ciel. Comme s'il avait voulu s'envoler. C'est alors seulement que surgit son infinie, sa chaude, sa vivante, son invincible force. Les avoines, les blés, les orges — tout s'est fondu en une vague puissante; elle inonde tout, capture tout. Une force juvénile frissonne et tente de jaillir de chaque nervure de tige; l'espoir bouillonne dans la sève ainsi que cette grande soif, qu'on appelle la fécondité. C'est seulement maintenant que j'ai aperçu le village, amas misérable de toits de chaume. On le distingue à peine. Des bras verts, qui se sont tendus contre les maisons mêmes, les ont embrassées et étouffées. Il s'est empêtré dans la campagne, comme un moucheron dans une toile d'araignée. Que signifient ces chaumières pour cette force? Rien. Les vagues vertes s'uniront au-dessus d'elles et les engloutiront. Que signifie l'homme pour elles? Rien. Une minuscule tache blanche vient d'apparaître dans les champs et de s'y noyer. Elle crie? chante? et fait un mouvement? Le silence anéantissant des espaces a tout avalé. Et de nouveau, rien. Même les traces de l'homme sont effacées et recouvertes: les champs ont caché les sentes et les chemins. Ils roulent sans cesse des vagues vertes qui vont clapoter contre l'horizon.

zon même. Un bruit rythmé, retenu, calme et sûr de lui, comme le pouls de l'éternité, règne au-dessus de tout. Comme les ailes des moulins, qui se détachent en noir sur la campagne: elles tournent dans l'air, indifférentes et inlassables, en ayant l'air de dire: il en sera ainsi éternellement... il en sera ainsi éternellement... *in saecula saeculorum... in saecula saeculorum...*

* *
*

Je revenais tard à la maison. Je rentrais enveloppé de l'odeur des champs, fraîche comme une fleur sauvage. Dans les plis de mes vêtements, je rapportais le parfum des champs, tel Isaïe dans l'Ancien Testament. Calme, seul, je m'asseyais quelque part sur le perron de la maison vide et je regardais se construire la nuit. Je la regardais poser de légères colonnes, tresser entre elles un filet d'ombres, déplacer des murs chancelants, tremblants, les élever, et quand tout cela se consolidait et s'assombrissait, les joindre en une coupole étoilée.

Maintenant, je peux dormir tranquille, tes murs solides se dresseront entre moi et le monde entier. Bonne nuit, guérets. Et toi aussi, coucou. Je sais, demain, avec le soleil matinal entrera dans ma chambre ton contralto féminin: cou-cou!... cou-cou!... Et ton salut me mettra d'un coup de bonne humeur, mon plus proche ami.

* *
*

Trépov, Overko, Paval! Quatre doigts dans la bouche — et coup de sifflet sauvage à travers la steppe. Ils accourent. Comme trois ours blancs. Peut-être vont-ils me déchirer en lambeaux ou peut-être accepteront-ils mon invitation aux champs. Oh! Oh! Il faut que cet Overko fasse des siennes. Il saute, tel un veau stupide et louche de son oeil rouge. Trépov porte fièrement sa laine et pose ses pattes comme des colonnes blanches. Il remue ses

oreilles écourtées. Pava avance d'un air fier, dodeline mélancoliquement du derrière et se laisse distancer. Je les suis, et je vois le balancement léger des trois larges échines, molles, laineuses et fortes comme chez les fauves.

Ils ne semblent pas goûter tout à fait le soleil trop chaud d'aujourd'hui, qui fait d'eux des taches si vives, mais moi, je suis plein de reconnaissance envers le soleil et je vais droit sur lui, face contre face. Lui tourner le dos,— que Dieu m'en garde! Quelle ingratitude! Je suis très heureux de le rencontrer ici, dans cette étendue libre où personne ne viendra me masquer son visage, et je lui dis: soleil! je te remercie. Tu sèmes en mon âme une semence d'or: qui sait ce qu'elle donnera? Peut-être des feux?

Tu m'es cher. Je te bois, soleil, je bois ton chaud breuvage qui guérit, je le bois comme l'enfant, le lait du sein de sa mère, aussi chaud et aussi cher. Même quand tu brûles, je me verse volontiers en moi-même ton breuvage de feu et je m'en grise.

Je t'aime. Car... écoute:

C'est de l'obscurité de l'«inconnu» que je suis venu au monde — et mon premier souffle, mon premier mouvement est né dans les ténèbres du sein maternel. Et jusqu'à maintenant, cette ombre noire me domine — toutes les nuits, la moitié de ma vie — se tient entre moi et toi. Ses serviteurs — les nuages, les montagnes, les cachots — te cachent à ma vue — et nous trois, nous savons bien que viendra l'heure inévitable, où, comme le sel dans l'eau je me dissoudrai en elle pour toujours. Tu n'es qu'un hôte dans ma vie, soleil, un hôte désiré — et quand tu t'en vas, je cherche à m'agripper à toi. Je capte ton dernier rayon sur les nuages, je te prolonge dans la flamme, dans la lampe, dans les feux d'artifice, je te recueille sur les fleurs, sur le rire de l'enfant, sur les yeux de l'aimée. Quand tu t'éteins et

me fais, je crée ton image, je lui donne le nom d'«idéal» et la cache dans mon coeur. Et elle m'éclaire.

Regarde-moi, soleil, et brunis mon âme, comme tu as brunis mon corps, pour qu'elle soit inaccessible à la piqûre des moustiques... (Je me surprends à m'adresser au soleil comme à un être vivant. Cela signifierait-il que la compagnie des hommes me fait déjà défaut?)

Nous allons à travers champs. Les trois bergers blancs et moi. Un doux murmure flotte devant nous, la respiration des jeunes épis se condense en une vapeur bleue. Quelque part à côté, une caille margotte, la corde argentée d'un grillon vient de tinter dans le seigle. L'air tremble dans la chaleur torride, et les peupliers éloignés dansent dans un voile d'argent. Comme tout est vaste, beau, calme.

Les chiens étouffent de chaud. Ils se sont couchés dans une lisière, comme trois moyettes de laine, laissent pendre leur langue, et font entendre un sifflement court en soulevant et en abaissant leurs flancs. Je me suis assis à côté d'eux. Nous haletons tous, sans rien faire d'autre. Le silence.

Est-ce que le temps s'est arrêté? S'écoule-t-il? Peut-être est-il l'heure de partir?

Paresseusement, nous venons de nous lever, paresseusement nous mettons un pied devant l'autre et nous emportons avec précaution le calme à la maison. Nous longeons une jachère entretenue. Les noirs labours duveteux, pleins de repos et d'espoir, exhalent vers nous leur chaude odeur. Repose silencieusement sous le soleil, tu es aussi fatiguée que moi, terre. Moi aussi, j'ai mis mon âme en jachère...

* *
*

Jamais auparavant je n'ai ressenti si nettement qu'ici mes liens avec la terre. Dans les villes, la terre est

vêtue de pierre et de fer et elle est inaccessible. Ici, je me suis rapproché d'elle. Dans le frais du matin, j'étais le premier à réveiller l'eau encore endormie du puits. Quand le seau vide venait de son fond faire claquer sa poitrine, elle gémissait sourdement dans son sommeil des profondeurs et l'emplissait paresseusement. Ensuite elle tremblait, gris bleuté au soleil. Je la buvais fraîche, froide, encore pleine de rêves, et je m'en aspergeais le visage.

Après, venait le lait. Le breuvage blanc et odorant moussait dans mon verre, et quand je le portais à mes lèvres,— je savais que se déversait en moi une vesce, douce comme des boucles d'enfant, qui portait encore hier des essaims entiers de papillons violets de fleurs. Je bois l'extrait des prés.

Ou bien ce pain noir et rassis, qui sent si bon la campagne. Il m'est cher comme un enfant grandi devant moi. Il court à travers champs, comme une bête sauvage couverte de laine, et cambre l'échine. A l'extrémité de la campagne, les moulins à vent se dressent comme des pièges tendus, et préparent déjà leurs dents pour écraser le grain en farine blanche. Je vois tout cela, ainsi que mes rapports simples et directs avec la terre.

Je me sens riche ici, bien que je n'aie rien. Car en dehors de tout programme et de tout parti, la terre m'appartient. Elle est à moi. Tout entière, immense, luxuriante, déjà créée — tout entière, je la contiens en moi-même. Là, je la crée de nouveau, une deuxième fois, et il me semble alors que j'ai droit à elle encore plus.

* *
*

Quand on est couché dans la nature face au ciel et que l'on prête l'oreille au silence polyphonique des

champs, on remarque qu'il y a en lui quelque chose qui n'est pas terrestre, mais céleste.

On dirait qu'on fore le ciel là-bas, qu'on rabote un métal, tandis qu'en bas tombent de minuscules bruits passés au tamis. Les champs font alentour un bruit qui m'importune. J'éloigne de moi les voix de la campagne, et alors, comme une pluie, les voix célestes tombent sur moi. Je les reconnais. Ce sont des alouettes. Ce sont elles qui, invisibles, font tomber du ciel sur la nature leur chanson perçante. Sonore, métallique, et capricieuse à tel point que l'oreille tente de saisir ses modulations sans y réussir. Peut-être est-ce un chant, peut-être un rire, ou bien des sanglots longs?

Ne vaudrait-il pas mieux m'asseoir bien tranquillement et fermer les yeux? C'est ainsi que je vais faire. Je m'assieds. Tout est sombre autour de moi. Seuls éclatent de lumière des sons pointus et acérés, et leur rire se déverse en miettes sur une planche métallique, comme des grains de plomb: je veux les saisir, les noter dans ma mémoire — et je n'y arrive pas. Ça y est, semble-t-il. Tiou-i, tiou-i, ti-i-i... Non, ce n'est pas ça du tout. Triou-tic-tic... Pas la moindre ressemblance. Comment font-elles? Je suis curieux de le savoir. Frappent-elles de leur bec dans l'or du soleil? Jouent-elles sur ses rayons comme sur des cordes? Sèment-elles leur chanson sur un fin tamis et ensemencent-elles les champs avec?

J'ouvre les yeux: maintenant je suis sûr que c'est à partir de cette semence qu'est monté ce fin réseau d'avoines, que fléchit et brille comme un sabre l'orge aux longues moustaches, que coule l'eau courante du froment.

D'en haut, c'est une pluie de grains continuelle qui tombe... Elle vide les clochettes de leur âme en vibrant, rabote des planches d'argent et fore l'acier, pleure, se

lamente et répand son rire sur un fin tamis. Voilà qu'un son brillant vient de se détacher et de tomber parmi les blés en nielle rouge.

Je ne suis plus capable de rien écouter. Cette chanson a quelque chose de toxique. Elle éveille l'avidité. Plus on l'écoute, plus on veut l'entendre. Plus on veut la saisir, plus il est difficile de le faire.

Maintenant je cours aux champs et j'écoute pendant des heures chanter des chœurs, jouer des orchestres entiers dans le ciel.

La nuit, je me réveille, je m'assieds dans mon lit et, tendu, j'écoute quelque chose me forer le cerveau, me chatouiller le coeur et j'entends trembler à mon oreille je ne sais quoi d'insaisissable.

Tiou-i, tiou-i, ti-i-i... Non, ce n'est pas ça du tout. Je suis curieux de savoir comment elles font.

Finalement, je réussis tout de même à les surprendre.

Un petit oiseau gris, comme une motte de terre se maintenait en l'air à quelque pas du sol. Il battait intensément des ailes sur place, et tirait avec peine, par à-coups répétés, une corde invisible de la terre vers le ciel. Cette corde frémissait et vibrait. Puis, après avoir fini, il se laissait choir sans bruit, et en tendait une autre du ciel jusqu'à la terre. Il unissait le ciel à la terre en une harpe sonore et jouait sur ses cordes la symphonie des champs.

C'était merveilleux.

* *
*

Ainsi s'écoulaient les jours de mon *intermezzo*, dans la solitude, le silence et la pureté. Béni, j'étais entre le soleil d'or et la terre verdoyante. Béni était le repos de mon âme. De dessous la vieille page de ma vie, on voyait s'en dessiner une autre nouvelle et pure — et vous

croyez que j'avais envie de savoir ce qui y serait inscrit? Que je n'aurais plus tremblé devant l'ombre de l'homme et que je n'aurais pas été effrayé à l'idée, que, peut-être, le malheur humain s'était tapi quelque part et me guettait?

Si ce miracle a lieu, ce sera grâce à vous, champs verts au bruit soyeux, et à toi, coucou. Ton chant mélancolique montait, pareil aux larmes sur le bouleau pleureur, et emportait ma lassitude.

* *

*

Nous nous sommes tout de même rencontrés dans les champs — et nous sommes restés immobiles un instant — un homme et moi. C'était un paysan ordinaire. Je ne sais pas quelle impression je lui ai faite, mais à travers lui, je vis soudain un tas de toits de chaume noir, pris dans les champs, des filles rentrant du travail chez leurs maîtres, enveloppées d'un nuage de poussière, sales, laides, les seins pendants, le dos osseux... des femmes pâles vêtues de jupes noires déchirées, penchées comme des ombres au-dessus du chanvre... pêle-mêle des enfants syphilitiques et des chiens affamés... Tout ce que je regardais et semblais ne pas voir. Il était pour moi la baguette du chef d'orchestre, qui fait naître d'une âme morte tout un ouragan de bruits.

Je ne me sauvai pas: au contraire, nous commençames même à discuter comme de vieilles connaissances.

Il parlait de choses pleines d'horreur pour moi avec la simplicité et le calme de l'alouette qui lance sa chanson sur les champs, et moi, je restais là à l'écouter avec un tremblement intérieur.

Ah oui, malheur humain, tu essaies tout de même de m'attraper? Et je ne me sauve pas? Mes cordes affaiblies

sont déjà retendues, le malheur des autres peut déjà les faire résonner!

Parle, parle...

De quoi? Dans toute cette mer verte, il n'a qu'une goutte. Il a moins de peine, allez, celui dont les enfants ont été étouffés par le croup. Ce n'est pas de lui que Dieu aurait pitié... Alors qu'il a cinq bouches à nourrir, comme des moulins dont les meules réclament qu'on leur jette quelque chose.

«Je ne sais pourquoi la fièvre n'a pas emporté mes cinq enfants qui meurent de faim.»

Parle, parle...

Les gens ont voulu prendre la terre, les mains nues, et maintenant, ils l'ont: l'un de terre crue se nourrit, l'autre va la creuser en Sibérie... Lui, ça va encore: pendant un an, il a cherché ses poux en prison, et maintenant le commissaire de police lui bourre la gueule une fois par semaine.

«On frappe cet homme au visage une fois par semaine.»

Parle, parle!...

Quand arrive le dimanche, les gens se rendent à la messe, et lui, «à la convocation» chez le commissaire. C'est tout de même moins vexant quand on a affaire aux gens qu'on connaît. On a peur de dire un mot. Celui qui était ton ami et partageait tes idées, maintenant peut-être, il te vend par en dessous. On se fait arracher un mot comme un morceau de son coeur, et lui, il va le jeter aux chiens.

«L'homme qui vous est le plus cher est prêt à vous vendre.»

Parle, parle!...

On marche au milieu des gens comme au milieu des loups. Une chose est sûre: on est sur ses gardes. Partout, on tend l'oreille, partout, on tend les bras. Le

pauvre enlève à l'indigent sa chemise sur la haie, le voisin, la chemise de son voisin, le père, celle de son fils.

«Au milieu des gens, c'est comme au milieu des loups.»

Parle, parle...

Les gens sont dévorés par la vérole, le besoin, l'alcool, et ils se bouffent les uns les autres dans les ténèbres. Comment le soleil brille-t-il encore pour nous et comment ne s'éteindra-t-il pas? Comment pouvons-nous vivre?

Parle, parle. Fais rougir de colère la voûte du ciel. Couvre-la des nuées de ton malheur, pour qu'en sortent la foudre et le tonnerre. Rafraîchis le ciel et la terre. Eteins le soleil et allumes-en un autre dans le ciel. Parle, parle...

* *

*

La ville a tendu sa main de fer au cœur de la nature verdoyante pour me reprendre. Je me suis laissé emmener sans résister, et pendant que le fer résonnait dans les secousses, j'absorbais encore une fois, la dernière, le calme de la plaine, la somnolence bleue des espaces lointains. Adieu, campagne. Fais rouler tranquillement ta rumeur sur les crêtes dorées par le soleil. Peut-être servira-t-elle à quelqu'un, comme à moi. Et toi aussi, coucou, du haut de ton bouleau. Toi aussi, tu as retendu les cordes de mon âme. Elles s'étaient détendues, détraquées sous de gros doigts, et maintenant elles se tendent de nouveau. Vous entendez? Elles viennent même de résonner... Adieu. Je vais rejoindre les hommes. Mon âme est prête, ses cordes sont tendues, accordées, elle joue déjà...

Septembre 1908.

INSCRIT DANS LE LIVRE DE LA VIE



Grand-mère dut descendre du poêle: sa petite-fille était tombée malade et avait besoin de chaleur. Mais comme il n'y avait pas de place sur la banquette, dans cette pièce où l'on était à l'étroit, grand-mère s'étendit par terre. Son fils et sa belle-fille firent comme s'ils n'avaient rien vu. Elle resta donc à cet endroit-là.

Tout lui paraissait étrange, à cette femme, oubliée par la mort, vieille, du coin où elle était couchée sur la terre battue, entre la porte et l'étagère à vaisselle. Jusqu'alors elle avait traîné pendant des années sur le poêle et avait pris l'habitude de regarder de haut en bas. Avant, les enfants de son fils lui semblaient minuscules; ses yeux, qui voyaient de moins en moins, étaient toujours tournés vers leurs petites têtes blondasses, ou essayaient de saisir le visage maussade et accablé par le besoin, de sa belle-fille et de son fils, quand il glissait auprès d'elle en allant de la porte au poêle. Et rien que de derrière la cheminée, on pouvait les entendre murmurer.

Maintenant, tout avait grandi d'un seul coup. Les enfants, qui se soulevaient au-dessus d'elle pour atteindre l'étagère et la couvraient de miettes de pain et de toutes sortes de déchets, les bottes de son fils, vieilles, gelées, lourdes comme des montagnes, et les jambes nues de sa belle-fille qui venaient se mettre devant son visage et lui cachaient tout son univers. Maintenant, elle voyait dans le poêle le feu alerte dévorer le combustible, mais mourir de même de faim, elle voyait les coins noirs sous les banquettes, qui ouvraient toute grande leur bouche édentée et exhalaient une humidité putride. Quelquefois, quand la porte s'ouvrait, une colonne de vapeur blanche, telle un brouillard, s'étendait sur le sol de terre battue pour tout recouvrir, et il semblait que c'était ainsi que devait être la mort, trouble, aveugle, refroidissant les pieds.

Où est-elle donc? Pourquoi ne vient-elle pas? Grand-mère n'en peut plus de l'appeler. Elle erre alentour, mais grand-mère, elle l'a oubliée. Elle a emporté son mari, étouffé sept de ses enfants, et elle est sur le point de venir prendre sa petite-fille. Elle est passée partout avec sa faux, a couché des champs entiers, mais grand-mère, elle l'a oubliée. C'est étrange et épouvantable de voir qu'il est si dur de mourir.

Pendant les longues journées et les nuits encore plus longues, quand les souris s'affairent dans les pommes de terre pourries et sur le corps de la vieille, et que les cafards froufroutent à côté d'elle, comme à côté d'un vieux torchon, grand-mère, reste couchée en silence et, de temps en temps, elle fait sortir de sa poitrine desséchée un soupir de tristesse, aigu comme un geignement de chiot aveugle.

— O-ô!... Où est donc passée ma mort!...

— Vous ne pouvez pas rendre l'âme! Elle ne nous laisse pas dormir... grommelle la bru de mauvaise humeur, en faisant grincer la banquette.

— Je ne peux pas! dit la vieille du même ton que sa belle-fille, puis elle passe la langue sur les gencives qui portaient des dents autrefois et se lèche les lèvres, desséchées et enfoncées dans la bouche.

Elle a envie de quelque chose de sûr, du chou ou de la saumure de concombres, tandis que l'assoupissement entrelace la réalité aux rêves: des fragments de contes, de «Notre Père», et les bottes de son fils, lourdes comme des montagnes, qui laissent derrière elles des traces d'eau.

Ensuite, sa somnolence disparaît brusquement, comme emportée par une trombe d'eau, et la vieille femme sent son petit corps qui, couché sur une couverture mince, dans un coin humide, souffre du froid et de la dureté du sol.

A quoi sert-elle? Qui a besoin d'elle? La vie l'a vidée de toutes ses forces, et, comme des épluchures de pommes de terre, l'a jetée dans un coin. Mais son âme s'est agrippée fortement à cette enveloppe et ne veut pas la lâcher.

Grand-mère n'occupe pas beaucoup de place dans ce monde, un petit coin sous une étagère, mais elle gêne tout le monde. Si peu de pain qu'elle mange, c'est encore beaucoup quand on est dans la misère. Et ses lèvres flétries comme des feuilles mortes murmurent de nouveau:

— O!... Ma chère mort... où est-ce que tu es?

Son corps éprouvait parfois des besoins. De cette poignée de peau et d'os, de ce ventre desséché, de cette poitrine vide montait un désir invincible et fantastique qui étouffait la raison:

— Du lait!...

Sa bru, alors, était prise de fou rire. Elle ne disait rien, mais ses seins, son visage et son ventre étaient secoués de rire, au point qu'on pouvait voir entre ses lèvres grimaçantes la blancheur de ses dents du fond.

Comme grand-mère était malheureuse! On ne lui donnait pas de lait... On ne voulait pas lui donner de lait...

Son visage se crispait de chagrin, elle murmurait entre ses dents, elle avait envie de lait à en pleurer, bien qu'elle sût que même l'enfant malade n'en voyait pas.

A la fin, sa belle-fille saisissait le balai et recouvrait la vieille d'un nuage de poussière.

— Enlevez vos pieds d'ici! Je vais vous jeter dans l'entrée avec les ordures!...

La vieille enlevait ses pieds et, invisible, toussait longtemps sous l'étagère.

Le jour, elle était assiégée par les gosses qui étaient comme cinq moineaux au bec jaune. Plusieurs paires d'yeux lui regardaient dans la bouche...

— Racontez-nous une histoire.

Sa bouche s'ouvrait comme une bourse vide, et chuintait on ne sait quoi à propos du tsarévitch, d'or et de mets coûteux. Mais sa langue sortait de sa bouche, faisait disparaître tous les débuts de phrases, et la vieille terminait par quelque chose d'autre, la tête de jument ou le loup-cervier. Elle employait des mots anciens que les enfants ne comprenaient pas. Ils s'enuyaient.

— Grand-mère! Quand est-ce que vous mourrez?

Ils déplissaient la peau de son cou, qui présentait des rangées de rides comme une vieille tige de botte, examinaient les deux enveloppes de ses seins, entre lesquels s'était enfoncée une croix de cuivre, relevaient sa jupe et tâtaient ses jambes, sèches, noires, veinées, comme les bâtons de bois vert dont leur mère se servait pour allumer le poêle.

Ils auraient voulu voir s'envoler l'âme de leur grand-mère.

— Grand-mère! Votre âme s'envolera comme un oiseau?

Ensuite, ils cherchaient à atteindre l'étagère, lui marchaient sur la poitrine et lui faisaient tomber des miettes de pain dans les yeux.

De la mort, sa bru et son fils en parlaient aussi, à haute voix, avec colère, comme d'un impôt non payé.

— Quand elle mourra, avec quoi vas-tu l'enterrer?

Son fils soufflait seulement du nez et lançait des coups d'oeil furibonds dans le coin; la vieille avait alors peur d'appeler la mort: qu'elle arrive, où est-ce qu'on prendra alors de l'argent pour l'enterrement? Il faudra

payer le pape, les planches sont chères, et les gens, ils mangeront et boiront pour combien...

Grand-mère avait une seule distraction. Dès qu'on oubliait de fermer la porte, une poulette au plumage jaspé accourait de l'entrée et se précipitait vers la vieille. Elle allongeait son cou trop court, tournait son oeil rond de côté, soulevait une patte et attendait. Il suffisait que grand-mère tendît sa main sèche avec des miettes de pain pour que la poulette picorât dans sa main en la pinçant légèrement.

La poule ne manquait pas d'écopper une brossée. On la frappait à tel point sur le dos qu'elle s'accroupissait, on la chassait dans l'entrée et on la vouait à tous les maux :

— Si tu pouvais crever, maudite!

On aurait mieux fait d'envoûter grand-mère. Elle serait peut-être morte plus tôt.

Grand-mère avait une idée derrière la tête. Elle y pensait jour et nuit, en secret, toute seule. Elle clappait des lèvres, son regard avait une expression profonde, sa bouche esquissait des paroles et s'alanguissait, indécise. Elle disait quelquefois en murmurant « mon fils! », se taisait aussitôt craintivement et regardait autour d'elle pour voir s'il ne l'avait pas entendue. Ses jambes et ses bras affaiblis se couvraient alors de gouttes de sueur et collaient à sa chemise, tandis qu'elle restait couchée plus morte que vive.

Finalement, elle surmonta sa peur.

— Mon fils!...

Il réparait quelque chose et n'entendit sans doute pas.

— Potap!

— Quoi?

— Viens ici.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Viens t'asseoir près de moi.

Il se leva à contre-cœur et s'assit sur la banquette sous l'étagère.

Une grande botte mouillée se dressait devant elle et recouvrait son visage d'ombre.

— C'est l'heure de mourir.

— Il faut encore appeler le pape? Vous m'avez dit — je vais mourir, je vais mourir, et moi, j'ai seulement donné de l'argent pour rien au pape.

Potap était irrité et ne la regardait pas.

— Ah! Grand-mère... mère, se reprit-il.

Une grimace cruelle, qui dissimulait quelque chose qu'il ne disait pas, apparut et se figea entre son nez et sa barbe.

— Je n'ai pas besoin de pape... Dieu me pardonnera bien mes péchés comme ça. Mais tu vois, je ne peux pas mourir.

— J'ai déjà entendu ça. Vous me l'avez dit.

— La mort m'a oubliée... Je ne peux pas rendre l'âme... Si tu pouvais m'aider.

Grand-mère se mit à bouger dans sa tanière. Il entendit s'entrechoquer les os de ses jambes, siffler sa poitrine comme si elle étouffait, et sous l'effet d'un ennui chargé d'hostilité, un son brusque sortit du fond de sa gorge:

— Eh bien?

Mais la vieille reposait de nouveau en silence et disait tranquillement quelque chose à part soi, comme dans un rêve.

— ...Son fils a pris un traîneau, a posé dessus le vieux et l'a emmené dans un ravin...

Potap leva les sourcils.

— Qu'est-ce que vous avez dit?

Mais grand-mère se ressaisit.

— Je parlais comme ça... je suis inutile maintenant et de trop. J'occupe tout un coin... ô, ô... je mange du

pain, et les enfants en ont besoin. Tout le monde a de la peine à vivre avec moi, et moi aussi, j'ai de la peine à vivre... Emmène-moi dans le bois...

Il ne comprenait pas encore, et regarda sa mère de côté.

— Aide-moi, mon fils... emmène-moi dans le bois... Maintenant, c'est l'hiver, je serai vite gelée... Est-ce que pour grand-mère, il en faut beaucoup? Le temps de respirer un coup ou deux, et puis c'est tout...

Il se sentit effleuré par ces paroles étranges, comme par le souvenir d'un vieux rêve oublié qui aurait touché son esprit de son aile, et aurait filé plus loin.

Il ne voulait pas écouter, mais écoutait tout de même.

— Ce ne sera pas un péché... Tout est propre et blanc dans le bois... les arbres sont comme des cierges à l'église... Je m'endormirai et, au réveil, je dirai: «Mère de Dieu, ne condamne pas mon fils, condamne la détresse des hommes...» Et ce que diront les gens, n'y fais pas attention. Quand la misère arrive, où sont alors les gens?... Il n'y a personne. Quitte ce monde tout seul...

Les paroles de sa mère tombaient en lui comme une semence dans un labour préparé; il le sentait, et ce sentiment faisait naître en lui une mauvaise humeur fausse et feinte qui lui était étrangère.

A la fin, il quitta la banquette et poussa un cri de colère, qui s'adressait plus à lui-même qu'à sa mère:

— Ne racontez pas de bêtises... Dieu vous a donné la vie: il vous enverra aussi la mort... Vous feriez mieux de dormir.

Mais quand la lumière fut éteinte et que tout le monde fut couché, ses pensées se mirent à battre dans la pièce, paresseuses, embrouillées, ténébreuses comme des nuages tourbillonnants, qu'une lueur déchirait seulement de temps à autre.

Dieu?

Tu regardes du ciel? Regarde.

Ces éclairs de pensées étaient pleins de colère froide.
Un péché?

Toute la terre est en état de péché. Est-ce que sa faim n'est pas le péché de ceux qui se rassasient? Il chassait de son esprit certaines pensées, en particulier celles qui lui rappelaient les paroles de la vieille. Mais en même temps, malgré lui, il sentait émerger du fond de sa mémoire quelque chose d'à moitié oublié, qu'il avait entendu de sa mère ou de sa grand-mère: on lui avait raconté comment, autrefois, dans les temps reculés encore, les enfants tuaient leurs parents. On les emmenait dans la forêt ou dans les champs et on les y laissait jusqu'à ce que vînt la mort. Les vieux ont-ils besoin de vivre? Ce qui est vieux doit mourir, ce qui est jeune, vivre. Tout est ainsi dans ce monde. Les vieilles feuilles tombent, de nouvelles croissent à leur place. L'hiver dépérit à l'approche du printemps, le grain pourrit en terre en donnant un germe. Il en est ainsi depuis que le monde existe.

Elle a eu son content de vie, mais mourir, elle n'y arrive pas. Elle prie la mort: Dieu ne la lui donne pas. Est-ce que c'est un péché de l'aider?

Et de nouveau, il sentait monter en lui quelque chose de sombre, comme des exhalaisons au-dessus d'une fange, qui effaçait ses pensées, torturait son corps et faisait apparaître sur son front une sueur froide qui le démangeait. Pouah! Pouah! Mon Dieu! Il a traîné hors de la maison sa mère vivante...

La nuit profonde oppressait sa poitrine de tout son poids et l'empêchait de respirer, pendant que ses pensées tâtaient timidement son esprit, remuaient et se développaient.

Loin de mes yeux, le malin! Que la peste t'emporte!... On verra bien ce qui arrivera... Qu'est-ce que diraient

les gens? Les gens! Ils te condamneraient. Quand on crève de faim avec ses petits, quand on hurle de misère comme un chien, quand la douleur te cuit et te coupe dans le vif — il n'y a personne. Il n'y a pas de solitude plus terrible au monde que celle qui s'appelle les gens. Les gens! Ha! Ha!...

Potap ne pouvait pas trouver le sommeil. Il se retournait sur la banquette, soulevait la tête et était à l'affût des bruits dans le coin, sous l'étagère.

Rien ne se faisait entendre.

Et tout à coup, il eut l'impression que tout était passé. Sa mère est dans le bois, la pièce est devenue plus grande, il n'y a plus de gémissements, de bouche inutile, on n'a plus besoin de chercher éternellement le moyen de se procurer de l'argent pour l'enterrement. Il en éprouvait même un soulagement.

Mais les souris se mirent à gratter, à s'affairer sous l'étagère, et une voix douloureuse et piaillante s'en fit entendre:

— O mort désirée... où est-ce que tu es?

Il se leva tard.

La journée fut silencieuse, pesante. Le ciel gris, rempli jusqu'aux bords, écrasait la terre, sur laquelle rampait un brouillard pareil à des âmes tourmentées.

Il fallait charrier le fumier. Il le faisait en marchant d'un pas pesant près du traîneau, gris lui-même comme un brouillard épais, et regardait continuellement au fond de lui-même, où quelque chose s'était déposé et avait durci.

Il abandonna, on ne sait pourquoi, son travail de bonne heure, quand il faisait encore jour. Il entra chez lui, dansa sur une jambe et sur l'autre sans rien dire et sortit. Il revint encore, s'arrêta près du seuil, mais ne regardait pas le bout de ses pieds. Il voulait dire quelque chose, mais ne trouvait pas les mots.

Sa mère gardait le silence.

Il lança par terre à son adresse d'un ton pesant et à moitié courroucé:

- Vous avez retrouvé la raison?
- Qu'est-ce que tu dis? Hein?
- Vous avez oublié vos bêtises d'hier?
- O... aide-moi, mon fils...
- Vous y revenez?
- Conduis-moi dans le bois...

Alors, il s'accroupit brusquement, approcha son visage de grand-mère, au point qu'elle sentit le souffle chaud de sa respiration, et se mit à chuchoter rapidement et à susurrer:

- Dites-moi, vous l'avez voulu vous-même?
- Moi-même.
- Réfléchissez bien: vous-même?
- Moi-même.

Il se leva vivement et s'assit derrière la table. Il voulut se couper du pain, mais ne put le faire et remit le pain à sa place.

Il ne regardait personne, mais il sentait bien que tout le monde était déjà au courant.

Il ne fut pas étonné d'entendre sa femme dire:

- Il faut faire chauffer de l'eau.

On allait donc procéder à la toilette mortuaire du corps de la grand-mère.

Il se mit alors à regarder avec indifférence tout ce remue-ménage.

Il voyait la promptitude avec laquelle on fourrait de la paille dans le poêle, il voyait les enfants chuchoter dans un coin avec l'air de se réjouir que papa emmènerait grand-mère dans le bois, la vieille tendre le bras sous l'étagère.

- Prenez la chemise propre.
- Il semble qu'on n'ait pas de cierge!... cria d'une

voix sonore la femme de Potap, et il se mit à ramper sous les icônes, où l'on avait l'habitude de garder le cierge des Rameaux.

Par convenance, il ne devait pas assister à la toilette de sa mère, et il sortit.

Quand il revint, elle était déjà prête sur la banquette, sèche, petite, comme un poulet nettoyé, avec une croix sur la poitrine — et ses pieds propres, qui sortaient de dessous sa jupe de laine noire, étaient redressés comme ceux d'une morte.

«C'est fini?» voulut-il demander, mais ne le fit pas. car il vit qu'on n'attendait plus que lui.

Il s'approcha de la banquette.

— Peut-être que vous ne...

Elle secoua son visage tout desséché, où apparut une ombre.

Il se rapprocha alors d'elle avec décision, lui baisa la main et les lèvres, tandis qu'elle le bénissait de ses mains sèches comme des rameaux en automne.

Maintenant, tout le monde s'approchait d'elle, la jeune femme et ses enfants, et venait lui donner un baiser.

Grand-mère, elle, ahanait légèrement; il lui était agréable de sentir sur sa bouche la chaleur des lèvres.

Sa bru fut même prise de sanglots, mais elle se tut dès que Potap demanda où était le gros drap.

— Pour quoi faire?

— Il faudrait la recouvrir...

— N'oublie pas de le rapporter.

Potap prit sa mère dans ses bras et l'emporta. On ouvrit la porte, l'air froid entra dans la pièce, et, dans l'entrée obscure parvinrent tout d'un coup les pleurs de l'enfant malade.

Sur le traîneau, il y avait du foin. Potap cala grand-mère avec, la recouvrit avec le drap, et, prenant les rênes, il lui demanda:

— Vous êtes bien, grand-mère?

Encore «grand'mère», pensa-t-il, mais il n'eut pas le courage de corriger.

— Pense au drap... lui rappela sa femme, pendant qu'il s'installait sur le traîneau.

La rosse bougea sa croupe, et la grand-mère s'en fut.

Il fallait faire près de trois verstes à travers les champs qui commençaient à partir de la maison même. La nuit était tombée d'un coup et avait englouti l'horizon. La neige montrait sa blancheur de près seulement, et le brouillard habillait les arbres de givre pour la nuit.

Ils se taisaient. Qu'avaient-ils à se dire? Tout d'abord, la nécessité lui avait clos la bouche depuis longtemps et ne lui parlait que dans son cœur, et ensuite, entre le corps vivant sur le traîneau et lui-même, s'était dressé quelque chose de mystérieux et d'inquiétant qu'il n'osait pas chasser en parlant.

Il regardait attentivement la jument faire osciller sa croupe au poil ébouriffé, sur laquelle se déposait déjà le givre, et pensait qu'il fallait couper de la menue paille, se demandait quand il vaudrait mieux emporter les gerbes battues pour les faire hacher, le soir, quand il reviendrait à la maison ou le lendemain peut-être. Ensuite, il se rappela qu'il avait oublié ses moufles, qu'il n'avait pas enlevé de ses mains le fumier qui les recouvrait comme une écorce.

Il lui sembla que la vieille disait quelque chose en grinçant. Il se retourna et cria:

— Qu'est-ce que vous voulez? Hein?

Il eut toutes les peines du monde à comprendre. Elle lui demandait s'ils avaient pris le champ de Mykyta.

— De Mykyta? Ouais-ouais! Mykyta est mort depuis longtemps. Même que son champ, ses fils l'ont déjà vendu.

— A qui?

— Il y a eu toute une histoire.

Il s'était animé, se retournait, criait pour que sa mère pût entendre, frappait sur le traîneau avec le manche de son fouet, agitait les bras, heureux de voir qu'il pourrait chasser loin de lui en criant cette présence mystérieuse et inquiétante qui se dressait entre eux.

Le traîneau dérapait en percutant de ses patins contre les aspérités du terrain, et lui, il mettait son pied de côté et prenait appui contre les bords durcis du chemin, comme il avait pris l'habitude de faire quand il charriait le fumier. Il fouettait sa jument... Hue! Et il se retournait.

Ils étaient contents tous les deux d'avoir de nouveau une vie commune comme autrefois, quand la vieille pouvait se déplacer en ce monde.

Grand-mère saisissait avidement les nouvelles. Elle n'en avait pas entendu parler. De quoi peut-on entendre parler quand on traîne sous quelque étagère?

Et dire que ce Mykyta avait demandé sa main...
Hi-hi!

Ils ne remarquèrent même pas qu'ils étaient cernés par la forêt.

Potap arrêta la rosse.

— Vous n'êtes pas gelée? dit-il en s'approchant de grand-mère.

— Non.

— Nous voilà déjà arrivés.

Grand-mère voulut aussitôt se soulever, mais elle retomba sur le traîneau.

— Attendez encore un peu, restez couchée un moment.

Il s'éloigna dans la forêt, en enfonçant profondément dans la neige pour chercher un endroit. Il en choisit un sous un chêne, sur un monticule bien lisse et dit à haute voix:

— Ici, elle sera bien.

Ensuite, il regarda autour de lui.

Dans un silence complet, les arbres tissaient un filet blanc de rameaux, comme s'ils se préparaient à lancer un bolier dans les eaux profondes du ciel, où les étoiles tremblotaient confusément de leurs écailles d'or, telles de petits poissons.

«C'est plus beau qu'à l'église!» pensa-t-il. Il apporta du foin, fit une couche, où il déposa sa mère sur le dos.

Il voulut recouvrir ses jambes avec le drap, mais elle ne le lui permit pas.

— Ce n'est pas la peine, emporte-le, il servira bien à la maison.

— «Il servira bien», pensa-t-il et il mit le drap de côté.

Mais il se ravisa aussitôt et il en recouvrit sa maman jusqu'au cou.

Elle posa les bras avec résignation sur le drap, et lui, il les lui croisa sur la poitrine, comme ceux d'une morte. Ensuite, il alluma le cierge et le lui planta entre les doigts.

«Qu'est-ce qu'on pourrait encore faire?» pensa-t-il.

Il se mit à genoux, à même la neige, et cacha son visage dans les bras croisés de sa mère.

L'odeur tiède de la cire qui fondait et s'écoulait, fit naître en lui quelque chose d'amer et de trouble, qui n'avait pas de nom. Il voulait raconter toute sa vie, toutes ses fautes, ici même, au milieu du silence, où les arbres se dressaient comme des cierges à l'église, sur ces bras durcis, qui allaient bientôt témoigner de leur labeur devant Dieu, mais il put prononcer seulement ces mots:

— Pardonnez-moi, maman...

— Que Dieu te pardonne...

— Une deuxième fois... Une troisième fois...¹

Il allait se relever pour en finir, quand il s'aperçut que sa mère chuchotait quelque chose.

Il tourna les yeux vers son visage, qui fondait, semblait-il, comme la cire jaune d'une bougie.

— Quoi, maman?

Elle clappait des lèvres comme font les vieux, grimaçait à tel point qu'elle découvrait ses gencives bleuâtres, et dit en une sorte de gémissement:

— Ne saignez pas la poulette au plumage jaspé... Elle vous pondra des oeufs...

De son oeil à moitié éteint coulait une larme.

Il le lui promit. Saigner un poulet!... Est-ce que les paysans mangent du poulet?... Ça y est, maintenant? Il s'inclina pour saluer et s'éloigna en enfonçant dans la neige.

Il tomba sur le traîneau en voulant se hisser d'un bond et cingla la rosse. La jument donna un coup de derrière et partit à toute allure, en faisant heurter le traîneau contre les souches d'arbres, et en le faisant rebondir dans toutes les ornières.

Et quand il se retourna au milieu de cette course, le cierge brûlait tranquillement et régulièrement entre les arbres, comme une étoile descendue du ciel avec le givre, qui repose dans la neige.

Et tout d'un coup, il se sentit plus léger. Ses épaules s'étaient brusquement débarassées d'un fardeau. Il aspira une bouffée d'air glaciale, ressentit un vide dans la poitrine, qu'il remplit d'un cri de colère sauvage:

— Hue! Charo-gne!...

¹ Il était d'usage en Ukraine que les parents, à l'heure de la mort, bénissent ou absolvent leurs enfants selon un rite composé de trois prières et de trois réponses. (N.d.T.)

Il oscillait sur son traîneau comme un homme ivre qui revient de la foire, après avoir bien arrosé ses affaires, qui ne s'en fait pas, ne redoute rien, et ne se casse pas la tête.

Le bidet avait sorti le traîneau du bois, et, exténué, s'était mis à marcher d'un pas traînard.

Potap, alors, se rappela soudain un jour de son enfance.

C'était un dimanche, la maison était remplie de soleil. Il était torturé par le désir de rejoindre au plus vite les gars et n'avait pas du tout envie d'enlever son linge sale. Mais sa mère l'avait attrapé et, malgré ses pleurs, lui avait mis une chemise blanche, propre et fraîche. Elle lui avait démêlé sa tignasse, et lui avait mis un gâteau farçi tout chaud sous sa chemise, juste avant qu'il sortît. Le gâteau lui brûlait la poitrine, mais il ne le retira que dans la rue, quand il fut devant les gars. Il lui était agréable de voir que tout le monde le regardait mordre dans le gâteau et en extraire les prunes du doigt.

Il ne pouvait se rappeler rien de plus. Une belle journée encore, celle où son papa était mort. Il était venu beaucoup de monde, on avait mangé du chou, et le kolivo¹, où les raisins secs étaient noirs comme des mouches, sentait le miel.

Ce jour-là, il avait bien mangé.

Il poursuivait sa route et s'enfonçait de plus en plus dans les champs. Le bidet était devenu si blanc qu'il se confondait avec la neige, tandis que le ciel était maintenant limpide et noir...

«Le champ de Mykyta... Mykyta avait demandé ma main... Hi-hi!»

¹ Plat de riz ou de gruau aux raisins secs ou au miel que l'on mange après l'enterrement. (N.d.T.)

Un petit nuage blanc courait, solitaire, dans le ciel, comme l'ombre d'une colombe en vol.

Il quitta le petit nuage des yeux, et se recroquevilla. Quelque chose de froid le chatouillait sous la poitrine. Ce n'était peut-être pas un nuage, mais l'âme de sa mère qui courait?

Et ses pensées revinrent en arrière. Elle repose dans la forêt toute seule sur une couche froide, comme un oiseau abattu, et regarde le ciel à travers les larmes. Seul le cierge pleure au-dessus d'elle en laissant tomber des gouttes de cire chaude sur ses bras secs, croisés pour la mort.

Il fallait bien l'emmener de la maison... Il lui avait obéi, elle l'avait voulu elle-même, mais il aurait pu en être autrement. Oui, autrement.

A cet instant, il fut pris d'engourdissement. Il avait perdu les champs, le ciel, la rosse. Un tableau s'était emparé de son imagination et recouvrait tout.

...On vient d'emmener sa mère au cimetière, avec des gonfalons, des popes, selon l'usage chrétien. A la maison, il y a foule. La nourriture exhale une vapeur délicieuse. «Buvez, compère, pour le repos de son âme...» «Qu'elle obtienne le royaume des cieux...» L'eau-de-vie brûle la gorge et l'estomac... Brouhaha partout... L'honnête compagnie souffle une haleine chaude, comme la viande bouillie souffle la sienne. «Buvons encore une fois...» «Notre défunte fut une brave femme...» Les cuillers retentissent contre l'écuelle, les lèvres, luisantes de graisse, clappent goulûment, l'âme rassasiée, ouverte aux autres, monte comme une vapeur, on a envie de pleurer ou de chanter... «Personne n'est plu-us mal-heu-eux...» «Buvons, ma chère commère, pour le repos des morts...»

Il étouffait.

— On aurait pu mettre en gage la moitié du potager, dit-il à haute voix et sursauta.

Qui avait dit cela?

Il regarda autour de lui. Le bidet mettait péniblement un pied devant l'autre, le brouillard avait refait son apparition, effaçant le ciel en haut, les champs en bas, et répandait quelque chose d'ennuyeux et de désolant.

Il fallait chasser de l'esprit ce tableau perfide. Il s'efforçait de se rappeler quelque chose de ce qu'avait dit le pope à l'église, de ce que disaient les gens entre eux, par convenance. Il pensait au péché, à l'âme, aux prières d'église, aux coutumes chrétiennes. «Honore ton père et ta mère...» Mais tout cela était froid et fondait d'un coup dans la chaleur des tableaux fascinants que lui dessinait son imagination.

«Nous n'avons qu'une mère et qu'une mort, se disait-il en s'écoutant à la fois: réglez-vous, commère... buvons pour le repos des morts...» Il plongeait dans le vacarme, dans la chaleur des voix, dans la saveur de la nourriture grasse, dans la fête et la joie de son corps vivant.

On distinguait déjà les maisons.

Alors, il se mit soudain debout sur le traîneau, regarda devant lui, se retourna et fit faire un brusque demi-tour à sa rosse.

— Hue! Charo-gne!

Et il partit, dans le brouillard, au milieu des morceaux de neige tassée que lui envoyait son bidet, chercher grand-mère...

Décembre 1910, Tchernihiv.

TABLE DES MATIERES

<i>Préface</i>	3
Les Ombres des ancêtres disparus	11
Sur le rocher. <i>Aquarelle</i>	93
Un duel. <i>Tableau</i>	117
Les Fleurs de pommier. <i>Etude</i>	135
Il arrive. <i>Tableau</i>	149
Intermezzo	167
Inscrit dans le livre de la vie	187

МИХАЙЛО КОЦЮБІНСКИЙ

Н о в е л л ы
На французском языке

Видавництво «Дніпро».
Київ, Володимирська, 42.

Київський
поліграфічний комбінат
Комітету по пресі при Раді Мі-
ністрів УРСР,
вул. Довженка, 3.

Зам. 2914. Тираж 3000. Ціна 56 коп.

56 K67.



24/104